// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

PEUT-ON ENCORE PORTER UN PANTALON DE CUIR EN 2017 ?

GEORGE HARRISON
LA TOTALE

ANTON NEWCOMBE
ANNONCE LA PROCHAINE GUERRE NUCLÉAIRE

LES DÉMONS DE JESUS AND MARY CHAIN

TY SEGALL
LE TOUJOURS DIFFICILE DIX-SEPTIÈME ALBUM

GUILLAUME CANET EST-IL ROCK'N'ROLL ?

DEPECHE MODE

GUNS N'ROSES

...

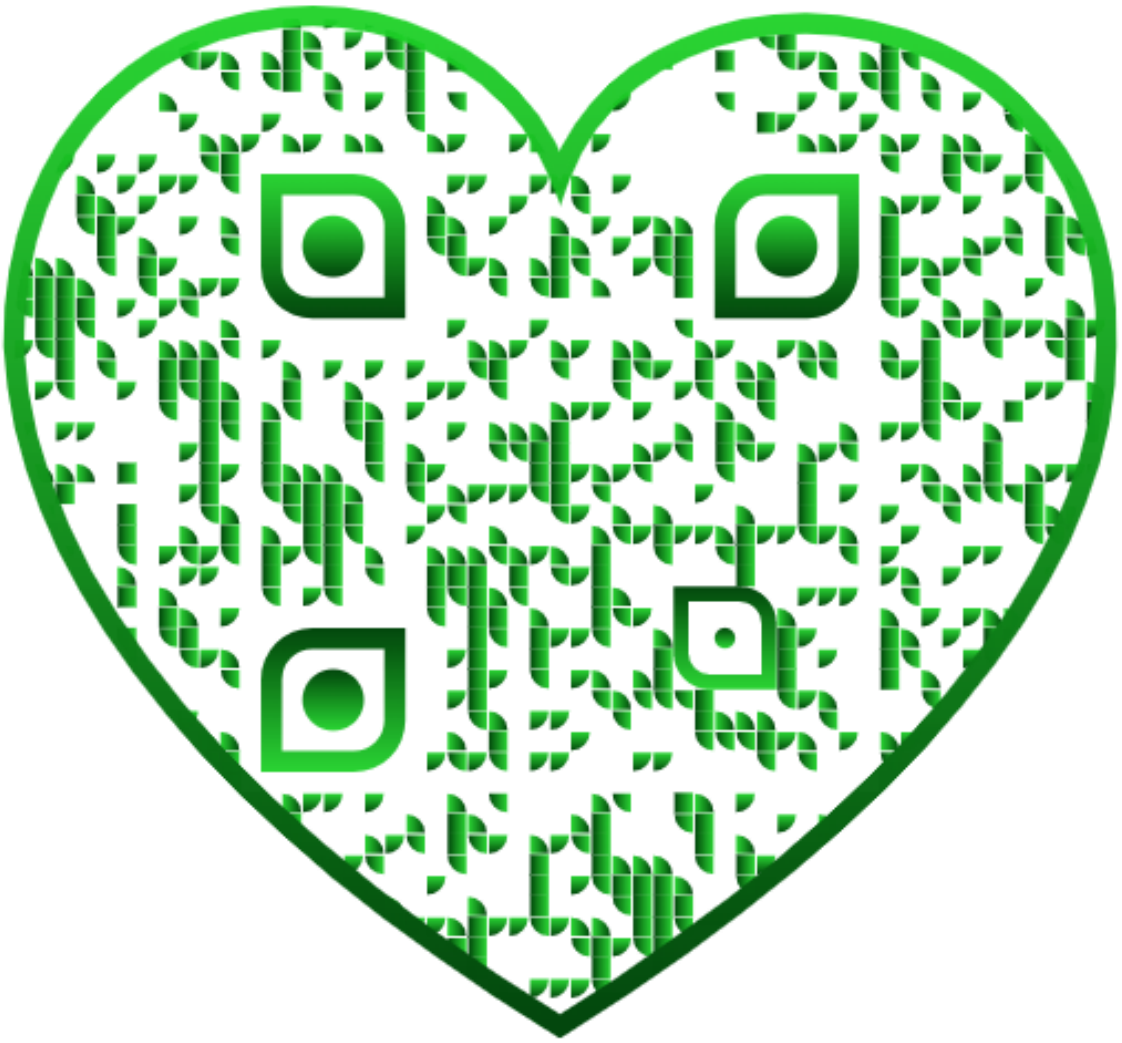
THE DOORS

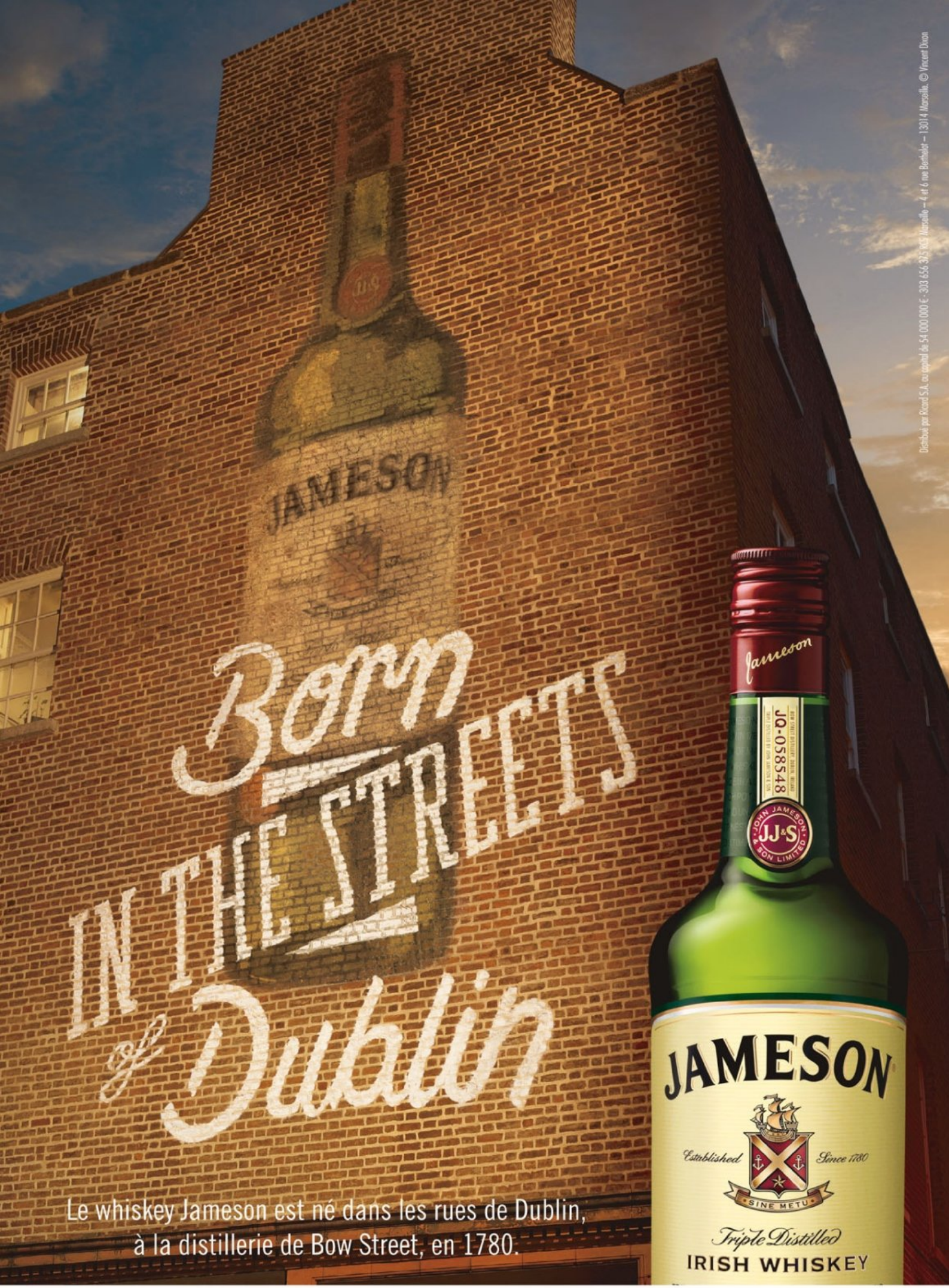
"HEY MEC, FORMONS UN GROUPE DE ROCK ET GAGNONS UN MILLION DE DOLLARS !"

AVRIL 2017 / N°396 / 6,40 € / MENSUEL BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 € / CAN 11,10 $ CAN ITA 7,30 € / DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF / POL (S) 1080 XPF / ESPAGNE 7,30 € € ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 596 S - F: 6,40 € - RD

Editions Lariviere





Le whiskey Jameson est né dans les rues de Dublin,
à la distillerie de Bow Street, en 1780.

Distribué par Ricard S.A. au capital de 54 000 000 € - 303 656 325 RCS Marseille – 4 et 6 rue Berthelot – 13014 Marseille. © Vincent Dixon

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Edito

Six fois le mot rock'n'roll

En gros, l'histoire a duré cinq ans. Cinq ans et six albums.
On fête ces jours-ci les cinquante ans du premier. Cinq ans de nourriture bio et de sandalettes pour Ray Manzarek contre cinq ans d'excès et de pantalon de cuir pour Jim Morrison. Cinq années qui le verront passer d'Eros, dieu grec, à Demis Roussos, chanteur grec.
Cinquante ans après, quoi penser des Doors ?
Si la musique est intacte, vu de 2017 le groupe présente plusieurs handicaps en forme d'anachronisme : ce pantalon de cuir et cette propension à se mettre torse nu en sont deux. Personne ne fait plus ça. Les night-clubs ont disparu, derniers repaires de ces types auto surnommés Jim, qui se parfumaient à l'eau de toilette Scorpio.
Ils étaient rock, ces Jimmy mais ils ont disparu avec notre époque, cette époque qui ne fume plus et qui ne consomme qu'avec modération. Pourtant, ici, au pays des Enfoirés, le rock n'a jamais été aussi présent, devenant populaire pour les mauvaises raisons, passant de musique donc d'art, à qualificatif.
Et le cas est unique. Dit-on de quelqu'un qu'il est *jazz* ?
On entend du rock dans les publicités de déodorants pour homme, de mascara pour filles et il est omniprésent dans la bande son de "L'Amour Est Dans le Pré" ! Un peu de vent sur la façade ouest ? on parle d'une météo rock'n'roll. Un échange houleux ? c'est l'ambiance qui devient rock'n'roll. Envie d'un T-shirt Slayer ? Allons chez H&M ! Une époque où, cycliquement, la presse féminine assure que l'hiver sera gothique, le printemps grunge, l'été hippie et le reste de l'année, rock'n'roll assurément.
Un peu de yuzu dans une recette ? et *bam*, elle devient rock'n'roll pour les grands chefs, ces nouveaux héros médiatiques parfois tatoués et motards. Même Bison Futé s'y met en parlant de retours de week-end, rock'n'roll…
Bref, une société qui n'a rien compris au rock'n'roll.
L'occasion pour Rock&Folk de tout remettre en perspective.
De continuer à raconter l'histoire et à imprimer la légende.
D'envisager *"le futur du rock sans rien oublier du passé"*, comme disait le slogan des années 00.

Au moment de conclure, impossible de terminer sans penser à Cyril Deluermoz, Nikola Acin et Scott Beaumont.
Sans penser à Basile Farkas, mon adjoint, Yasmine Aoudi et Matthieu Vatin, l'équipe 2017. Impossible de terminer sans penser aux journalistes, photographes, illustrateurs qui font ce journal.
A la publicité, Olivier Thomas et Thierry Solal.
Impossible de terminer sans penser à Philippe Budillon et à son indéfectible confiance et sans remercier Patrick Casasnovas de permettre la liberté de Rock&Folk.

Impossible enfin de terminer sans penser à Philippe Manœuvre que, personnellement je n'ai pas appelé une seule fois Philman en 24 ans et qui a décidé de me laisser dessiner l'avenir de ce journal, mettant fin à la dynastie des Philippe (Koechlin, Paringaux, lui…).
Un jour peut-être, ce journal sera dirigé par un Jean-Kévin.
Et pourquoi pas ? L'Amérique est bien gouvernée par un Donald !
Bonne lecture.

VINCENT TANNIERES

PINK FLOYD
THE EARLY YEARS
THE INDIVIDUAL VOLUMES

1965-67

CAMBRIDGE ST/ATION
2xCD/1xDVD/1xBlu-Ray

1968

GERMIN/ATION
1xCD/1xDVD/1xBlu-Ray

1969

DRAMATIS/ATION
2xCD/1xDVD/1xBlu-Ray

1970

DEVI/ATION
2xCD/2xDVD/1xBlu-Ray

1971

REVERBER/ATION
1xCD/1xDVD/1xBlu-Ray

1972

OBFUSC/ATION
2xCD/1xDVD/1xBlu-Ray

SORTIE LE 24 MARS
6 Volumes individuels en coffret
Inclus : titres rares, démos, interviews et vidéos extraites des archives.
Chaque CD, DVD & Blu-Ray contient photos & Memorabilia d'époque.
Également disponible en digital

• pinkfloyd.com •
• facebook.com/pinkfloyd •
• youtube.com/pinkfloyd •
• twitter.com/pinkfloyd •

PINK FLOYD RECORDS WARNER MUSIC Parlophone
RTL2 LE SON POP-ROCK

13-16 JUILLET 2017
MORZINE
HARLEY DAYS
MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES
LIVE MUSIC
BIKE SHOW
DEMO RIDE
EXPOSANTS
PARRAINNÉ PAR PHILIPPE MANŒUVRE
TRUST
THE ORIGINAL BLUES BROTHERS BAND
VINTAGE TROUBLE
LITTLE BOB BLUES BASTARDS
SPIRIT OF EAGLE
Harley-Davidson Financial Services
Freeway
VERYSHOW Productions
Y and Co.
Road Trip Factory
FRANCE BOISSONS
rock&folk
Jeep
MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil
RTL2
LE SON POP-ROCK

Sommaire 596

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Benoît Sabatier **GUILLAUME CANET** 12

Tête d'affiche

Vincent Hanon **GUNS N'ROSES** 16

Bertrand Bouard **ALL THEM WITCHES** 18

Jonathan Witt **HANNI EL KHATIB** 20

Sacha Rosenberg **POGO CAR CRASH** 22

Eric Delsart **PROPER ORNAMENTS** 24

En vedette

Jérôme Soligny **DEPECHE MODE** 26

Isabelle Chelley **BOSS HOG** 30

Eric Delsart **TY SEGALL** 34

Jérôme Reijasse **JESUS AND THE MARY CHAINS** 38

Basile Farkas **BRIAN JONESTOWN MASSACRE** 44

Jérôme Soligny **GEORGE HARRISON** 50

En couverture

Thomas E. Florin **THE DOORS** 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **LE CUIR** 66

Ce numéro comprend un encart publicitaire en couverture sur la totalité du tirage

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : MARK AND COLLEEN HAYWARD/ HULTON ARCHIVE/ GETTY IMAGES

GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Steve Gullick-DR

38 Jesus And The Mary Chains

58 The Doors

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 HIGHWAY 666 REVISITED 084 VINYLES 086 DISCO IDEALE 089 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 096 CINEMA 097 LA SERIE DU MOIS 099 DVD MUSIQUE 100 CULTE DES OBJETS 102 VIDEO GAMES 103 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 LIVE 106 AGENDA 108 CHARTS 113 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Secrétaire de Rédaction Vincent Palmer (32 96) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **Ont collaboré à ce numéro** Christine Doual, Hugo Paillard

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Agathe Chaillat (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. *Papier issu de forêts gérées durablement.*

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Entre les mains des Beatles ?

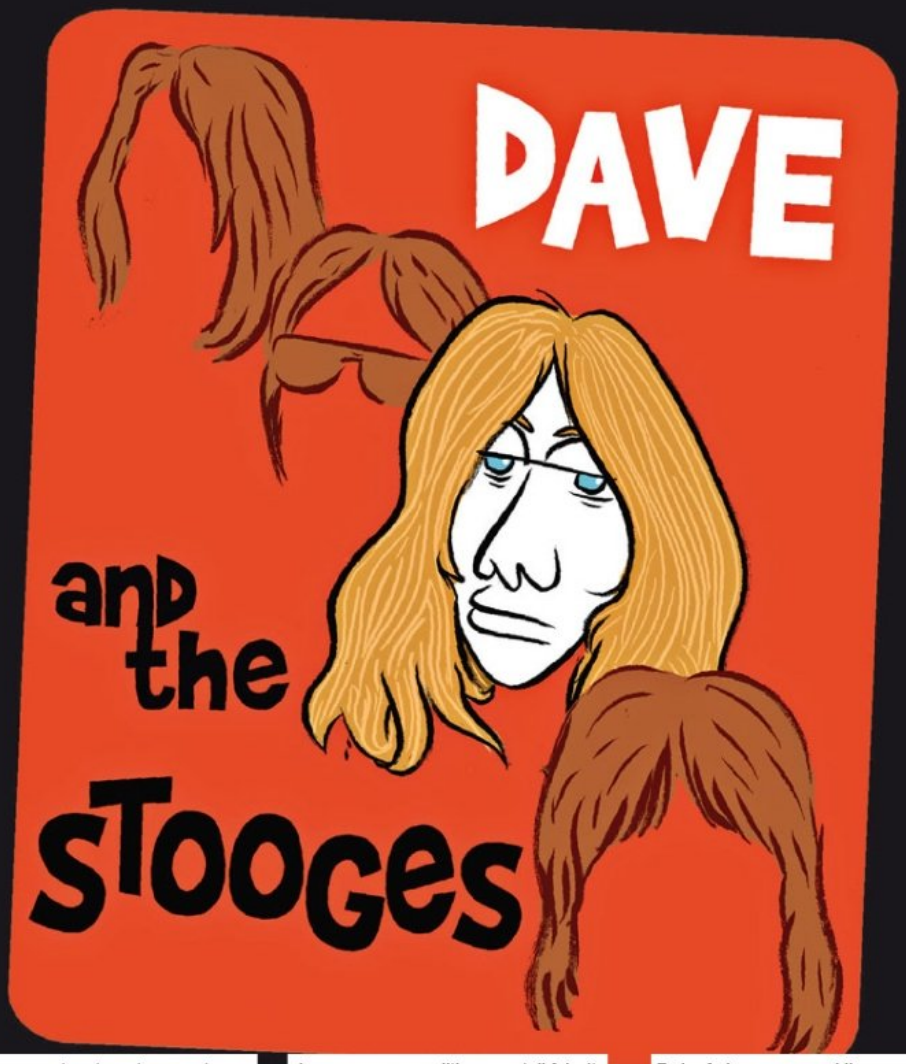
Illustrations : Jampur Fraize

Question

Après le départ de Manœuvre, Rock&Folk va t-il tomber entre les mains des Beatles ?
Un fan des Rolling Stones.
PATRICK MOALIC *(courriel)*

Eminemment rock

On apprend dans "Gimme Danger" qu'Iggy en a toujours voulu à ces types qui avaient essayé de secouer la caravane dans laquelle il vivait, les mêmes qui avaient fait une remarque aussi sur la salle de bains et qui traînaient là *"en mangeant des frites"*. Eh oui, définitivement là on y est. Dans le *"nous contre eux"*. Le *"moi contre le reste du monde"*. Dans le rock. C'est son étincelle, là, qui nous étreint, nous brûle, nous réchauffe. Universel. Autre moment : celui où l'Iguane raconte que tout à coup les frères Asheton s'y étaient mis pour de bon derrière lui : *"Tout à coup*, s'exclame-t-il, *ils n'imitaient plus et proposaient quelque chose de personnel."* Le vertige de la première fois, autre composante essentielle de la construction de soi par le prisme du rock. Primitif, sommaire, électrisant, abrasif. Rock en somme. Et puis il y a l'épisode où Defries propose à notre homme le rôle de Peter Pan, hilarant. Celui où il se voit littéralement en pharaon, celui où il est équipé d'un aspirateur, comme un Jagger out of control, celui où le speaker télé commente : *"Ils s'accordent pendant de longues minutes et ça n'a pas l'air de déranger le public"*, eh, eh... Et puis il y a ces gants en lamé... qui dissonent merveilleusement. L'anecdote avec le collier canin, en provenance de l'animalerie : *"it was cool"*, commentera laconiquement Scott Asheton. Ce que "Gimme Danger" raconte aussi, c'est un autre combat, celui contre les drogues bien sûr, avec notamment le bug historique de Dave Alexander, jouant sans s'apercevoir sur un ampli éteint, le cerveau d'Iggy comme un écran de télé en semi veille : les Stooges furent psychédéliques au commencement. Le combat est aussi celui de précurseurs expérimentaux, Iggy soufflant dans un tube, Sun Ra et Coltrane faisant partie de leur programme, Miles Davis aussi. D'abord réduits à un rôle de parias (y compris au sein de leur maison de disques après deux albums), ils seraient ensuite assujettis à une forme de récupération culturelle, une fois leur liquidation des sixties actée. Nihilistes, les Stooges sont suprêmement rock aussi au sens où, totalement insaisissables, ils avaient d'une certaine manière déjà soldé leurs archives dès l'entame (peu d'images d'archives)... Si on demandait à l'Ig de se prononcer politiquement, il faisait des roulades au travers de la pièce : vraiment explicite. Ils sont rock pour cette témérité-là : le fait de se péter les dents de devant parce qu'on a slammé, sans certitudes, et que le public, à la réception, s'est écarté. Qui ferait ça en 2017 ? Déjà unique en leur temps, qu'est-il advenu de ce type de leadership charismatique, contorsionniste et émancipateur dans le rock ? A cet égard, "Gimme Danger" semble dire : *"Range ce p***** de portable pour commencer, sans quoi tu ne seras pas en mesure de célébrer, de prendre part à la messe et de communier."* Pour finir, la musique. Parce qu'elle parle du désœuvrement de la jeunesse (*"j'avais beaucoup d'énergie"*, dit l'Ig) dans une cité industrielle, cette dernière est aussi implacable, métronomique et/ou syncopée que le bruit d'un morceau de métal qui tombe mécaniquement sur une ligne de production.



En bref : le vacarme qui l'a engendrée finit par être transcendé, magnifié, la frustration cédant le pas sous ce geste émancipateur. Eminemment rock, tout ça. En théorie comme en pratique. Ce que montre "Gimme Danger", c'est qu'à bien des égards, les Stooges ont essuyé les plâtres au sein d'une Amérique qui n'était pas prête pour leur musique. Ce que le film dit implicitement c'est : *"Voilà ce que fut d'y être un pionnier."*
EDDY DUROSIER *(courriel)*

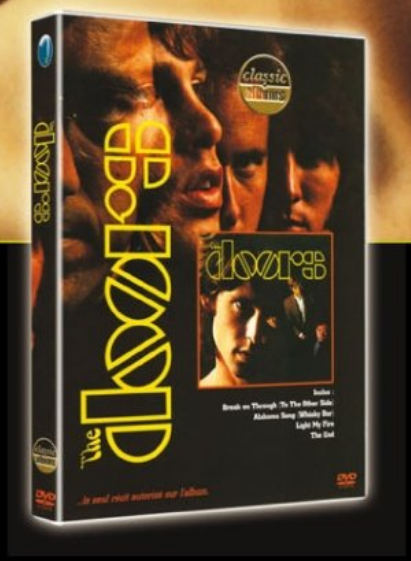
Le plus jeune

Bénéficier du tarif senior pour aller voir le Jarmusch sur les Stooges, ça fait déjà drôle... Mais quand tu rentres dans la salle et que tu es le plus jeune, ça fait encore plus drôle !
ZOCKOR – 21000 Dijon *(courriel)*

THE doors

Célèbrent le 50e anniversaire de leur premier album avec un coffret Deluxe 3CD + 1LP édition limitée numérotée

Sortie le 31 mars



DVD CLASSIC ALBUM

LE SEUL RÉCIT AUTORISÉ SUR L'ALBUM !

Pour les 50 ans du 1er album THE DOORS", Eagle Vision réédite le film consacré à ce disque culte. La création et l'enregistrement de cet album révolutionnaire sont racontés par les membres du groupe grâce à des entretiens, démonstrations musicales, archives vidéo rares et extraits de concerts...

DISPONIBLE EN DVD DÈS LE 31 MARS 2017

UNIVERSAL MUSIC GROUP · eagle vision · THE GOOD SOUND · rock&folk · elektra · WARNER MUSIC FRANCE

Courrier des lecteurs

Merci le rock'n'roll

Attention ! Ceci est une lettre d'amour au rock'n'roll assurément et à Rock&Folk. Parce que je fais partie d'une génération (est-ce encore pertinent de parler *génération* en 2017 ?) qui n'a pas connu son heure de gloire rock'n'roll, du moins pas encore, il est encore tôt et tout espoir est encore bienvenu. Les journées, les mois et les années ressemblent parfois à celles décrites par les Stooges dans "1969" : *"Another year with nothing to do"*. Mais pourtant, jeudi soir je suis allée voir Twin Peaks en concert et c'était tout simplement dément. A la bonne franquette : des tapis persans en guise de scène et j'ai même été mise à contribution pour tenir la basse le temps que les choses se mettent en place tant bien que mal. Les pogoteurs d'une moyenne d'âge qui n'excédait pas les 24 ans ont eu tôt fait de me piquer ma place soigneusement choisie au premier rang. La machine infernale du rock'n'roll s'est mise en branle : Colin appelle au calme lorsque les pogos ont failli happer son clavier, et on a même entendu crier un *"kick out the jams motherfuckers !"* salvateur de la fosse vers la scène. Preuve que les classiques sont toujours pertinents aujourd'hui et que, même sous la présidence de celui dont on ne prononcera pas le nom une énième fois, les Etats-Unis ont le chic de nous envoyer cinq jeunes de Chicago, grandiloquents sous leurs vêtements vintage fadasses, pour étouffer nos spasmes pessimistes et alarmistes en ce début de 2017. Ils ont été straight to the point, enchaînant les morceaux et ont plié bagage au bout d'une petite demi-heure durant laquelle l'effervescence juvénile transpirante avait régné, insolente mais généreuse. Alors merci le rock'n'roll, merci d'égayer nos journées. Merci Rock&Folk de nous faire découvrir de nouveaux groupes entre deux articles sur Johnny Thunders et Bob Dylan. Et ne soyons pas déclinistes ! Il est toujours temps de *"kick out the jams"* et de prendre (ou laisser) une génération qu'on a le droit de qualifier de *"blank"*, ou de n'importe quoi d'autre, si le cœur nous en dit : c'est à nous, les amoureux du rock'n'roll de tout âge de décider !
JULIE *(courriel)*

Irremplaçable

"Etre rock, ça ne veut plus rien dire. Aujourd'hui, c'est surtout le sport et le bio. C'est devenu ringard de démolir une chambre d'hôtel." Johnny Hallyday dans le film "RockNRoll".
ELEONORE *(courriel)*

Jeunesse sniffée

Les gars. Et les filles... Vous qui grattez pour ce sympathique journal. Je n'ai pas pour habitude de vitupérer à la française pour un oui ou pour un non. Mais là ce sera pour un nom. Black Box Revelation. Fringant groupe de rock belge qui nous enchante avec son nouvel album "Highway Cruiser". Dont je n'ai pas lu la moindre critique à Rock&Folk. Alors siouplait, au lieu de nous les briser quand même un peu avec tous ces vieux croulants encercueillés ou ces grabataires aux poils teints qui ressassent leur jeunesse définitivement sniffée, oui siouplait parlez-nous plutôt de ce qui se fait de mieux ou ce qui se fait de plus frais dans le rock aujourd'hui. Qu'on arrête d'aller au cimetière et qu'on renouvelle tout ça ! Merci.
JANO *(courriel)*

Nuance

Je commençais à vraiment aimer le groupe Whiskey Myers. Vous venez de m'apprendre qu'ils sont pro-Trump ! Alors du coup j'aime beaucoup moins...
VINCE REA *(courriel)*

Grosse poivrasse

L'un de vos journalistes a dit que le dernier album des Stones était le meilleur depuis "Exile"... Moui, pas idiot, je suis assez d'accord. Je pense surtout que c'est parce qu'ils ont enfin fait ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps, à savoir virer cette grosse poivrasse de Ronnie Wood et prendre enfin ce fabuleux guitariste qui jouaient dans les Faces... Comment s'appelait-il déjà ? Sinon Philippe Manœuvre in the dark s'en va. Pour moi aussi c'est une page qui se tourne. J'ai dû commencer à lire Rock&Folk un peu avant qu'il n'en devienne le grand sorcier.
En espérant qu'il continue, ailleurs et autrement. Gratitude éternelle.
TIMO *(courriel)*

Retraite ?

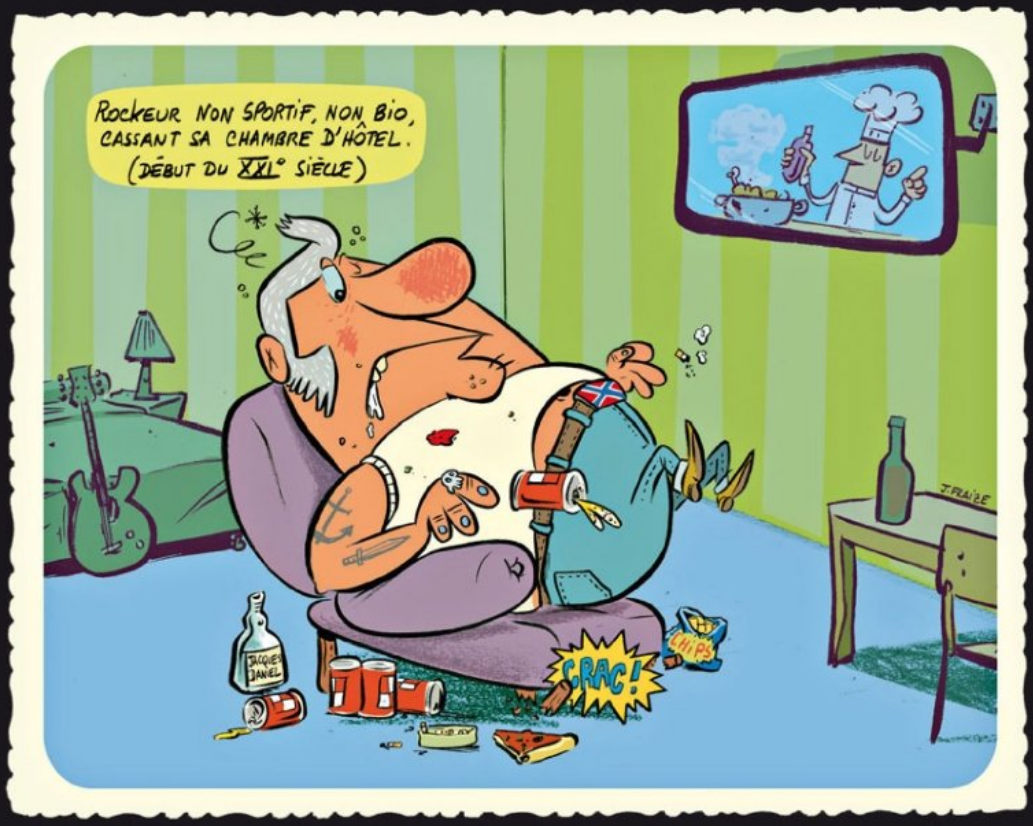
Hello Mr Philman, je ne savais pas que le mot *retraite* faisait partie du vocabulaire des rockers (des vrais, je veux dire). J'espère juste que vous ne ferez pas que vous pencher sur Rock&Folk, mais qu'on aura encore le plaisir de vous lire de temps à temps, avec votre voix et votre accent parigot dans les oreilles. Profitez-en bien et longtemps, vous le méritez.
Vive le rock, même après nous tous.
THSIBOT *(courriel)*

C'est ça les Stooges

Je me souviens très bien de ce que j'ai ressenti la première fois que j'ai mis "Fun House" sur ma platine : une évidence. Comme "Le Voyage" de Céline. C'est comme ça qu'il fallait écrire/ jouer du rock. Mais pourquoi personne ne l'avait-il fait auparavant ? C'est pour ça que l'affiche du film sur les Stooges est réussie. Au premier plan, Dave Alexander. Comme sur les disques. C'était ça, les Stooges. Dave Alexander à la basse, en avant. Après lui, le reste, c'est une déception. Une imposture.
JAY INVENTE
LE ROCK'N'ROLL *(courriel)*

Bonnes vibrations

Ah ces Flaming Lips ! Un album très injustement reçu dans ces pages ne nous a pas refroidis pour assister au concert du Bataclan en ce 2 février. Que dire ? Jamais je n'ai vu sur scène tant de générosité, d'humour, d'amour, d'autodérision, tout cela emballé dans un décorum pour lequel le terme *beaucoup trop* n'est pas suffisant... Monsieur Wayne Coyne, votre énergie positive, vos bonnes vibrations, votre magie hilarante et la vie que vous avez insufflée au Bataclan sont allées bien au-delà de ce que de tristes sires pourront jamais enlever... Merci, Love !
ZOCKOR – 21000 Dijon *(courriel)*



Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr.
Chaque publié reçoit un CD...

SATURDAY 13TH MAY

Featuring

PRETENDERS

SUPPORTED BY THE PICTURE BOOKS

FRIDAY 12TH MAY

TRIGGERFINGER

MAT BASTARD

THURSDAY 11TH MAY

THE CHRIS SLADE TIMELINE

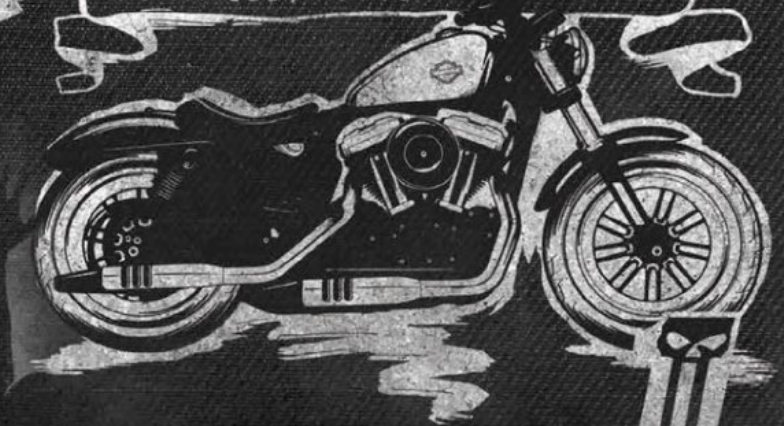
THE PICTURE BOOKS

Book your tickets now!

EVENTS.HARLEY-DAVIDSON.COM

The Euro Festival

GRIMAUD, GOLFE DE ST TROPEZ



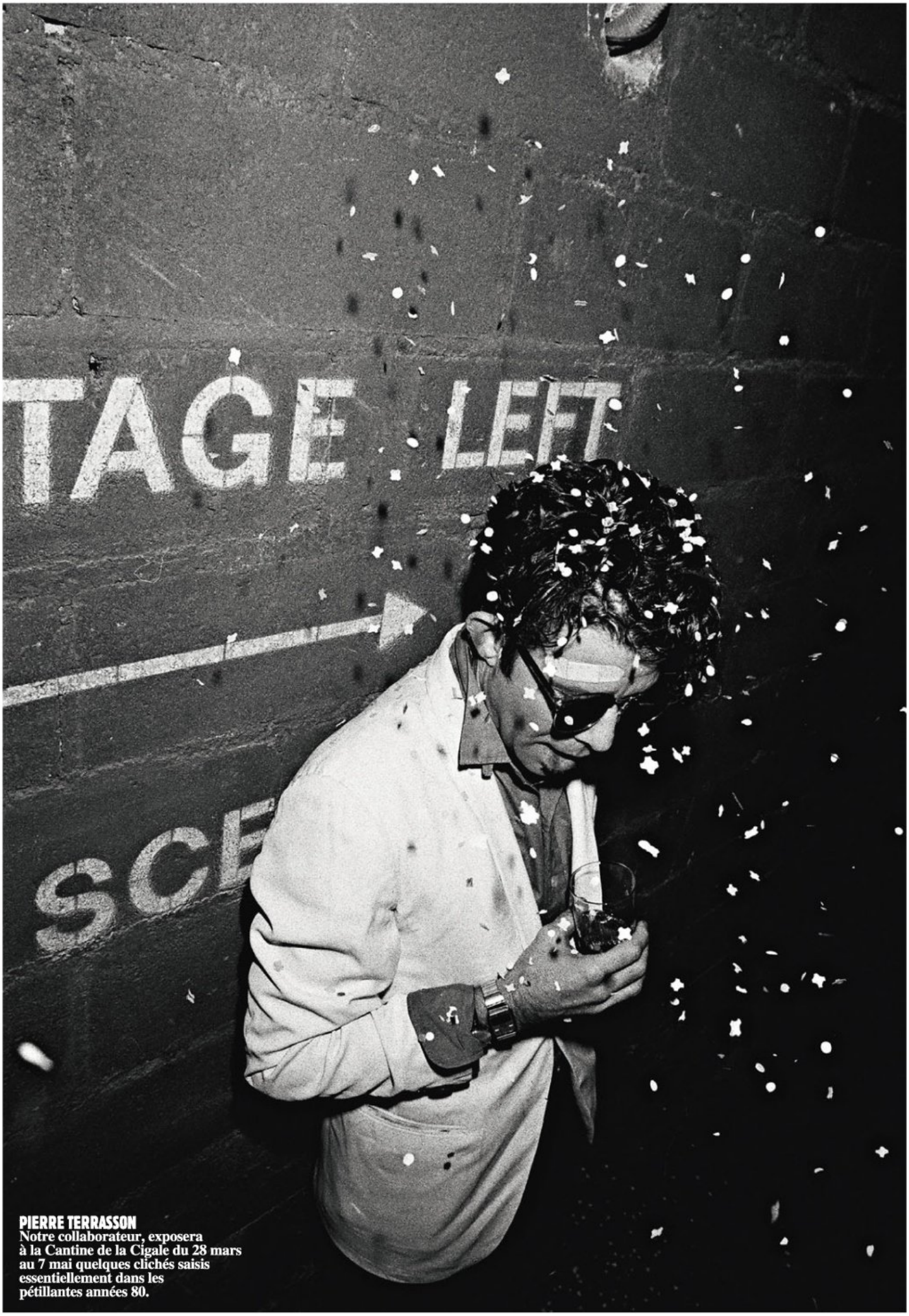
11/05/17 - 14/05/17

HARLEY-DAVIDSON

Plus

- DARK CUSTOM™ ZONE
- NEW METAL
- TEST RIDES
- CUSTOM BIKES
- LIVE MUSIC
- CUSTOM BIKE SHOW
- PARADE
- DEALERS & SHOPPING VILLAGE
- HARLEY® BAR & MORE

SPONSORED BY Jeep



PIERRE TERRASSON
Notre collaborateur, exposera à la Cantine de la Cigale du 28 mars au 7 mai quelques clichés saisis essentiellement dans les pétillantes années 80.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

BLONDIE
Debbie Harry et ses hommes publieront "Pollinator" le 5 mai, un nouvel album auquel ont participé Johnny Marr, Nick Valensi des Strokes, Sia, David Sitek, Devonté Hynes…

DISQUAIRE DAY
La chanteuse St Vincent, sera l'ambassadrice de la dixième édition de la version française du Record Store Day, qui se tiendra le 22 avril prochain, avec différentes surprises et collectors à la clé.

FLEET FOXES
"Crack-Up", troisième long-format du groupe de Seattle est annoncé pour le 16 juin. Un extrait de neuf minutes, le très pastoral "Third Of May/ Odaighara", est déjà écoutable.

HOWLIN' PELLE ALMQVIST
Face à l'incapacité des Hives à trouver une direction musicale pour leur prochain album, le chanteur suédois envisage une carrière solo.

THE HUMMINGBIRDS PROJECT
Pour venir en aide aux victimes des attentats du 13 novembre, cette association a rassemblé une quantité impressionnante d'objets (instruments, tenues de scènes, photos, albums dédicacés, etc) ayant appartenu à des artistes tels que Metallica, The Kills, Kasabian ou Indochine. Une grande vente aux enchères aura lieu le 5 avril à la mairie de Paris. thehummingbirdsproject.org

JACK WHITE
Le patron de Third Man Records enregistre actuellement son troisième album, dans son propre studio à Nashville.

JAY-JAY JOHANSON
Plus de vingt ans après sa sortie, le chanteur suédois rejouera son album "Whiskey" au très chic Centre Georges Pompidou le 31 mars.

LANA DEL REY
Interviewée par la BBC, la New-Yorkaise a décrit son prochain album comme *"plus socialement concerné"* et influencé par les Shangri-Las et Joan Baez.

LAURA MARLING
Après six albums, la chanteuse anglaise interrompt sa carrière pour devenir prof de yoga.

LIAM GALLAGHER
On ignore toujours sa date de parution, mais l'album solo du fanfaron mancunien s'intitulera "As You Were". Le chanteur sera par ailleurs de passage au Lollapalooza parisien (hippodrome de Longchamps, 22 et 23 juillet).

"Pendant que la campagne se déroulait, j'ai compris à quel point Trump était comme Billy Corgan"

DAVID PAJO (EX-SWAN)

Photo Gaëlle Beri

Twin Peaks

MAC DeMARCO
Enregistré dans sa nouvelle maison à Los Angeles, "This Old Dog", le manifeste du multi-instrumentiste canadien sera commercialisé le 5 mai.

MAIN SQUARE FESTIVAL
Radiohead sera la grande attraction du festival d'Arras (du 30 juin au 2 juillet) qui accueillera également System Of A Down, Savages, La Femme, Biffy Clyro, Mark Lanegan...

MELODY'S ECHO CHAMBER
Cinq ans après son remarquable premier album, la Française psychédélique annonce enfin la suite sur son compte Instagram : son nouveau disque devrait être disponible dès le 3 avril.

NICK CAVE
L'Australien et ses Bad Seeds occuperont la scène du Zénith de Paris les 3 et 4 octobre prochains.

ROCK EN SEINE
Le festival parisien a dévoilé quelques noms pour sa prochaine édition, sise au domaine national de Saint-Cloud du 25 au 27 août : PJ Harvey, Franz Ferdinand, The XX, The Kills, Mac DeMarco, Ty Segall...

THE SHAGGS
Séparé depuis 1975, le cataclysmique trio des sœurs Wiggin a décidé de se réunir pour quelques concerts.

TWIN PEAKS
Brillants en concert, les cinq de Chicago sortent "Urbs In Horto", un double album live, disponible uniquement en vinyle (le 5 mai) et en numérique (le 31 mars).

UNDERCOVER SLUT
A l'occasion du Disquaire Day le 22 avril, le groupe gothique se fendra d'un single "Only Sick Music Makes Money Today", vinyle transparent 2-titres produits par Nikola Feve.

Condoléances

Sven Pohlhammer (guitariste de Parabellum), **Al Jarreau**, **Clide Stubblefield** (batteur de James Brown), **Jean-Christophe Averty** (journaliste et producteur)

"Lennon est lié à ma vie"

GUILLAUME CANET

En intitulant son film "Rock N Roll", l'acteur cinéaste devait bien s'attendre à ce qu'on débarque dans sa discothèque.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER

Attention, le titre du film est un faux ami : "Rock N Roll" ne traite pas du cas Chuck Berry, sa bande originale n'inclut aucun Elvis ou Jerry Lee Lewis, pas de référence au binaire fifties ; il ne s'agit pas non plus de relater une épopée musicale gorgée de rébellion et subversion ; ni de convoquer un esprit qui renverrait aux Stooges ou Guns N'Roses, une sauvagerie pétrie de sexe & drogues ; ni même d'un film à l'esthétique lorgnant sur les Clash, Ramones ou Stray Cats. "Rock N Roll" n'est pas pour autant une grande escroquerie : déjà, parce que le terme, dans ce film du même nom, est pris dans un sens qui justement doit beaucoup au rock'n'roll : la jeunesse. Guillaume Canet, acteur et réalisateur de 43 ans, joue Guillaume Canet, un personnage en pleine crise quadra. Cette comédie décape, dérape, provoque hilarité, réflexion, angoisse, et soulève ces dilemmes : comment, passé un certain âge, garder sa niaque, sa coolitude, une désinvolture rock'n'roll ? Comment passer entre les gouttes de la ringardisation ? Comment rester désirable dans un monde où vieillir c'est perdre toute attractivité, sex-appeal ? Des questions qui se posent aussi pour le rock'n'roll lui-même, ce vieux pépé de 63 ans, interrogation traitée dans le film à travers une scène (poilante) mettant en scène Johnny Hallyday. Ce long métrage est rock'n'roll comme "Ça Plane Pour Moi" de Plastic Bertrand est punk : de façon parodique, et finalement jouissive. La différence, c'est que contrairement à Plastic c'est vraiment Guillaume Canet qui chante ce tube dans son film, c'est aussi vraiment lui qui l'a écrit, joue dedans, le réalise, et nous parle ici des disques de sa vie.

La grande claque de ma vie

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Guillaume Canet : John Lennon, l'album "Imagine". Je devais avoir dans les douze ans. Je connaissais les Beatles par mes parents, on les écoutait beaucoup à la maison, j'adorais. Alors acheter Lennon était logique, et je suis devenu un immense fan. Dans ma chambre, sur le mur, j'avais dessiné en énorme sa tête, celle qu'on voit sur la pochette du disque. Je suis fan absolu de tout ce qu'il a fait, j'adore aussi "Mother", sur son album d'avant...

R&F : Des albums produits par Phil Spector…
Guillaume Canet : Oui ! Dans mon film "Blood Ties", j'ai utilisé "Then He Kissed Me" des Crystals... Spector, on le voit dans "Imagine", le docu. Un film qui m'a beaucoup inspiré, qui m'a aussi donné envie de faire du cinéma. Il y a cette scène où un mec est en bas du perron de Lennon, il est en train de lui expliquer qu'il sait que Lennon parle précisément de lui dans ses chansons, Lennon essaie de lui dire que pas du tout, que ce ne sont que des coïncidences, que ça n'a rien à voir, et puis on les voit dans la cuisine, le mec est en train de bouffer, et la manière dont ils se regardent tous les deux, c'est dingue... Lennon est lié à ma vie, j'ai tous ses albums, j'adore aussi "Mind Games", avec ce morceau splendide, "Bring On The Lucie (Freda Peeple)"...

R&F : Donc à la question Beatles ou Stones, vous êtes obligatoirement Beatles ?
Guillaume Canet : Sauf que je n'ai jamais compris cette opposition. J'ai vu plein de documentaires sur les deux groupes, on voyait à quel point ils étaient potes. A la base, oui, j'étais très Beatles — entre 13 et 16 ans. Mais à partir de 17-18 piges, j'ai vraiment commencé à aimer les Stones.

R&F : Après votre première acquisition, Lennon, qu'est-ce qu'il y a eu ?
Guillaume Canet : Le deuxième album que j'ai acheté, ça devait être Led Zeppelin, le "II", avec "Whole Lotta Love". Ensuite, il y a eu Scorpions, Stevie Wonder... J'adorais "Love Is All", par le bassiste de Deep Purple, Roger Glover, avec ce clip, un dessin animé avec une grenouille.

R&F : Qui vous guidait dans vos choix ?
Guillaume Canet : Ça vient beaucoup de mes parents. Mon père enregistrait sur bandes tous les vinyles qu'on avait à la maison, parce que tous les week-ends à partir d'avril, quand il commençait à faire beau, il y avait une cinquantaine de personnes, avec leurs enfants, qui débarquaient à la maison, un pavillon à Plaisir dans les Yvelines, et on faisait la fête tout le week-end, sur la bande que passait mon père, du Earth, Wind & Fire, Boney M, Stevie Wonder, ça dansait toute la nuit...

R&F : Et le jour ? Des classiques seventies, comme "The Dark Side Of The Moon", "Harvest" ?
Guillaume Canet : Pink Floyd, oui... Mais celui qui m'a le plus marqué, c'est Van Morrison, l'album "Moondance", avec le morceau "Caravan".

Photo Mathieu César-DR

Une de ses chansons que je préfère, c'est "Sweet Thing", sur "Astral Weeks", sublime. Je voulais l'utiliser dans un de mes films, mais impossible d'obtenir les droits, je ne m'en suis toujours pas remis. Il y avait aussi à la maison plein d'albums de Bob Dylan. Je connais par cœur "Blowin' In The Wind", "Mr Tambourine Man", "Just Like A Woman", "Like A Rolling Stone", "I Want You"...

R&F : Vous avez joué dans un film réalisé par un proche de Dylan...
Guillaume Canet : Oui, dans "The Day The Ponies Come Back" de Jerry Schatzberg. C'est lui qui a fait la pochette de "Blonde On Blonde" ! Il a pris plein d'autres photos de Dylan, sublimes... Il m'a raconté ses aventures avec Dylan, mais aussi Jimi Hendrix...

R&F : Dylan jouait avec The Band, un groupe que vous aimez...
Guillaume Canet : Que j'adore ! Je suis devenu très pote avec Robbie Robertson, le guitariste du groupe, je suis un fan absolu. J'ai utilisé "The Weight" dans "Les Petits Mouchoirs". "The Last Waltz", le film de Scorsese sur le Band, c'était la plus grande claque de ma vie, un moment d'anthologie pour moi. Je me suis retrouvé à New York il y a sept ans pour jouer dans un film qui s'appelle "Last Night", avec Keira Knightley et Eva Mendes, produit par Nick Wechsler. Je parle avec ce dernier, je lui dis que je suis fan de "The Last Waltz" et Robbie Robertson, il se marre, je ne comprenais pas pourquoi... Et le lendemain, on frappe à la porte de ma loge : c'était Robertson ! Car en fait, Robbie est le parrain de la fille de Wechsler ! J'ai passé la journée avec lui, il m'a raconté plein d'anecdotes, sur le conflit de "The Last Waltz" opposant Bob Dylan et Van Morrison, Dylan ne voulait pas chanter à la fin parce que Van Morrison était là, les embrouilles avec les promoteurs, les saladiers de coke, plein d'histoires démentielles !

Je trippais sur le 45 tours

R&F : C'est surtout votre père qui a fait votre éducation musicale quand vous étiez petit ?
Guillaume Canet : Ma mère aussi m'a transmis sa passion : elle, c'était Elvis. Quand j'étais tout gamin, elle écoutait Elvis sans arrêt, donc moi aussi. On avait la VHS d'un film dans lequel il joue et chante, "King Creole", je le regardais en boucle. "Suspicious Minds", c'est extraordinaire. J'adore sa période seventies, les concerts à Las Vegas.

R&F : Quand vous avez 14 ans, ce sont les années new wave, The Cure, Depeche Mode, New Order...
Guillaume Canet : J'ai plein de potes qui étaient à fond là-dedans, mais moi, bizarrement, pas du tout, je n'accrochais pas. J'étais plus rock, blues, voire country, guitares... Je n'ai jamais été très musique électronique, même si plus tard, j'ai aimé Massive Attack et Portishead. Daft Punk, OK, mais les concerts, je préfère voir l'interprétation, des instrumentistes, les live electro, je me fais un peu chier.

R&F : Dans la bande-son de "Rock N Roll", vous avez quand même mis de la new wave, du OMD, du Alphaville...
Guillaume Canet : Alphaville, "Forever Young", c'est parce que le thème colle totalement à l'histoire du film. Et puis ce morceau me rappelle les années 80, c'est lié à plein de souvenirs. Je voulais qu'on sente ça, que mon personnage bloquait dans ces années-là, comme la série façon "Magnum" dans laquelle il joue.

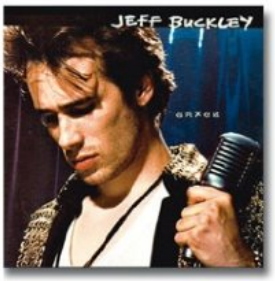
R&F : Niveau années 80, vous aimez U2 ?
Guillaume Canet : Surtout un album : "Rattle And Hum". Un chef-d'œuvre. Comme, à la même période, "Let Love Rule" de Lenny Kravitz, un album parfait, extraordinaire, du premier au dernier titre. Il y a dedans du Lennon, du Lou Reed, tout ce que j'aime. "Rattle And Hum", je l'ai réécouté il n'y a pas longtemps en vinyle, il est dément. "The Joshua Tree" aussi est super. J'ai pris "With Or Without You" dans "Ne Le Dis A Personne". De cette période, j'aime également Crowded House, le morceau "Don't Dream It's Over" me rappelle plein de souvenirs, ça m'a inspiré une scène...

R&F : Vous vous souvenez du passage du vinyle au CD ?
Guillaume Canet : Complètement. Je trippais sur le 45 tours vinyle de "Still Loving You", de Scorpions, avec cette nana à cheval sur un mec, qui la tatouait, c'était sexe, j'étais gamin. Quand on est passés au CD, on a perdu ça, niveau visuel. Alors qu'on pensait que c'était génial, pour le son, mais pas du tout. Alors aujourd'hui on aime revenir aux vinyles. La musique complètement compressée sur les téléphones, c'est flippant.

Pour la blague

R&F : Au lycée, en 1989-1990, vous écoutez quoi, c'est la période Pixies, REM ?
Guillaume Canet : Ah oui, je me rappelle bien REM ! Mais j'écoutais surtout Guns N'Roses, puis Nirvana. Et puis des trucs plus vieux, les Clash...

R&F : Nirvana, c'était un choc ?
Guillaume Canet : Un raz-de-marée, un vrai phénomène, avec une pochette marquante, ce bébé dans l'eau qui veut choper le billet, j'ai acheté le disque illico.



R&F : Vous avez 21 ans quand sort "Grace" de Jeff Buckley. Vous utiliserez "Lilac Wine" dans votre film "Ne Le Dis A Personne"...
Guillaume Canet : Très grand fan de cet album. Au-delà de l'aspect musical, il y a une dimension spirituelle dans sa musique, dans son histoire aussi, avec son père qui est mort d'une overdose, et lui qui s'est noyé... Il fallait absolument que j'aie "Lilac Wine", ça ajoute une charge émotionnelle incroyable à la scène. Sa voix est tellement pure, magique ! J'adore aussi Radiohead : dès le premier album, "Pablo Honey", avec "Creep". La voix de Thom Yorke, ça tend vers le divin, il y a une même dimension que chez Jeff Buckley, un truc cristallin vraiment dingue.

R&F : Vous chantez dans "Rock N Roll", vous faites une reprise de "Ça Plane Pour Moi"...
Guillaume Canet : Il est génial, ce morceau ! Il avait été repris par

“Je me rappelle bien REM ! Mais j’écoutais surtout Guns N’Roses”

Sonic Youth, c’est la version qu’en entend d’abord dans le film, et puis on a décidé nous aussi de le reprendre, pour le générique de fin. Avec Matthieu Chédid, il y avait Yodelice, Patrice Renson, JEJ, on a passé un après-midi en studio, on s’est éclatés ! Le morceau est tellement bien. Ça m’a rappelé mon adolescence, quand j’avais 14-15 ans, on avait monté un groupe avec des potes pour se marrer, on s’appelait The Shadows, on faisait surtout des reprises — nos morceaux à nous étaient tout bidon. J’étais à la guitare, on reprenait les Beatles, les Stones, Creedence Clearwater Revival...

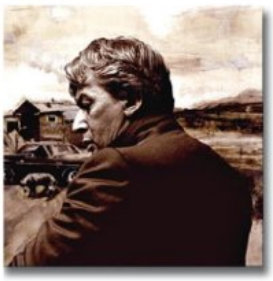
R&F : Creedence Clearwater Revival, vous avez utilisé “Fortunate Son” dans “Les Petits Mouchoirs”...
Guillaume Canet : J’adore ce groupe ! J’écoutais “Fortunate Son” tous les jours quand je jouais au théâtre, avant de monter sur scène. Quand le rideau était encore fermé, je prenais possession de la scène en écoutant ça à fond. Je dansais, en transe, avant de commencer la pièce. On était en tournée, c’était pour moi une manière de m’approprier la scène, comme un taré, à fond. “Fortunate Son” me mettait dans l’ambiance.

R&F : Vous avez aussi mis du Velvet Underground, dans “Blood Ties”...
Guillaume Canet : Oui, “Heroin”, une scène en rapport avec ce titre... Sachant que c’est mon album préféré du Velvet, celui avec la banane, “The Velvet Underground & Nico”. J’ai toujours adoré Lou Reed, sa voix, les paroles, la musicalité...

R&F : Il y a un running gag dans “Rock N Roll” concernant Demis Roussos : c’est purement moqueur ?
Guillaume Canet : Mais non ! J’adore vraiment les Aphrodite’s Child . Je vais passer pour un gros ringard, mais “Rain And Tears”, “It’s Five O’Clock”, ce sont des chansons splendides, et le mec chante magnifiquement.

R&F : Quels sont les concerts qui vous ont le plus marqué ?
Guillaume Canet : La première partie de Lenny Kravitz, assurée par Robert Plant, à Bercy, en 1993 : pfff ! J’en ai pris plein la gueule. J’ai vu aussi Calvin Russell, un grain de voix, une super guitare, très marquant. Dernièrement, j’ai vu Johnny, Johnny Hallyday, à la Rochelle : qu’on aime ou pas, c’est dingue à 73 ans d’envoyer du bois comme ça.

R&F : C’était une évidence de lui faire jouer son propre rôle, dans “Rock N Roll” ?
Guillaume Canet : C’est quand même un mec qui a fait beaucoup pour le rock en France. Ça me faisait marrer que mon personnage, quand une nana lui dit qu’il n’est pas rock’n’roll, aille trouver Johnny pour avoir des conseils ! Il se retrouve face à Johnny qui lui explique que le rock est mort, qu’être rocker, péter une chambre d’hôtel, ça ne veut plus rien dire, c’est ringard ! Que maintenant, les rockers mangent bio et font



du sport, comme Bono ! S’ils fument, c’est en cachette. C’est lui qu’il fallait pour ce rôle, alors qu’il n’y a pas de doute : Johnny, il est rock. J’adore “Derrière L’Amour”, son morceau de 1976 *(il se met à chanter)*. Chez les Français, j’aime les classiques, Dutronc, Gainsbourg, et puis Bashung, le roi, “Osez Joséphine”, super clip — sachant que son album que je préfère, c’est peut-être son dernier, “Bleu Pétrole”.

R&F : Dans vos bandes-son, on voit clairement votre passion pour la soul...
Guillaume Canet : Oui, j’ai mis des classiques, Marvin Gaye, Otis Redding, Gladys Knight, O’Jays, Isley Brothers, et d’autres moins connus : j’adore Lee Moses, le morceau “Bad Girl”, quelle voix ! Il y a aussi One Way, “You Can Do It”. Et mes préférés : Tower Of Power. Leur album “Tower Of Power”, qui date de 1973, avec “What Is Hip ?”, est extraordinaire, complètement dingue, mythique. La bande-son de “Blood Ties”, il y a aussi du Al Wilson, “Do What You Gotta Do”, du Doris Troy, Bettye LaVette, je me suis fait plaisir, j’ai mis tout ce que j’aimais. Pas seulement de la soul : j’étais tellement heureux d’utiliser “Crimson And Clover” de Tommy James And The Shondells.

R&F : Ces dernières années, quels groupes vous ont intéressé ?
Guillaume Canet : Les White Stripes. J’ai des potes, Alex et Martin, qui ont fait beaucoup de leurs clips. Les White Stripes, dans la voix, les guitares, la compo, on revient à tout ce que j’aime. Il y avait aussi Franz Ferdinand, j’adore leur premier album, avec “Take Me Out”, mais après, je n’ai pas suivi leur parcours.

R&F : Justement, quels sont les artistes que vous avez toujours suivis, sur la longueur ?
Guillaume Canet : On a déjà parlé de Bashung. Il y a aussi Bowie, bien sûr. “Ziggy Stardust”, avec “Moonage Daydream”, c’est mon album préféré, mais j’ai toujours écouté les disques qu’il sortait.

R&F : Pour terminer, si vous n’aviez droit qu’à un album à emporter sur une île déserte ?
Guillaume Canet : La BO de “Il Etait Une Fois En Amérique”, d’Ennio Morricone. Non seulement la musique est sublime, et en plus, elle me remémorera le film : une façon d’avoir du son et des images, au plus haut niveau artistique. ★

Film *“Rock N Roll” (actuellement en salles)*

It's So Easy/ Mr Brownstone/ Chinese Democracy/ Welcome To The Jungle/ Double Talkin' Jive/ Better/ Estranged/ Live And Let Die/ Rocket Queen/ You Could Be Mine/ You Can't Put Your Arms Around A Memory/ Attitude/ This I Love/ Civil War/ Speak Softly, Love (Love Theme From "The Godfather")/ Sweet Child O' Mine/ Whole Lotta Rosie/ Riff Raff/ Wish You Were Here/ Layla/ November Rain/ Knockin' On Heaven's Door/ Nightrain/ (rappel) Don't Cry/ Babe I'm Gonna Leave You/ Paradise City

GUNS N'ROSES

14 FEVRIER, MELBOURNE CRICKET GROUND (MELBOURNE)

Plus réconciliés que jamais, Axl, Slash, Duff et Izzy ont fêté la Saint-Valentin dans l'été austral. Voici à quoi ressemblera le grand barnum Gunners, de passage au stade de France le 3 juillet prochain.

Au-delà de la grosse cylindrée libidineuse, le cœur du rock'n'roll bat-il toujours sous les flingues et les roses ? Le poids lourd californien n'avait pas joué en Australie depuis 2013, quand Axl Rose se voyait seul membre originel à porter le poids de la légende rebelle entamée voilà trente ans à Hollywood avec "Appetite For Destruction". Guns N'Roses s'est depuis transformé en une lucrative affaire et a généré quelque 200 millions de dollars en moins d'un an sur la tournée Not In This Lifetime.

Choc garanti

Temps et thunes réparent bien des choses, et Slash et Duff McKagan se retrouvent pour la première fois réunis avec leur chanteur en vingt-trois ans, même si problèmes de drogues et d'ego ont eu raison de la formation initiale. Personne n'a oublié les noms d'Izzy, Steven Adler ou Matt Sorum, mais tout le monde a un peu plus de mal à se rappeler ceux des remplaçants. Dizzy Reed est aux claviers depuis "Use Your Illusion", Richard Fortus à la guitare et Frank Ferrer à la batterie officient depuis un bail aussi, tandis que la nouveauté vient du côté de la choriste Melissa Reese. Au MCG, depuis un siège vertigineux situé à l'avant-dernier rang du stade de 70 000 places, on voit d'abord que Wolfmother rame un peu. Dans la bouillie sonore inhérente aux premières parties du genre, Andrew Stockdale aligne vaillamment ses classiques stoner rock, de "New Moon Rising" à "Apple Tree". Le célèbre logo tourne ensuite en 3D sur la scène gigantesque, tandis que le sound system crache la voix soul de Barry White. Des coups de feu d'avertissement retentissent et l'on s'attend à voir surgir Bugs Bunny lors du thème de "Merry Melodies/ Looney Tunes", avant que l'excitation ne monte d'un cran lors de celui de "The Equalizer". *"Bonjour Sydney !"* scande la voix tonitruante du roadie McBob, vite couverte par les huées de la foule piquée au vif. Un malaise immédiatement dissipé par la bourrasque qui s'abat aussitôt plaquées les accords de "It's So Easy" sur la Fender Jazz Special de Duff. La voix caractéristique d'Axl se fait entendre et le chanteur maniaco-dépressif envoie valdinguer son pied de micro, avant de tendre un majeur outrancier à la foule : *"Fuck off !"* Haut de forme vissé sur les bouclettes, Slash est à la fête, mazette. *"You know where you are ?"* Sans temps mort, ni nouvelle chanson, le matos du premier album reste celui qui emporte le morceau. A partir de la reprise emphatique de "Live And Let Die" de Wings, Guns N'Roses multiplie riffs et œillades à l'histoire. Duff a troqué son T-shirt *Motörhead* vintage pour un *No Fuck Given*, et s'approche du micro pour chanter "You Can't Put Your Arms Around A Memory". Choc garanti pour qui a vu Johnny au Gibus, avant que la mélodie ne se transforme au refrain en "Attitude" de The Misfits.

Lourdes volutes d'herbe

Songeur, on va chercher une bière au moment de la ballade, avant de revenir lors d'une version poignante de "Civil War". Slash part en solo et se lance dans "Le Parrain" aux finitions flamenco, avant "Sweet Child O' Mine" qui expédie l'enceinte vers les étoiles. Un sentiment de fierté nationale souffle quand débarque Angus Young en jean et T-shirt noir. L'épileptique guitariste semble plus à l'aise avec Guns N'Roses qu'Axl avec AC/DC, mais les deux groupes s'avèrent bien complémentaires. L'écran affiche les bagouses méphistophéliques caressant les touches du piano sur "November Rain", qui évoque un hommage démesuré à Liberace repris en chœur la nuit de la Saint-Valentin. Sortant de son t-shirt complètement ouvert le double manche sur "Knockin' On Heaven's Door", Slash change de guitare comme Axl de costume scénique et ressemble à l'Incroyable Hulk, en moins vert. De lourdes volutes d'herbe flottent dans les gradins avant un final paroxystique qui fait l'enfer après deux heures trente, et le rock'n'roll est sauvé. Qui d'autre ? Pas grand monde dans cette vie. ★

VINCENT HANON

Photo Paul Kane/ Getty Images

AMERI
ELVIS PRESL
AND
HARLEY-DAVID

"Je ne crois pas que notre musique soit directement influencée par la drogue"

ALL THEM WITCHES

stoner Etablie à Nashville, cette bande de sorcières répand ses incantations auprès d'une foule d'adeptes de plus en plus imposante.

Elle est arrivée de Suède le matin même. La petite vingtaine, bonnet rouge et piercing au nez, premier séjour à l'étranger programmé pour coïncider avec la venue de ce groupe américain au nom ésotérique. *"Un ami à moi m'a affirmé qu'il allait devenir énorme"*, sourit-elle avec le ton de l'évidence. A l'intérieur de la Maroquinerie, archi comble, personne pour la contredire. Les têtes dodelinent à l'unisson des riffs lourds, les corps oscillent au fil des échappées psyché et bluesy, parfois ponctuées des spoken words du chanteur/ bassiste, Michael Parks, 27 ans. Echos du Floyd début seventies, du Sabbat Noir, de Kyuss, surtout, pour cette aisance à alterner tempos lents, hypnotiques, et brusques accélérations avec, ici et là, un souffle mélodique renversant ("Dirt Preachers").

Les joies du stoner

La table basse de la loge de la salle parisienne est parsemée de bouteilles de bières, vin rouge, un petit sachet de shit se discerne aussi. *"Pas mal de gens nous rangent dans la catégorie stoner, mais je ne crois pas que notre musique soit directement influencée par la drogue, même si ça aide parfois,* pose Parks une petite heure avant le concert, assis en tailleur sur le sol. *On boit mais on ne détruit pas nos chambres d'hôtels, et on s'en tient aux trucs naturels."* Goguenard, casquette de trucker vissée par-dessus ses bouclettes brunes, Allan Van Cleave (Fender Rhodes) renchérit : *"On ne prend pas de coke."* Le groupe arrive directement — en bus — de Nottingham où il a joué la veille, et mettra le cap dès la fin du concert parisien pour Cologne. Le public est présent partout, sans réel relais médiatique. Le bon vieux bouche-à-oreille, désormais décuplé par les réseaux sociaux.

All Them Witches s'est formé à Nashville voici cinq ans, mais ses membres proviennent des quatre coins des Etats-Unis. Le guitariste Ben McLeod a grandi dans le nord de la Floride, à Saint Augustine, Parks à Shreveport, dans le nord de la Louisiane, puis au Nouveau-Mexique, Allan et le batteur Robby Staebler arrivent de la ville industrielle de Columbus, dans l'Ohio. Tous ont mis le cap, vers la fin du lycée, sur la capitale du Tennessee, pour *"monter un vrai groupe et tourner, une idée qui semblait valable quand on vient d'une petite ville"*, dixit McLeod. Une discussion dans un bar de Nashville entre ce dernier et Staebler est suivie de jams éloquentes, et le batteur de proposer à Parks, son collègue dans une boutique de fringues, de se joindre au duo. Le son du groupe arrive presque immédiatement. *"Quand on se retrouve, la musique surgit de manière très naturelle"*, explique Parks.

Nashville est un endroit plutôt incongru pour qui veut s'adonner aux joies du stoner, et le groupe, de fait, y évolue dans une relative marginalité qui va être sa voie de sortie : sitôt un premier album mis en boîte, All Them Witches s'en va répandre ses sortilèges sur les routes. Il ne les a plus vraiment quittées depuis, particulièrement populaire à New York, Chicago, ou sur la côte Ouest, dans les vieux bastions psychés comme San Francisco.

Kyuss bonus

Huit ans d'existence et quatre albums, tel est le bilan de Kyuss, fondé en 1987 par Josh Homme, futur *Reine de l'Age de Pierre*. Le nom du groupe vient d'un monstre du jeu de rôle "Donjons & Dragons" et ses premiers concerts eurent lieu dans le désert, en Californie. Après la dissolution en 1995, les musiciens jouèrent dans des groupes importants tels que Mondo Generator, Eagles Of Death Metal et Queens Of The Stone Age. Une tentative de come-back sous le nom Kyuss Live eut lieu en 2010, mais un procès intenté par Josh Homme mit fin au projet, qui prit alors le nom de Vista Chino.

Violente rupture

Le deuxième album, "Lightning At The Door" arrive en 2014, suivi d'une signature chez New West, pour lequel le groupe livre "Dying Surfer Meets His Maker", enfanté en cinq jours dans une cabane du Tennessee. Une vraie révélation. Superbe équilibre entre ombre et lumière, textures acoustiques et densité électrique, asphyxie et goulées d'air, le tout pensé comme un véritable trip et empreint d'une spiritualité diffuse. Les quatre ont d'ailleurs tous baigné dans une éducation chrétienne, avec laquelle ils ont plus ou moins violemment rompu. On perçoit aussi au fil de ces plages un désir de s'émanciper d'un certain matérialisme, celui que les sociétés occidentales désignent en horizon absolu à leurs enfants. Robby, le batteur, arrête quelques secondes de faire résonner ses baguettes sur ses cuisses. *"C'est ce que tu as ressenti ? Dans le mille. La musique est une façon de se libérer de toutes ces pesanteurs matérielles. Quand on joue, on ne possède plus rien."* Le prochain album arrive en février. On en saura un peu plus, alors, sur les hauteurs auxquelles ces intrigantes sorcières peuvent s'envoler. ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Sleeping Through The War" (New-West)*

Photos DR

Loubard chic

HANNI EL KHATIB

L'homme-orchestre californien commente l'époque tourmentée sur son troisième album. Est-ce parce qu'il a désormais quelque chose à dire qu'il est plus essentiel que jamais ?

rock

C'est non loin de la gare du Nord que l'on dirige nos pas, à destination du Walrus, coquet café-disquaire où il est possible de s'humecter le gosier d'une limonade bio au maté. Au fond de la pièce nous attend Hanni El Khatib. Vêtu d'une chemise rose à pois blancs, les cheveux gominés et méchés, le loubard chic du garage rock californien se révèle être, sous une stature imposante, un gentleman affable à l'intelligence acérée.

Monde hostile

Il faut confesser que nous avions un peu perdu de vue notre homme depuis "Head In The Dirt" produit par un Dan Auerbach à l'écrasante présence, et un "Moonlight" hétéroclite (avec néanmoins l'exaltante "Melt Me"). C'est avec sagesse que Hanni évoque aujourd'hui ces deux artefacts du passé : *"Il a été très facile de travailler avec Dan, car nous avons beaucoup de choses en commun, musicalement parlant. J'ai beaucoup appris à ses côtés, sur le matériel, les sons, et ce savoir m'a ensuite servi pour 'Moonlight' où c'était la première fois que j'endossais seul la production et la plupart des parties instrumentales. Avec le recul, ce disque a marqué un progrès important dans mon évolution."* Après cette troisième livraison, Hanni El Khatib a enchainé avec une longue tournée qui ne s'est pas déroulée comme prévu : *"Nous devions jouer au Trianon à Paris et ce show a été annulé suite aux attentats du Bataclan. C'était un sentiment étrange de ne pas pouvoir terminer cette tournée, et je me suis dit que j'allais passer au moins un an sans monter sur scène. Nous sommes donc rentrés directement à Los Angeles, puis je suis entré en studio avec Jonny Bell."* Voici donc le point de départ de "Savage Times", collection de titres en forme de catharsis, de réaction face à une actualité troublée : *"Je pense que cet album capture une sorte d'énergie particulière. Un sentiment de peur, une tension qui flotte dans l'air. Le monde est devenu rude, hostile, sauvage."*

Papiers !

Si le rap est en pointe sur le sujet des brutalités policières, avec "Fuck Tha Police" de NWA et "Police" de NTM, le rock n'a pas été en reste. The Clash l'a prouvé avec "Know Your Rights" (*"Le meurtre est un crime, sauf par un flic ou un aristocrate"*) et "Guns Of Brixton", Bruce Springsteen avec "American Skin (41 Shots)" évoquant l'assassinat d'Amadou Diallo à New York en 1999. Les Violators, groupe punk culte, a été loin avec "Summer Of 81", au texte très provoc' sur les émeutes à Londres : *"Il y a du sang dans la rue et ça sent bon/ Un bâtard en bleu vient de tomber/ On dit au revoir à ce clown facho".*

Projet opulent et touffu, "Savage Times" démontre les nouvelles aptitudes de notre songwriter d'ascendance philippino-palestinienne, qui alterne entre révolte face à la violence des temps présents et souvenirs émus de son enfance à San Francisco. Dans la première catégorie, on peut noter "1AM", récit d'une agression subie devant chez lui par sa petite amie ou bien "Gun Clap Hero", commentaire des bavures policières commises sur les afro-américains : *"Il n'est pas rare qu'on ait des histoires de policiers qui tirent sur des innocents désarmés. Via les smartphones et internet, on prend conscience de la fréquence et de l'absurdité de ces crimes."* Dans la seconde, on trouve "Born Brown" et la frénétique "Mangos And Rice" : *"J'ai toujours voulu écrire sur mes parents, mon enfance. J'ai grandi à San Francisco, qui est une ville multiculturelle, donc je ne me suis jamais senti trop différent des autres. Mais, de manière subliminale, on me faisait sentir que je l'étais un peu tout de même. Je me suis habitué à ce qu'on ne sache pas prononcer mon nom correctement. A l'école, j'avais un déjeuner avec de la mangue et du riz, tandis que les autres avaient des sandwichs au beurre de cacahuète. Petit à petit, j'ai commencé à me sentir un peu à part, et ça ne s'est pas amélioré par la suite."*

Au pénitencier

Au total, on obtient la bagatelle de dix-neuf morceaux qui, de façon innovante, ont été livrés sous la forme de cinq EP proposés directement en téléchargement sur la Toile : *"J'ai voulu privilégier la spontanéité. Dans le circuit classique, l'ensemble du processus prend environ huit mois, ce qui est trop long. Les artistes de rap ou d'electro proposent souvent plusieurs mixtapes en une année. Etant le patron de mon propre label, j'ai décidé de m'en inspirer, afin que mes morceaux restent en prise avec l'époque."* Tout au long de ce *magnum opus*, on déambule donc dans l'univers du musicien, passant d'un garage-rock teigneux à des orchestrations funk seventies, voire disco, comme sur l'épatante conclusion "Freak Freely" : *"J'avais un ami qui travaillait au pénitencier d'Alcatraz et qui avait la possibilité de nous faire entrer dans les sous-sols cachés. On y trouve des cellules qui étaient occupées par des activistes à la fin des sixties. Il y avait des graffitis partout, et j'ai été marqué par celui qui disait* 'Freak Freely' (délirer en toute liberté). *Cette chanson parle donc du fait d'être soi-même, de ne pas se compromettre, d'être libre."* Une devise consciencieusement appliquée sur "Savage Times", qui pourrait marquer l'avènement d'un artiste appelé à compter. ★

JONATHAN WITT

Album *"Savage Times" (Innovative Leisure/ Because)*

Photo Asato Lida-DR

"Groupe de bruit"

POGO CAR CRASH CONTROL

punk Enervé mais malin, ce quartette seine-et-marnais déboule avec des chansons aussi concises que son nom est à rallonge.

Pour qu'on parle d'un groupe, la base c'est de faire de la bonne musique, quand même. Mais pour qu'on se souvienne du groupe, il faut quelque chose qui accroche dès l'affiche, dès la pochette, dès la page facebook. C'est comme une jolie fille, c'est toujours mieux si elle ne s'appelle pas Cuthburge, tout de suite on perd quelque chose. Eh oui, c'est un vrai prénom. Pour un bon nom, il y a plusieurs techniques : soit taper dans les influences directes comme les Rolling Stones, créer une fausse personne comme les Rita Mitsouko ou directement mettre le nom du mec que l'on vient voir comme le Jimi Hendrix Experience. Bref, faut que ça claque, tout simplement. Le truc c'est que trouver un nom peut parfois être plus dur que de regarder "La Mélodie Du Bonheur" sans te dire : "*Tiens, c'est long.*" Brainstorming de 9 heures, mal de crâne sans alcool et des phrases du style : "*Et The Rocky Siffredo, ça tue ça non ?*" Bref, le calvaire. Heureusement, parfois, dans ces ténèbres d'association de mots, on trouve la lumière, parfois on trouve Pogo Car Crash Control.

Dans la vraie vie

Pogo Car Crash Control pourrait être le renouveau de l'exercice de diction, vu que les chaussettes de l'archiduchesse doivent être sèches depuis longtemps maintenant. Mais non, c'est tout simplement le renouveau du punk-noise français. *"Ce nom c'est de la surenchère, tu vois ? Vu que notre musique est assez extrême, fallait que le nom soit assez compliqué"*, précise Oli, le chanteur gratteux, devant cinq pintes et un chocolat chaud pour Lola, la bassiste : *"On n'a pas dit aux Red Hot Chili Peppers ou aux Eagles Of Death Metal :* 'Les gars c'est trop compliqué, faut changer'*...!"* Ce serait une erreur de changer effectivement, tant le nom est complétement raccord à leur musique. *Pogo* pour l'entrechoquement de corps, *Car* pour la rapidité, *Crash* pour le déluge de son et *Control* pour la maîtrise incroyable que le quatuor a de son excitant bordel. *"Tout le génie du nom revient à Romain Pernot, il a une espèce de fichier avec plein de noms qu'il trouve cool et on a pioché dedans quand on a créé le groupe,* raconte Louis, le batteur, *mais on aurait pu prendre Chatte Graphique !"* P3C, leur petit nom, prouve que le rock français est bien vivant et que l'Education Nationale peut réussir deux ou trois trucs. *"En fait, on taffait le bac musique en faisant des trucs de jazz avec Olivier et Simon* (le deuxième guitariste) *et parfois on partait en jam hard rock ou rock'n'roll. Là, on s'est dit qu'il fallait monter le groupe mais on ne savait pas trop de quoi et Oli m'a dit :* 'Viens, on fait un groupe de bruit'..." Et quel bruit ! Un bruit, notamment grâce à des guitares incroyables, fait penser à un mix de deux époques de Nirvana : l'esprit de "Bleach" mais avec le son d' "In Utero". Ce son de guitare, Pogo est allé le chercher au Black Box Studio avec notamment David, *"un Irlandais hippie : c'est un gars qui, à la base, enregistre de la world music et c'était parfait pour nous parce qu'il sait mettre les formes pour orienter les gens qui ne connaissent pas le processus studio"*, explique Oli. La musique de P3C est donc très nineties, inquiétante dans le son, sombre dans les textes, en français hein, et pourtant très bénéfique pour le public et pour eux. *"C'est un peu libérateur de dire des trucs hyper négatifs ! On nous dit qu'on n'a pas la gueule à chanter ça quoi... C'est grâce à Pogo, ça. Regarde, prends un mec comme Michael Haneke, il fait des films atroces mais, dans la vraie vie, il est assez jovial. Nous, on fait de la musique dure mais on se sent très bien, enfin j'ose espérer."* C'est vrai qu'avec des titres comme "Royaume De La Douleur" ou "Crève", on pourrait se poser la question.

Pogo, la danse verticale

Torse rigide, bras collés au corps, mouvements frénétiques de haut en bas et crachats en option : telle est la recette du pogo, danse inventée en 1976 par Sid Vicious, bref bassiste des Sex Pistols. C'est lui qui l'affirme dans le documentaire punk réalisé par Julien Temple, "The Filth And The Fury". C'est aussi l'avis de Shane MacGowan des Pogues, qui ajoute que Sid avait à l'époque un poncho en cuir l'empêchant de faire d'autres mouvements que des sauts verticaux. En guise de protestation contre le violent pogo, le groupe Men Without Hats a sorti le single "The Safety Dance" en 1983.

Contexte de travail

Au final l'EP est à leur image : sans prise de tête, direct et surtout franc. Et ça ils le sont, surtout Oli : *"C'était mon premier jour chez Air France et les gars parlaient musique et du coup, moi, je croyais que c'était détente, j'avais complètement oublié qu'on était dans un contexte de travail et il me dit :* 'Tu as écouté les Foo Fighters ?' *Et je lui dis :* 'Bah non, parce que c'est de la musique de beauf pour barbecue !' *J'ai dû démissionner !"* Une tête bien faite, un corps musclé, des bollocks bien présentes, ne cherchez plus l'être parfait, ça pourrait bien être Pogo Car Crash Control.★

SASHA ROSENBERG

EP *"Pogo Car Crash Control" (Panenka)*

Photo Anne Pique-DR

Quiétude

PROPER ORNAMENTS

Avec son deuxième album, le quatuor anglais remet au goût du jour une certaine forme de mélancolie *velvetienne*. "Foxhole", disque automnal à la beauté intemporelle, a le potentiel pour être un futur classique mineur.

pop

L'histoire de Proper Ornaments est faite de conflits, de réconciliations et de coups de chance providentiels. La rencontre entre l'Anglais James Hoare et l'Argentin Max Oscarnold est aussi romantique qu'improbable, presque trop belle pour être vraie. "*Elle est 100% véridique*" se justifie Hoare, "*La petite amie de Max l'a emmené avec elle pour qu'il me distraie pendant qu'elle volait des choses dans le magasin où je travaillais. C'était une boutique de vêtements féminins. J'étais en train de lire un livre sur le Velvet Underground et il est venu me parler au comptoir*". Oscarnold l'interrompt : "*Je n'en suis pas vraiment fier…*" Hoare le reprend : "*C'est aussi arrivé parce que j'étais très fainéant. Je travaillais dans ce magasin de disques, le Record & Video Exchange de Notting Hill, qui possédait aussi ce rayon vêtements juste à côté. J'allais souvent y tenir la caisse parce qu'il n'y avait jamais personne et je passais la journée à bouquiner. Max et moi avons sympathisé ce jour-là, et très vite nous avons commencé à jouer et écrire des chansons ensemble*".

Sales histoires

C'est ainsi que le groupe s'est formé autour de ce binôme à la dynamique intéressante : le flegmatique Hoare contrastant avec l'exubérant Oscarnold. Ce dernier était arrivé peu de temps avant en Angleterre par l'entremise d'Andrew Loog Oldham : "*C'est une histoire folle*, détaille Oscarnold, *je jouais dans un groupe en Argentine nommé Los Otros. Certains des membres du groupe connaissaient Andrew depuis les années 90 et il a accepté de nous produire. Malheureusement, nous n'avons jamais terminé le disque, et comme la situation était compliquée il m'a aidé à quitter l'Argentine*". Alors qu'Oscarnold était embrouillé dans de sales histoires de drogue et que sa famille voulait le faire hospitaliser, le légendaire producteur des Rolling Stones a littéralement offert à Oscarnold un aller simple pour l'Angleterre. "*On est toujours en contact, on s'envoie des mails régulièrement*, poursuit Oscarnold, *il vit entre Vancouver et Bogota*".

Le chanteur, la chanson

Le nom du groupe est inspiré du morceau "The Proper Ornaments" qui figure sur le premier album du groupe de pop baroque The Free Design ("Kites Are Fun", 1967). Avant eux, d'autres groupes avaient choisi leur nom en s'inspirant du titre d'un morceau, tels Jet (Paul McCartney), The Kooks (David Bowie), Death Cab For Cutie (Bonzo Dog Doo-Dah Band), Sisters Of Mercy (Leonard Cohen), Ladytron (Roxy Music), Radiohead (Talking Heads), Nine Below Zero (Sonny Boy Williamson), Starsailor (Tim Buckley), The Rolling Stones (Muddy Waters) ou Motörhead (Hawkwind).

Embrouilles fréquentes

Après plusieurs singles, le groupe a publié en 2014 son premier véritable album studio chez les classicistes de Slumberland, intitulé "Wooden Head", dans une veine inspirée des Byrds et des groupes de la compilation "C86" (The Pastels, The Wedding Present…). D'autres simples ont suivi, puis le groupe s'est mis à travailler sur l'album qui allait devenir "Foxhole" dans une ambiance délétère, les deux leaders s'étant brouillés, comme ça leur arrive fréquemment ("*Une fois on ne s'est pas parlé pendant six mois à cause d'un blouson*" dixit Hoare). Une fois de plus le destin s'en est mêlé : "*On a commencé à enregistrer dans le studio où on avait fait 'Wooden Head'. Ce n'est qu'à la fin de nos sessions qu'on s'est aperçu qu'il y avait un problème. Les bandes étaient voilées, ce qui provoquait des chan-gements de vitesse intempestifs. On avait déjà enregistré six chansons, on a tout jeté*" explique Hoare. Devant telle accumulation de déconvenues, le groupe aurait pu imploser et mettre fin à son aventure (d'autant que Hoare ne manque pas de side-projects avec les excellents Veronica Falls et Ultimate Painting, Max Oscarnold est quant à lui le nouveau claviériste de Toy), mais l'inci-dent fut salvateur. "*Ça a tout changé parce qu'on avait prévu de faire un album similaire au pré-cédent* explique Oscarnold. *Comme on n'avait plus envie de refaire ces six chansons, on a changé la sélection, on a décidé d'aller vers autre chose*". Le temps avait fait son œuvre et les deux leaders, réconciliés, ont retrouvé le plaisir de jouer en-semble. C'est dans cette ambiance apaisée que les Proper Ornaments ont réenregistré l'album à l'ancienne, dans la maison de James Hoare aménagée en studio, donnant ainsi à leurs chan-sons mélancoliques une sorte de quiétude récon-fortante. "*A la maison, on n'avait pas à se soucier du temps de studio, on pouvait changer des petits détails* poursuit l'Argentin. *On dînait ensemble, on buvait du vin, l'environnement était relax. On a voulu faire un album à la simplicité chaleu-reuse comme celui du Plastic Ono Band*". Il en résulte un disque miraculeux, à l'esthétique dépouillée qui évoque le Velvet Underground du troisième album et qui place Proper Ornaments parmi les groupes les plus touchants du moment. ★

ERIC DELSART

Album "*Foxhole*" *(Slumberland/ Differ-Ant)*

Photo Nico Diszel-DR

Croyance et dépendance

DEPECHE MODE

Le groupe de Martin Gore poursuit sa triomphale routine avec un album spirituel en préambule d'une tournée des stades.

PAR JEROME SOLIGNY - PHOTOS ANTON CORBIJN

Il faudra, un jour, raconter l'histoire de ce groupe qui n'en est plus un pour beaucoup d'observateurs. Ceux qui volettent à la périphérie des choses et des gens, ont un avis sur tout et le toupet de l'exprimer surtout quand on ne leur demande rien. Quarante ans exactement après sa germination du côté de Basildon, dans l'Essex, Depeche Mode continue d'exister. A sa façon. Lorsqu'ils en éprouvent le besoin ou plutôt l'envie, Martin Gore, Dave Gahan (les deux *Américains* qui habitent respectivement à Santa Barbara et New York) et Andy Fletcher (qui réside en Angleterre) se retrouvent pour écrire et enregistrer ensemble. Depuis plus d'une décennie, c'était affaire de survie comme nous l'a expliqué Gahan à plusieurs reprises, la genèse des chansons du groupe est un véritable travail en commun. Martin Gore n'est plus l'unique créateur du matériau qui, tous les quatre ans, pousse le trio à faire la tournée des stades. Sur "Spirit", quatorzième album, le batteur Christian Eigner et le claviériste Peter Gordeno (deux membres additionnels — de scène — qui ne jouent donc pas sur les disques) ont suggéré des choses qui ont été retenues. Sur "Delta Machine", l'album précédent, le musicien/ programmeur/ ingénieur du son Kurt Uenala avait participé à l'écriture de plusieurs titres. Penser que Depeche Mode était incapable d'évoluer ou que Gore n'ouvrirait pas la musique du groupe était une erreur. Comme les plus grands, le trio est victime d'idées reçues qui gangrènent sa réalité. Et puisque, dans le même temps, il choisit de s'adresser de moins en moins à la presse (au profit des réseaux sociaux, pourvoyeurs de messages rapides, mais superficiels sur le plan du contenu explicatif), le fossé entre ce qu'est vraiment Depeche Mode et la perception du public est devenu un abîme. U2 et Coldplay sont dans le même cas.

Ce décalage ne date pas d'hier. Au début des années 80, Depeche Mode a été associé à une vague pop électronique, légère pour ne pas écrire *superficielle*. En France, un territoire en passe de devenir majeur pour eux, on a hâtivement utilisé l'expression *garçons coiffeurs*, pour parler de ces musiciens qui, au départ, préféraient les synthétiseurs aux guitares, les mélodies travaillées aux ambiances lugubres. La sale étiquette va longtemps coller au groupe, pourtant impossible à catégoriser puisque animé de soubresauts dès l'allumage. Si Martin Gore a bel et bien eu la mainmise sur Depeche Mode en matière d'écriture jusqu'à "Exciter" en 2001, il convient de rappeler que "Speak & Spell", le premier album, était le bébé de Vince Clark, leader malgré lui qui, de peur que la gloire le happe, préféra s'éclipser peu après sa sortie. De même, la contribution d'Alan Wilder, membre officiel (très porté sur les arrangements) à partir de "Construction Time Again" en 1983 — et pourvoyeur de formidables décors sonores jusqu'à "Song Of Faith And Devotion" dix ans plus tard — a fortement imprégné la discographie du groupe. Son départ inaugura une troisième ère. Aussi, Depeche Mode, bien qu'emporté par son élan, ne s'est jamais laissé griser au point d'être abusé et a toujours misé sur le collaboratif. Daniel Miller (Monsieur Mute), puis Gareth Jones, David Bascombe, Flood, Tim Simenon, Mark Bell, Ben Hillier et cette fois James Ford, se sont penchés, en tant que producteurs/ partenaires, sur le berceau d'albums le plus souvent appréhendés de manière différente. Alors qu'il aurait été si simple de répéter la formule magique trouvée au milieu des années 80, "Black Celebration", "Music For The Masses" et "Violator" ont reflété une indéniable témérité artistique et contribué à amplifier le succès commercial de Depeche Mode, notamment aux USA, où il rivalise, depuis, avec U2.

Même bénitier

Imaginer un seul instant que tout n'a toujours été que fun et insouciance pour ces millionnaires en dollars est également aller bien vite en besogne. D'abord, sur le plan financier, Mute n'a jamais cessé de responsabiliser ses artistes en les faisant participer, sous forme d'avances, aux frais d'enregistrement. Le pourcentage était bien meilleur en cas de succès. Heureusement pour Depeche Mode, il a vite été massif et ne s'est jamais démenti. Mais personne n'ignore que Dave Gahan a dangereusement fricoté avec l'héroïne et, au point où il en était, avec la mort : en 1996, de battre son cœur s'est arrêté un instant, au Sunset Marquis à Los Angeles (où il y a pourtant tellement mieux à faire) suite à une overdose. En 2009, il a subi un traitement contre le cancer consécutif au retrait d'une tumeur maligne et, la même année, des ennuis de cordes vocales ont entraîné l'annulation de concerts de Depeche Mode. Pour autant, Gahan n'a pas serré le frein à main. Depuis 2003, il a également publié deux albums solo et participé aux quatrième et cinquième de Soulsavers. Surtout, en tant que père concerné, il s'inquiète à propos de l'avenir du monde en général et de celui de ses enfants en particulier. Ces préoccupations qu'il a en commun avec Martin Gore (et tout être vivant doté d'un cerveau, même de taille moyenne) alimentent les chansons de "Spirit". Passionné des choses de l'esprit, Dave Gahan ne l'a toutefois jamais été autant que Martin Gore qui, dans bon nombre de textes pour Depeche Mode, a abordé de manière plus ou moins frontale le thème de la croyance et la dépendance de l'homme aux religions. Après avoir considéré un temps qu'il n'était que le messager de chansons que Dieu soufflait à Gore, Gahan chante désormais, avec plus de conviction que jamais, des vers qui les montrent grenouillant de bon cœur dans le même bénitier, notamment dans "Where's The Revolution", premier single extrait de l'album disponible mi-mars.

Habillé en oiseau

La foi n'est pas la seule à avoir instillé l'œuvre de Depeche Mode. Tandis qu'elle boostait la verve de Martin Gore et notamment certains des tubes les plus fédérateurs du groupe ("Personal Jesus", pour ne citer que celui-là), la guitare (instrument rock'n'roll par excellence) contre toute attente s'est insinuée jusqu'à devenir une composante majeure du son du groupe lors de l'élaboration de ses albums. Sur scène, également, Gore assume sa dépendance à la 6-cordes — celle à l'alcool ne serait plus qu'un mauvais souvenir — et, bien fier d'enrichir ainsi une facture sonore qui reste principalement électronique, il y joue de la Gretsch comme si sa vie en dépendait. Habillé en oiseau ou pas.

En vérité, la vie de Martin, à l'instar de la carrière de Depeche Mode, installé comme peu d'autres groupes aujourd'hui (Coldplay, U2, toujours eux...) ne dépend plus de rien, et sûrement pas des autres. Le succès de la prochaine tournée, les ventes de billets le prouvent, sera colossal. Comme la fois d'avant et certainement la suivante. Le public n'a pas écouté l'album ? Pas besoin. Les nouveaux titres seront cernés par des classiques, c'est l'essentiel. Les gens se déplaceront pour eux. Dans pareille circonstance, la promotion n'est même plus une formalité : elle est broutille, perte de temps. Traité comme il se doit en pages Disques, "Spirit" est un bon cru. Qui souffle le chaud et le froid, la menace et l'espoir. Depeche Mode reste un grand groupe. Il faudra, un jour, en raconter l'histoire. ★

Album *"Spirit" (Columbia/ Sony Music)*

La sale étiquette va longtemps coller au groupe

Photos Anton Corbijn-DR

18 › 23 AVRIL 2017

LE PRINTEMPS DE BOURGES

CRÉDIT MUTUEL

THE SONICS • VIRGINIE DESPENTES & ZËRO • CANNIBALE
CHEVEU • FRUSTRATION • IDLES • ORVAL CARLOS SIBELIUS
PART COMPANY • PLACEBO • POGO CAR CRASH CONTROL
PWR BTTM • RAT BOY • ELECTRIC GUEST • THE MOONLANDINGZ
TIMBER TIMBRE • FRÀNÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
RENAUD • ALIOCHA • REBEKA WARRIOR (SEXY SUSHI DJ SET) • JACQUES
CALYPSO ROSE • WARHAUS • VITALIC ODC LIVE • YAMIN ALMA
FAIRE • L'EFFONDRAS • SANDOR • T/O • S A R A S A R A
OUI OUI OUI • BRABALAN • MNNQNS • LYSISTRATA • THE NOFACE
CIVIL CIVIC • THE JACQUES • WILLIAM Z VILLAIN • AQUASERGE
JOHNNY MAFIA • MARTA REN • PETER HENRY PHILLIPS
COMME UNE PIERRE QUI... (COMÉDIE FRANÇAISE) ...

BOURGES aime la culture !

PRINTEMPS-BOURGES.COM ET FNAC.COM

ET SUR VOTRE MOBILE AVEC L'APPLI « LA BILLETTERIE FNAC SPECTACLES» & DANS LES MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT, INTERMARCHÉ, LECLERC, CULTURA, AUCHAN ET RIFFX.FR

243 centre val de loire

France Inter

Crédit Mutuel · RIFFX.fr · Kronenbourg SAS · DEEZER · Society · Le Berry républicain · CGR CINEMAS · GROUPE RATP · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · les INROCKUPTIBLES · fnac · les INOUÏS DU PRINTEMPS DE BOURGES

CNV • SACEM • SPEDIDAM • MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

“Ce disque a été écrit avant le désastre Trump”

BOSS HOG

Parce que deux groupes ne lui suffisent pas, **Jon Spencer** réactive celui qu’il avait formé à la fin du siècle dernier avec son épouse **Cristina Martinez**.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

La dernière fois que Boss Hog est passé par la France, c’était en 2009. Le groupe de Cristina Martinez et Jon Spencer jouait à la Garden Nef Party d’Angoulême, ce qui nous avait motivée à couvrir le festival (le reste de la programmation n’était pas sale non plus). A 2 heures du matin passés, les cinq New-Yorkais avaient débarqué sur scène et, malgré un concert plus tôt dans la journée et la route, ils s’étaient totalement lâchés, faisant monter la tension sexuelle plus qu’à l’accoutumée. D’autres concerts aux USA et des nouvelles sporadiques avaient suivi. Jusqu’à ce qu’on découvre un étrange visuel et ce nouvel album, “Brood X”, sortant 17 ans après “Whiteout”. Un disque plus brut, sec, sale et sombre que son prédécesseur, raccord avec son époque.

Longue pause

Comme tous les bars et les clubs, la Maroquinerie en plein jour a l’air d’une coquille vide. Le personnel attend sa livraison d’alcool. Dans la salle, on entend le bruit d’une balance. Bonnet de laine, manteau en poils de Muppet, pantalon en cuir, Cristina Martinez — désolée les jalouses qui la détestent parce qu’elle est belle, sexy et mariée à Jon Spencer, tout aussi gagnant à la loterie génétique — a à peine changé depuis la promotion de “Whiteout”. *“J’ai vendu mon âme au diable, évidemment. Ou bien, c’est parce que j’ai fait une longue pause. Le secret, c’est vivre sainement. Tourner constamment est très dur pour le corps. Jon n’a jamais arrêté et il a des problèmes de vertèbres à force de sauter sur scène. En ce moment, je m’éclate, j’adore jouer, mais c’est devenu crevant de donner neuf shows d’affilée. Les concerts sont assez intenses, une heure de cardio punk. Dès que l’adrénaline pulse juste avant le show, tout va bien, mais après, j’ai besoin de dormir pour ne pas être épuisée. On a vieilli, difficile de le nier.”* Non, pas tant que ça. Le déni est de courte durée. Cristina explique la raison de sa longue pause : Charlie, fils qu’elle a eu avec Jon. Un adorable petit garçon qu’on avait croisé sur la dernière tournée de Boss Hog. *“Charlie est à l’université*, annonce-t-elle tandis que le poids des ans nous cloue dans le canapé. *Dès qu’il est allé à l’école, il a fallu que quelqu’un reste à la maison pour lui donner une structure. C’est ce que j’ai fait. Ça a été fantastique. J’ai beaucoup joué avec lui, essayé de lui apprendre à être un bon être humain, ce qui est plus dur qu’on ne pense. Et passé du temps à faire du bénévolat pour de très petites écoles indépendantes qui apportent un nouveau type d’enseignement à une communauté très mélangée. Puis j’ai repris le travail que j’avais quand on s’est installés à New York, dans la production de magazines. Je me suis consacrée à mes projets artistiques, je fais de la photo, j’ai continué à écrire des chansons en attendant le moment où on les utiliserait. Quand on répétait, je les apportais. J’ai toujours créé, je me suis toujours sentie très active de ce côté-là.”*

Cauchemar

En découvrant “Ground Control”, chanson à l’atmosphère parano où Cristina se lamente sur l’état du monde et de sa ville et Jon l’enjoint à tenir le coup avant de conclure sur un appel à bouger avant qu’il ne soit trop tard, on pense à l’Amérique post-clown à la Maison-Blanche. *“Pourtant, ce disque a été écrit avant le désastre Trump. J’ai une approche très ouverte quand je crée et, ironiquement, mes paroles peuvent s’appliquer ou faire écho à ce qu’il se passe maintenant.”* Et si “Brood X” est parcouru par une certaine urgence, ça n’a rien d’un hasard. Il a été enregistré en six jours au Key Club Recording Studios dans le Michigan. Pendant sa pause, le groupe a économisé les royalties de “Whiteout” pour les réinvestir dans l’enregistrement du dernier. *“On a vécu sur place pendant qu’on travaillait sur l’album. On était concentrés sur le fait de jouer, on a écrit deux chansons là-bas, dont ma préférée, ‘17’, qui est un accident de studio. On faisait du bruit et j’ai trouvé ça si beau que j’ai écrit quelque chose. C’était un de ces moments magiques en studio. On est revenus au Boss Hog des débuts, plus lo-fi et direct, pas si policé.”* On retrouve la même tension à fleur de peau sur “Save Our Souls”, titre du groupe sur la compilation “Battle Hymns”, dont les bénéfices iront au Planning Familial, l’ACLU (Union Américaine pour les Libertés Civiles) et 350.org

Photo Angela Zayas-DR

“Une heure de cardio punk”

(organisation environnementale). *“Le soir des élections j’avais organisé une grosse soirée chez moi. A 21 h on a compris que les choses tournaient mal et à 22 h je me suis excusée pour me rouler en boule dans mon lit. Le lendemain, j’ai espéré me réveiller de ce cauchemar. Immédiatement, il y a eu des manifestations dans les rues de New York et nous n’en avons pas raté une. Pour revenir à la compilation, Jon est ami avec Janet* (Weiss) *qui joue avec Sam — son ex, je crois — dans Quasi. Ils nous ont demandé une chanson et on était ravis de participer à quelque chose qui bénéficierait directement à des organisations pour les libertés civiles qui sont en péril à cause de la suppression de leurs financements.”*

Né par accident

Jon entre dans la loge, tenant la vieille guitare que tout bon fan du Blues Explosion connaît, relique dont la peinture n’est qu’un lointain souvenir. Cristina s’éclipse, Jon s’excuse de devoir changer ses cordes de guitare pendant qu’il nous parle. On revient sur l’album, sur la difficulté d’entretenir une alchimie, un esprit de groupe quand on enregistre tous les 17 ans. *“Le groupe s’est retrouvé régulièrement pour jouer, composer, il y 5 ans. C’est une sorte de club. Des copains qui se réunissent dans le même sous-sol du Lower East Side, celui de nos débuts. On a toujours écrit de la même manière, en discutant, en faisant du bruit, en buvant un verre. Comme on ne doit pas d’album à un label, il y a une bonne ambiance.”* La pochette et le titre du disque font allusion à une sorte de cigale qui reste à l’état larvaire durant 17 ans et n’émerge qu’une semaine pour se reproduire. Etrange parallèle avec un groupe né par accident selon la légende, pour compléter une affiche au CBGB. *“Ce n’était pas totalement improvisé,* précise Jon. *On n’était pas vraiment affûtés, mais on avait des chansons, enfin des ébauches. Sans me souvenir des détails, je suis assez sûr qu’on portait tous des vêtements. Sur internet, on raconte qu’on était nus, mais c’est une légende urbaine.”* Vu l’insalubrité légendaire du club, on le croit. La tournée européenne de Boss Hog s’achevant bientôt, que compte faire le New-Yorkais le plus occupé du rock’n’roll pour s’occuper ? *“L’an dernier a été assez calme pour moi. Après le dernier album du Blues Explosion, ‘Freedom Tower’, on a tourné pendant six mois. Puis Judah Bauer est tombé malade et on a dû annuler des concerts. On ne peut toujours pas reprendre. Je manage Boss Hog, mais je tente de mettre un nouveau projet sur pied.”* ★

Album *“Brood X” (Pias)*

9 février, Maroquinerie (Paris)

C’est face à une audience clairsemée et un rien timide que les rockers belges de Sore Losers entament un set condensé, qu’ils vont dévaler pied au plancher. Surmotivé, Cedric Maes prend des poses de guitar hero et cisèle nombre de frétillants soli. Les excellentes compositions du récent “Skydogs” passent sans encombre le test de la scène. C’est finalement une chaleureuse ovation qui couronne ce premier concert parisien avant la venue très attendue de Boss Hog. Jon Spencer et sa mie, la très lascive Cristina Martinez, dentelles et maquillage noir corbeau offrent un spectacle encore plus excitant sur scène que sur disque. Ces deux-là, sorte de proto-Kills, développent un son hyper massif, syncopé et sexy, passant en revue un répertoire millésimé (“Ichy & Scratchy”, “Fix Me”) qui ravit leurs nombreux fans gigotant dans la fosse.
JONATHAN WITT

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

12 numéros + double DVD "The Reflektor Tapes" d'Arcade Fire

73,50€

au lieu de 101,45€
soit 27% de réduction

Le concert "Live At Earl's Court 2014" et le documentaire sur l'enregistrement de "Reflektor" et le séjour du groupe en Haïti.

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP174A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de réduction**

OPTION 2 1 an soit 12 numéros **+ double DVD "The Reflektor Tapes"** d'Arcade Fire contenant le concert **"Live At Earl's Court 2014"** et le documentaire sur l'enregistrement de **"Reflektor"** pour **73,50€** au lieu de 101,45€ soit **27% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/05/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le double DVD pour 24,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

MICKEY
#1
MOUSE

“Faire flipper les gens”

TY SEGALL

L’infatigable Californien a encore changé de groupe et peaufiné un album où le concept est qu’il n’y a pas de concept.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Après une année 2016 à rebrousse-poil, durant laquelle il s’est appliqué à jouer avec son image au point de faire douter ses fans de sa santé mentale, Ty Segall a décidé de remettre les compteurs à zéro. Nouvel album, nouveau groupe, nouveau producteur, mais toujours le même désir de ne pas rester dans sa zone de confort et de se réinventer. Bilan de santé avec l’artiste quelques jours avant la sortie de “Ty Segall”, son nouvel album.

Photo Kyle Thomas-DR

Qu'on se souvienne, c'était il y a un peu plus d'un an. Ty Segall avait beaucoup fait parler de lui après avoir envoyé la promo de son nouvel album à la presse au format VHS. L'acte fondateur d'un projet artistique étonnant qui avait pour but de déstabiliser son public. Pour l'album "Emotional Mugger", Segall avait recruté quelques-unes des meilleures gâchettes de Los Angeles à la guitare (Kyle Thomas de King Tuff et Emmett Kelly de Cairo Gang) qui l'avaient ensuite accompagné sur scène durant l'essentiel de 2016. Ainsi libéré de ses obligations guitaristiques, Segall a passé l'année à hurler sur scène devant les sons dissonants des Muggers tout en étant vêtu d'une tenue de garagiste et caché derrière un masque de bébé aussi hideux qu'effrayant. Certains ont théorisé un pétage de plombs, le burn-out de cet insatiable qui publie deux à trois albums par an et semble incapable de s'arrêter. La vérité est toute autre : *"C'était une performance artistique*, explique Segall. *Je voulais vraiment faire flipper les gens, les mettre mal à l'aise. J'avais décidé de ne pas jouer de guitare avec les Muggers, je voulais être le frontman et être aussi atroce que possible. Je me suis dit :* 'Voyons si les gens continuent à me suivre si je leur fais peur.' *J'ai pris beaucoup de plaisir mais c'était bizarre de chanter sans guitare. Je ne sais pas si je le ferai à nouveau."* Doit-on dire adieu à cet étrange personnage de *Baby Big Man*, cousin pas si éloigné du *Booji Boy* de Devo ? *"J'en ai fini avec les Muggers*, poursuit Segall. *Nous avions convenu de ne faire qu'une tournée ensemble. Le groupe qui est sur le nouvel album est celui qui va le jouer sur scène. Ça fait partie du deal : on fait cet album et puis on tourne, et peut-être un autre ensuite..."* Un autre ? Comme toujours, l'ultra-productif Ty Segall a quelques coups d'avance. Alors que son album vient de sortir, lui est déjà passé au prochain. En fait, depuis notre entretien, la sortie en mars d'un EP intitulé "Sentimental Goblin" sur le label Suicide Squeeze a été annoncée. Mieux, quelques jours avant qu'on ne discute, de nombreux reports avaient fait état de concerts donnés par Ty Segall à Los Angeles, dans un bar nommé The Griffin. Quelques fans ont réussi à saisir le concert, dévoilant ainsi des morceaux inédits qui devraient voir le jour sur disque fin 2017. *"J'ai plein de nouvelles chansons en ce moment*, confirme Segall. *On est en train d'enregistrer un nouvel album, pour la fin d'année, et on avait envie de les jouer sur scène. Ce sera un album avec les mêmes musiciens."* Sa troupe, Segall l'a nommée The Freedom Band. Sans surprise on y retrouve ses acolytes de toujours Mikal Cronin (à la basse) et Charles Moothart (à la batterie cette fois-ci), ainsi qu'Emmett Kelly (guitariste rescapé des Muggers) et Ben Boye (au piano). C'est un groupe conçu pour s'égarer dans des rave-up homériques. Les premiers passages télévisés en attestent : Ty Segall éprouve en ce moment une joie communicative à l'idée de jammer entre amis, qui tranche radicalement avec l'approche anxiogène d' "Emotional Mugger". Sa version de "Sleeper" avec le Freedom Band n'a plus grand-chose à voir avec la ballade acoustique de l'album du même nom. Etirée sur une dizaine de minutes, elle possède désormais des échos du Crazy Horse de Neil Young ou des Allman Brothers. On trouve sur "Ty Segall" un morceau similaire et taillé pour ce genre d'exercice avec "Warm Hands (Freedom Returned)", épopée de 10 minutes en plusieurs mouvements qui permet d'apprécier l'immense talent du groupe qui entoure Segall. A l'image de ce morceau, l'album prend des détours inattendus, ce qui plaît à un Segall en quête de nouveaux territoires à explorer : *"Je voulais faire un album très divers, qu'il n'y ait pas qu'un seul son. Ce n'est pas l'album aux guitares hurlantes ou l'album acoustique, c'est un peu de tout. C'est mon album le plus varié."*

Photo Kyle Thomas-DR

Destruction d'une cuvette de WC

Certains ont vu dans la volonté de ne pas donner de titre à ce nouvel album comme un nouveau départ après des années où il a semblé fuir la notoriété, que ce soit en se cachant dans d'autres groupes (à la batterie sur Fuzz, au second plan dans le projet GØGGS) ou en prenant son public à contre-pied. Le chanteur confirme : *"Oui, c'est sans doute pour rafraîchir les choses, ça paraissait approprié de ne pas le nommer. Mais c'est aussi que tous mes autres albums ont un thème ou un concept. Celui-ci n'en avait pas. Ce sont simplement des chansons."* On pourrait pourtant percevoir un fil conducteur sur ce disque, un mot clef qui revient comme un leitmotiv. Plusieurs chansons de l'album évoquent le thème d'une liberté retrouvée, voire d'une libération — rien à voir cependant à une éventuelle séparation amoureuse, étant donné que le jeune homme vient de se marier avec sa compagne de longue date Denee Petracek (photographe de plusieurs de ses pochettes d'album) — et le groupe formé sur ce disque a été baptisé The Freedom Band par Segall. Alors pourquoi ne pas avoir intitulé l'album ainsi ? *"Ça m'a traversé l'esprit, mais c'est encore trop tôt. Peut-être que le prochain s'appellera comme ça.*

C'est quelque chose d'un peu fou que d'appeler son album 'Freedom', c'est un geste audacieux. Je n'y suis pas encore." Contrairement à ses habitudes, Ty Segall a quitté la Californie pour aller enregistrer son nouvel album à Chicago. Lui qui avait pour habitude d'enregistrer à Sacramento chez Chris Woodhouse pour ses productions solo s'est offert les services de Steve Albini (producteur adulé des plus grands disques des années 90, des Pixies à Nirvana). *"Je me suis dit que ce serait le meilleur pour enregistrer un groupe live. C'était vraiment super, une expérience incroyable. Steve est un maître, c'est la classe mondiale*, s'enthousiasme le chanteur avant d'ajouter, avec une humilité étonnante : *J'ai toujours voulu travailler avec lui. J'ai enfin assez confiance en mes capacités pour le faire. Jusqu'à ce projet, je ne me sentais pas à l'aise. J'ai appris plein de choses. Il m'a montré plein de techniques avec les micros notamment. Il est très transparent vis-à-vis de ça. Il ne laisse pas son ego interférer."* On notera que le gourou Albini aura montré à Segall comment immortaliser sur bandes la destruction d'une cuvette de WC. Depuis des mois, le site officiel de Ty Segall accueille les internautes avec une étrange vidéo où on le voit détruire une cuvette en faïence devant un Albini en bleu de travail. L'écoute de "Thank You Mr K" a permis de comprendre le pourquoi de cette vidéo, mais l'intention derrière le bruitage reste toujours floue. Ty Segall est coutumier de ce genre de vidéos étonnantes. L'an dernier, pour "Emotional Mugger" il avait mis en ligne un court métrage de série Z dans lequel on le voit, au son des guitares stridentes, déambuler dans les rues de Los Angeles et se décomposer petit à petit tel un zombie. Segall se montre plus volubile à ce sujet : *"Cet album est un disque-concept. C'est l'histoire d'une personne qui traverse Los Angeles d'est en ouest en marchant et meurt. C'est ce qui se passe dans le film, en gros. Il y a tous les personnages qu'il rencontre sur son chemin, toutes ces vignettes, ces situations dans lesquelles le personnage se retrouve. Ça finit par le tuer, alors qu'il ne s'implique jamais. C'est une personne moderne dans le sens où c'est un voyeur, un observateur du monde qui ne s'implique jamais."* Ty Segall en connaît un rayon côté implication, surtout depuis quelques mois.

Test-pressing aux enchères

Alors qu'il est notoirement allergique aux réseaux sociaux, il s'est fendu d'un message qui n'est pas passé inaperçu le 9 novembre dernier, au lendemain de la victoire de Donald Trump à l'élection présidentielle américaine *("I puked my guts out last night. And woke up this morning crying...")*. Un véritable événement pour quiconque suit de près la carrière du blondinet, peu enclin à se laisser guider par la dictature de l'émotion instantanée et à répandre son ego sur internet. Un appel à la tolérance, mais surtout à cesser de vivre le monde par procuration derrière un écran. *"C'était un moment de vérité et je ne savais pas trop quoi faire d'autre*, se justifie Segall. *Je ressens toujours la même chose aujourd'hui, mais ce qui compte c'est d'être positif et de réaliser des choses, que ce soit donner de l'argent, faire des appels aux dons ou des opérations de charité. Nous avons mis des test-pressing aux enchères, nous allons réaliser un album dont les bénéfices seront intégralement reversés à l'American Civil Liberties Union* (Union américaine pour les libertés civiles – NdA). *Il est temps que les musiciens se remontent les manches et fassent quelque chose. Si les musiciens les plus célèbres tels que Beyoncé donnaient 1 % de tout ce qu'ils gagnent à ces associations de charité, ça aiderait tellement de gens... J'essaie de donner plus que ça, j'espère inciter les autres à le faire aussi. Maintenant il ne reste plus qu'à attendre les deux prochaines années, et espérer que les élections de mi-mandat changeront la donne."* D'ici là, Ty Segall aura-t-il enregistré ce fantasmagorique album collaboratif avec John Dwyer, comme le veut une rumeur insistante ? Dans un grand éclat de rires, Ty Segall dément : *"Je pense que ces rumeurs sont un fantasme, nous n'avons jamais parlé de faire quoi que ce soit ensemble. John, bien sûr, c'est le meilleur. Il est comme mon grand frère. On n'en n'a jamais parlé, ça n'a jamais été sur la table, et j'ai le sentiment que si on ne l'a pas encore fait à ce jour, ça n'arrivera jamais. Mais bon, on ne sait jamais..."* ★

Album *"Ty Segall" (Drag City/ Modulor)*

Garage ?

Ty Segall : ***"On parle souvent de rock garage à mon propos. Je suis surpris de voir à quel point le terme est utilisé à tort et à travers. Pour moi le rock garage correspond à une période particulière, du milieu à la fin des années 60, et plus tard il y a eu des poches de rock garage à diverses périodes. C'est un terme très spécifique, comme le terme psychédélique, qui désigne une esthétique. Le terme garage a été vidé de son sens. Les groupes inspirés des Kinks, de "Louie Louie", des frat-bands américains et des compilations Back From The Grave, voici ma définition du garage. Ce n'est pas parce que tu es un groupe de rock'n'roll lourd que tu fais du garage."***

Jim et William Reid
Photo Steve Gullick-DR

“Ça va…”

THE JESUS AND MARY CHAIN

Miracle de la diplomatie : les frères Reid ont réussi à faire un nouveau disque ensemble, tout de chansons sentimentales et saturées. Le cadet des frères Reid, Jim, raconte l’histoire sans ambages.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Photo Steve Gullick-DR

"Terrifié en fait"

Romulus et Remus, Caïn et Abel, Noel et Liam Gallagher et Jim et William Reid. Les deux frangins écossais de Jesus And Mary Chain ont écrit un disque culte et historique, "Psychocandy", voilà trente ans, d'autres franchement admirables comme "Darklands" puis "Automatic", inventé la noisy pop (aujourd'hui rebaptisée shoegaze), contaminé des milliers de cerveaux adolescents et redonné un sens au mot *fratricide*. Incapable de rester dans la même pièce plus de deux heures sans se balancer des insultes et des cendriers à la tronche, le duo revient après 18 ans de silence discographique et une tournée anniversaire triomphale en 2014. "Damage And Joy" mélange la saturation, le rock'n'roll, la dépression et la lumière, les voix masculines et féminines — sur ce disque chantent Isobel Campbell, Sky Ferreira, Bernadette (petite amie de William), Linda (la frangine Reid) — les riffs barbelés et les mélodies accrocheuses. Surtout, il démontre que l'impossible peut perdre ses deux premières lettres, à condition d'y croire encore et d'oublier ses rancœurs. "Damage And Joy" n'emportera pas tout sur son passage. Il comblera les fans et aura de quoi attirer les non initiés. Déjà pas mal. Parce qu'il ne triche pas, parce qu'il n'est qu'une déclaration d'amour à une musique qui n'a toujours besoin que de quelques accords pour envahir les cœurs et les vies. Jim Reid est en promo, à Paris, dans un hôtel qui accueille ses clients avec une statue de Mickey arborant un sexe géant. Rachel, la fiancée de Jim, boit de la tisane allongée sur le lit pendant que Jim répond aux interrogations, alerte et visiblement ravi d'être là. Sans son frère. On ne se refait pas.

Désamorcer les tensions

ROCK&FOLK : Comment prend-on la décision de revenir en studio, presque 20 ans après le dernier enregistrement ? Avec le désir d'écrire encore l'histoire ou pas du tout ?

Jim Reid : Les chansons existaient déjà en fait. On n'a jamais écrit de chansons en studio, jamais. On s'est toujours pointé aux enregistrements avec le matériau nécessaire. Jamais les mains vides. Et donc, là encore, ça n'a pas été un problème. Après, de se retrouver en studio, ça a été une expérience un peu étrange, je ne vous le cache pas. On ne savait pas comment ça allait se passer. C'était un risque à prendre, j'imagine...

R&F : Ce qu'on voulait vraiment savoir, c'était surtout si vous vous sentiez encore capables d'écrire des titres marquants, historiques…

Jim Reid : Cela n'engage que moi mais on avait l'impression que nos nouvelles chansons étaient vraiment valables... Et c'était une raison suffisante pour nous pour revenir en studio, on n'avait pas besoin de plus. Et en toute franchise, ce ne sont vraiment pas les chansons qui nous inquiétaient le plus *(rires)*. Mais plutôt comment on allait bien pouvoir les enregistrer sur bande... Et comment elles allaient sonner. Tu peux avoir les meilleures chansons au monde mais c'est très facile de les ruiner au moment de les enregistrer. On en était conscient, conscient que tout pouvait très mal tourner en studio.

R&F : Mais cette inquiétude venait d'où, exactement ? De cette peur de ne pas trouver votre son ou de cette tension permanente entre votre frère William et vous ?

Jim Reid : Des deux franchement, des deux ! J'étais vraiment terrifié à l'idée de devoir affronter William, de l'avoir en face de moi pendant plusieurs jours en studio. C'est la raison pour laquelle ça nous a pris autant de temps pour accoucher de ce disque. Quand on s'est retrouvé une première fois en 2007, William crevait d'envie de faire un nouvel album. Mais moi, j'en étais tout simplement incapable. Je ne pouvais pas recommencer, replonger, impossible ! Je n'étais pas viscéralement opposé à l'idée de faire un nouveau disque mais notre réunion était trop récente, la souffrance encore trop présente. L'enregistrement douloureux de "Munki" était encore là, violent, marquant... Alors que dix années étaient passées... Et puis, l'une de mes filles venaient de naître à ce moment-là, je ne voulais pas repartir loin de chez moi, je voulais la voir, être présent. Mais même après, j'ai compris que je continuais à me trouver des excuses pour ne pas retourner en studio. Je ne savais pas ce que ça pourrait donner, s'il y avait encore quelque chose à faire avec ce groupe. J'étais terrifié en fait...

R&F : Vous avez récemment déclaré que vous aviez enterré la hache de guerre et que la sagesse venait avec l'âge. On a du mal à vous croire…

Jim Reid : Je ne me rappelle pas avoir dit ça *(rires)*. Je me souviens qu'on a tous les deux tenté à plusieurs reprises d'enterrer cette hache mais... La sagesse ne vient pas avec l'âge, c'est une connerie. Mais une fois que j'ai dit ça, je me dois aussi d'avouer qu'on a connu, mon frère et moi, quelques moments de calme. En studio, tout a été étonnamment plutôt facile. On n'a pas passé nos journées à se foutre sur la gueule.

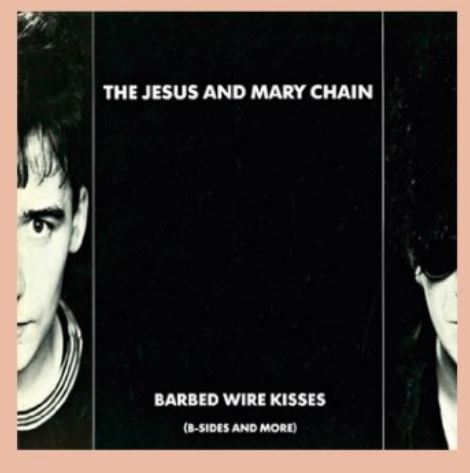
TOP 5 Discographie sélective THE JESUS AND MARY CHAIN

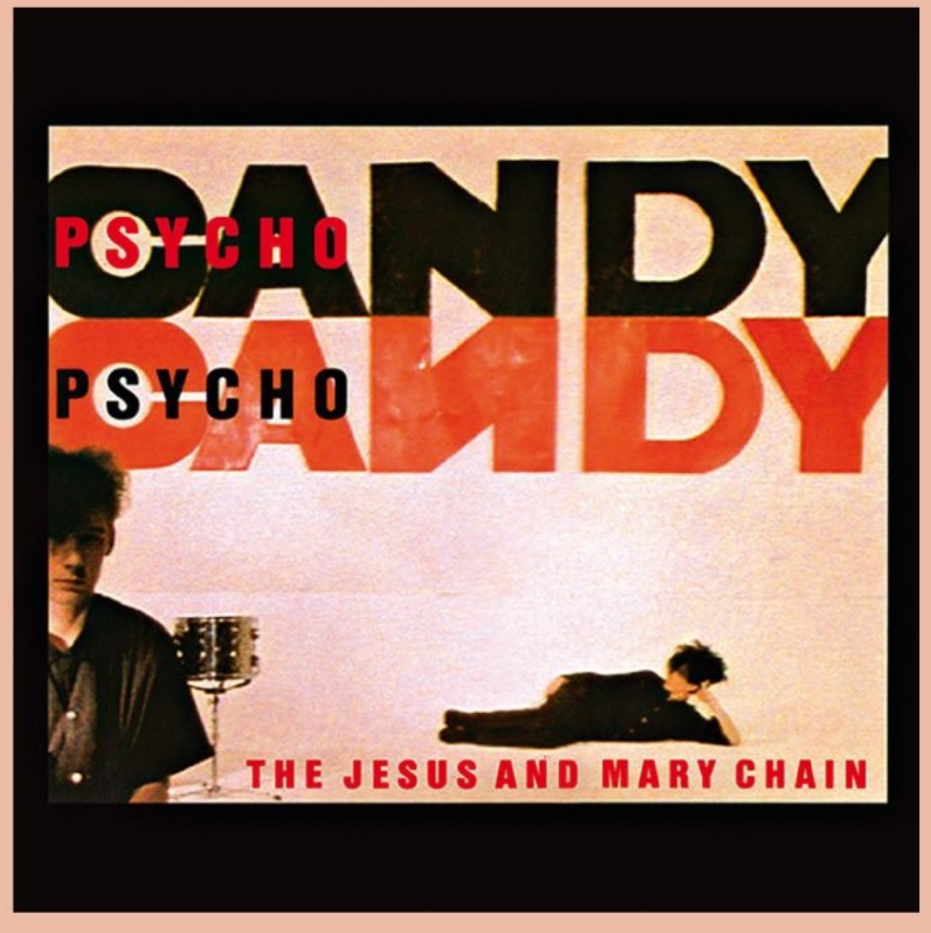
PAR BENOIT SABATIER

34 années chaotiques avec passé tonitruant et discographie tumultueuse : une remise en ordre s'impose, via un Top 5 rétrospectif.

01 "Barbed Wire Kisses" *(1988)*

Un fourre-tout superflu ? Sur le papier, c'est ce que laisse penser "Barbed Wire Kisses", double-album regroupant des faces B et inédits des années 1984-1988. A l'écoute, c'est une autre paire de manches. *"Baisers De Fil Barbelé"*, qui contient des morceaux plus extrémistes que "Psychocandy", des chansons plus mélodieuses que "Darklands", réussit l'équilibre parfait : ceux qui ont trouvé "Psychocandy" trop noise auront des chansons plus accessibles, et ceux qui ont





taxé "Darklands" de *"trop commercial"* découvriront des obus fracassants. Il y a là "Upside Down", premier single sorti en 1984 sur Creation — un manifeste indie-rock à faire passer les Ramones pour des Rubettes. Il y a aussi leur ballade la plus émouvante ("Don't Ever Change"), un modèle de bombe pop-rock ("Kill Surf City"), un songwriting que Lou Reed et les Only Ones n'arrivent plus à atteindre ("Happy Place", "Everything's Alright When You're Down"), une super reprise de "Mushroom" (Can), une de "Surfin' USA" (Beach Boys) pied au plancher, une version acoustique de "Taste Of Cindy" (sous les distorsions, une vraie chanson), et le single de l'album, "Sidewalking" – du T Rex qui groove (les Reid ont carrément samplé Roxanne Shante). Des fonds de tiroirs ? Il n'y a rien à jeter dans "Barbed Wire Kisses", l'implacable album à effet deux-en-un.

02 "Psychocandy" *(1985)*

Huit ans après "Never Mind The Bollocks" : Phil Collins, Duran Duran, Wham! et Madonna triomphent. Le punk ? Un vieux souvenir. Et puis débarquent les deux frangins Reid, précédés de rumeurs et faits d'armes sulfureux (live ultra-chaotiques, bannissement des télés, salles saccagées, tympans explosés, interventions des flics, prison pour abus d'amphèts...). Alors qu'ils sont qualifiés de *"nouveaux Sex Pistols"* et *"nouveau meilleur groupe au monde"*, managés par Alan McGee, signés par Geoff Travis sur une filiale de Warner, l'heure de vérité sonne quand sort en 1985 leur premier album, "Psychocandy". Rarement disque aussi attendu n'a autant comblé les espoirs. Les Sex Pistols avaient embauché Chris Thomas, producteur de Procol Harum et Roxy Music, pour canaliser leur son DIY. JAMC fait le contraire : de jolies chansons à la Lee Hazlewood ou Shangri-Las sont saccagées au larsen. L'album ringardise instantanément la synthpop de l'époque (Eurythmics, A-Ha), explose la concurrence estudiantine (Smiths, REM) et surclasse totalement les autres empiristes à guitares (My Bloody Valentine, Spacemen 3). L'idée ? Jouer du Beach Boys, mais façon Stooges, faire "Aftermath" en le parasitant avec du "Metal Machine Music", réinventer le *Wall of Sound* de Phil Spector en édifiant cette fois un mur exclusivement de guitares saturées. "The Hardest Walk", "Just Like Honey", "In A Hole", "Never Understand", "You Trip Me Up", "Cut Dead" : sous les pavés, la claque.

03 "Darklands" *(1987)*

"Darklands" sort directement après "Psychocandy" : comme si Lou Reed passait sans crier gare de "White Light/ White Heat" à "Transformer", comme si Iggy enchaînait illico "Fun House" avec "Lust For Life".

Jouer du Beach Boys, mais façon Stooges

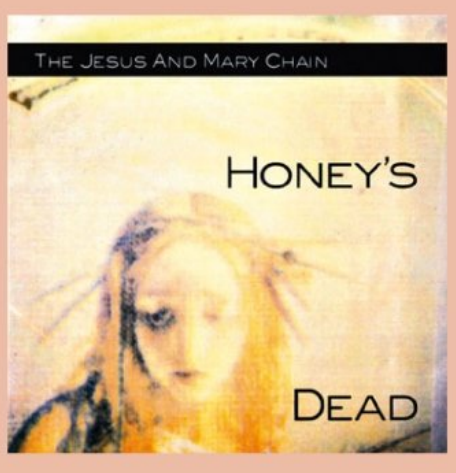
Après le bruit et la fureur, place au classique. Les frères Reid ont redonné au rock subversion et danger, ils pourraient continuer sur la même note (saturée), pousser le potard encore plus loin dans le rouge — c'est plus facile de cacher ses limitations derrière un bon gros boucan que de tenter de composer de grandes mélodies. En y allant mollo sur le côté fuzz/ larsen/ feedback/ distorsion, en troquant une vraie batterie (celle de Bobby Gillespie) contre une boîte à rythmes, les frères Reid vont-ils se retrouver à poil avec, comme seul cache-sexe, des compos faiblardes ? Pas du tout ! "Darklands" prouve qu'ils ne sont pas que des surdoués du *wall of guitars*, mais aussi d'immenses songwriters, du niveau des Alex Chilton, Robert Smith, Velvet Underground, Kris Kristofferson, Peter Perrett... Et quelles voix ! Les chants de Jim et William hypnotisent. Les deux singles, "April Skies" et "Happy When It Rains", sont des hits. La chanson-titre, "Darklands", pourrait concourir au titre de composition suffisamment cafardeuse et superbe pour figurer sur "Third" de Big Star. Il y a aussi, dans l'ordre, "Cherry Came Too", "Deep One Perfect Morning", "About You", "Nine Million Rainy Days", "Down On Me", "On The Wall" : une enfilade de splendides pop songs, du classic rock instantané. Ils étaient grands dans le boucan, ici ils sont grands tout court.

04 "Automatic" *(1989)*

Un album déprécié, incompris : JAMC est accusé de céder du terrain à la dance. Tout ça parce qu'en plus de garder leur boîte à rythmes, les frangins Reid, seuls maîtres à bord, décident pour "Automatic" de carrément se passer de basse — un synthé occupe le poste. Autre inculpation : ils se sont fait doubler par de nouveaux sauveurs du rock : les Pixies. Un mouvement tout frais les ringardise également : le Baggy de Madchester. C'est vrai : "Automatic" est un album à la production bancale, à la fois chargée en testostérone et assez cheap. On peut y entendre du "The Idiot", Love And Rockets et Psychedelic Furs passés à la turbine rock'n'roll, du Suicide compressé, ou New Order revu par Big Black : un alliage sonore qui finalement magnétise. Et il reste cette constante : des chansons faramineuses, qui dépotent à plein régime — à commencer par "Between Planets", "Here Comes Alice", "Drop", "Halfway To Crazy"... Et "Head On", hit qui sera bientôt repris par... les Pixies.

05 "Honey's Dead" *(1992)*

"Honey's Dead", référence à leur hit "Just Like Honey", est censé marquer un nouveau départ. Car les critiques d' "Automatic" ont été mitigées. JAMC n'a pas envahi le monde. Les frères vieillissent. Et deux albums viennent de les mettre à terre : "Nevermind",



phénomène intergalactique, plus "Loveless", nouvelle avancée dans le mur de guitares. Contrairement à Nick Cave et Sonic Youth, leur longévité est remise en cause. Les Reid doivent assurer, il le font à tous les niveaux : compositions travaillées, jeu de haut vol, production chiadée. C'est leur disque le plus produit, via Alan Moulder (*le* producteur du shoegaze), Flood donnant également un coup de main (il sort du "Violator" de Depeche Mode). Résultat : leur album le plus vendu. Chaque morceau approche de l'excellence. Même si rien ici n'atteint le génie des débuts. L'esthétique indie, via Oasis, Nick Cave, Radiohead, va accéder au mainstream. JAMC a tout fracassé trop vite, trop fort. ■

Photo Steve Gullick-DR

On était surpris *(sourire)*. Et c'est aussi pourquoi on a voulu travailler sur cet album avec Youth *(alias Martin Glover, bassiste de Killing Joke)*. D'habitude, on ne veut pas de producteur mais là, Youth a joué le rôle d'arbitre. Un rôle crucial. Alan McGee, qui est redevenu notre manager, est un très bon ami de Youth. Il nous a conseillé d'essayer avec lui. Parce qu'il est un grand fan de Jesus And Mary Chain et parce qu'il est réputé pour ses capacités à désamorcer les tensions en studio. On s'est rencontré, on s'est reniflé si j'ose dire, et ça l'a fait. On a enregistré dans différents endroits mais principalement dans le studio de Youth, en Espagne, en plein désert, pas loin de Grenade.

Ce n'est pas du vol, c'est de l'amour

R&F : C'est quand même triste d'en arriver là avec son propre frère. Il n'y a aucune chance que la vie, le temps parviennent à vous rapprocher un jour ?
Jim Reid : Ça ne se passe pas si mal ces derniers temps. Ça n'a plus rien à voir avec avant, quand le chaos l'emportait sur tout le reste... ça va, ça va... Et si William ne fait pas la promo avec moi, c'est parce qu'il vit désormais à Los Angeles. Et puis, la promo, il n'a jamais aimé, il ne s'est jamais vraiment trouvé à son avantage... Il préfère que je m'en charge. Quand on faisait les interviews à deux, en revanche, il n'arrêtait pas de parler. Bla-bla-bla... C'était très horripilant *(rires)*. C'est mieux ainsi.

R&F : Ce nouvel album, avec ses 14 chansons, comment le décririez-vous?
Jim Reid : Je dirais qu'il comporte un peu de chaque élément ayant contribué à édifier le son du groupe. De nos débuts jusqu'à Munki. Et qu'il contient aussi des choses nouvelles. On le doit à Youth. C'est du Jesus And Mary Chain d'aujourd'hui ! Il y a comme d'habitude des montées et des descentes. Il y a des chansons vraiment euphoriques et d'autres vraiment dépressives. *Damage and Joy* en somme...

R&F : Sur Internet, des anonymes racontent que vous auriez piqué un riff à Black Sabbath...
Jim Reid : Non, je ne vois vraiment pas *(rires)*. Ah, peut-être ce truc sur "Amputation"... Et encore. Non... Le rock'n'roll c'est ça : des accords, des idées, du hasard. Mais moi, si je pique, c'est inconscient. Sur "Get On Home", il y a un riff des Stooges ? Tu sais, plein de groupes ont emprunté des trucs à Jesus And Mary Chain, les Stooges ont emprunté à d'autres, les Stones ont emprunté à Chuck Berry, c'est exactement ça le rock. Ce n'est pas du vol, c'est de l'amour, c'est tout.

"Plein de groupes ont emprunté des trucs à Jesus And Mary Chain"

R&F : Pour pas mal d'adolescents, dans les années 80, votre groupe a beaucoup compté. Avez-vous conscience de l'importance de vos chansons sur une génération, pensez-vous appartenir aux groupes qui ont écrit l'histoire du rock ?
Jim Reid : J'espère qu'on a compté. Un peu... Mais on n'a jamais rien prémédité, ça n'a jamais été une obsession de marquer l'histoire. Bien sûr, dès que tu fais un disque, tu rêves d'être tout là-haut, à côté de tes héros. J'aimerais que Jesus And Mary Chain soit considéré comme l'équivalent des Sex Pistols, The Clash, Suicide... Je ne parle pas de nombre de disques vendus, hein ! Mais pour moi, Suicide est aussi important que les Beatles. Et si tu es parvenu à toucher le cœur de quelques personnes, tu as gagné. J'entends souvent des histoires de gens qui associent certains moments cruciaux de leurs vies avec notre musique et ça, ça n'a pas de prix, c'est juste incroyable.

Un accent terrible

R&F : Quand vous êtes revenu jouer "Psychocandy" sur scène à Paris, en 2014, on a été impressionné par la qualité et la puissance du concert, vous qui n'aviez pas une réputation scénique extraordinaire. Et puis, ce soir-là, un sentiment paradoxal s'est emparé des quadragénaires présents. Ils se sentaient à la fois jeunes à nouveau et tristes et vieux, parce que ce concert marquait les 30 ans de la sortie de votre premier album...
Jim Reid : Je crois que j'ai ressenti exactement la même chose durant toute cette tournée. On a joué des chansons qu'on n'avait jamais jouées sur scène ! C'était très étrange comme sensation. Je me revoyais avec ma guitare acoustique, cette gigantesque guitare Jumbo, dans le salon de ma mère, avec William, essayant d'écrire des chansons, sans savoir même pourquoi, en buvant du thé. À l'époque, on n'avait pas de groupe, pas de projet, rien ! Et je suis là, sur scène, à jouer "Something's Wrong" pour la toute première fois ! C'était presque vertigineux. Et plutôt émouvant...

R&F : Est-ce que ce "Damage And Joy" est un nouveau départ ou un simple one shot ?
Jim Reid : Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas faire d'autres albums... Notre principal souci était de savoir si nous étions encore capables de faire un disque. On l'a fait et ça n'a pas été aussi difficile que ça. Donc... Après, si personne n'a rien à foutre de cet album, on ne va pas non plus insister.

R&F : La dernière fois qu'on vous avait croisé, c'était pour la promo de "Munki". Vous attendiez votre dealer, vous aviez vomi avant de répondre aux questions, avec un accent terrible, presque incompréhensible. Aujourd'hui, ça va beaucoup mieux...
Jim Reid : Quand je me défonçais et que je buvais comme un trou, mon accent en faisait aussi les frais *(rires)*. J'espère que vous m'avez pardonné *(rires)*. ★

Album *"Damage And Joy" (Warner)*

“Les idiots sont une mafia”

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE

Anton Newcombe vient de sortir un dix-septième album, enregistre déjà les suivants et livre, depuis son studio allemand, quelques fulgurances sur l’état du monde.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Même pas le temps d’enclencher l’enregistreur, Anton Newcombe est déjà en ébullition. Ce matin de la fin février, le patron du Brian Jonestown Massacre est au boulot dans son nouveau studio berlinois. L’ingénieur du son précédent, un Français, a été remplacé par Andrea, rustique et affable dame à l’accent britannique non identifié. *“Je ne l’ai pas viré, il s’est viré tout seul disons. Il s’est permis de me dire que je lui donnais trop de boulot parce que je n’enregistrais pas comme il fallait. Est-ce qu’on va dire à Mozart comment écrire ses notes ?”* Puis l’animal nous emmène vers la salle des machines, grande pièce aux murs rouges, remplies de guitares sixties, d’orgues, de synthés, d’amplis Fender, Ampeg et Vox. Fièrement, Anton montre sa batterie Ludwig en plexiglas noir et blanc (*“il n’y en a que sept dans le monde”*). Puis, en quelques minutes, explique les secrets de son laboratoire, tout en marchant allègrement sur ses câbles. *“J’ai des adaptateurs pour avoir un voltage américain, il se prête mieux à certains amplis…”* L’Américain est en pleine forme, affûté, rasé de près (exit les rouflaquettes blanches géantes) et vient de sortir un nouveau disque à peine quatre mois après le très bon “Third World Pyramid”. “Don’t Get Lost”, le nouveau, est moins évident. Une sorte de manifeste avec peu de paroles, mais beaucoup d’étrangetés synthétiques et de fréquences paranoïaques, pour accompagner le chaos global grandissant. Le monde va mal, sauf Anton Newcombe. Un thé au lait, une Camel sans filtre, c’est parti.

Harcourt
PARIS

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE, 2008

“Le problème de U2 c’est Bono. Le problème avec Bono c’est sa voix. Il chouine tout le temps. On dirait une femme italienne qui pleure à l’église”

ROCK&FOLK : Vous ne chômez pas…
Anton Newcombe : Cet album “Don’t Get Lost”, je l’ai fait en deux semaines. Les groupes ne font pas ça. Moi j’ai une cadence d’usine. Comme le Brill Building, où les mecs venaient pour écrire des chansons. C’est ce que je fais, tout seul. Si j’ai envie d’essayer un nouveau genre de musique, une idée, je le fais. Si je veux enregistrer une batterie, ou une guitare acoustique, je peux le faire instantanément. Puis je fais venir Tess Parks pour m’aider avec les paroles. J’ai besoin de son aide, je me suis aperçu qu’à force d’avoir écrit toutes ces chansons, je n’ai plus rien à dire. Je vais chanter sur quoi ? Les 30 parfums de glace ? C’est parfois aussi plus facile de bosser en équipe.

R&F : Le disque est très angoissé, oppressant. A-t-il été influencé par la vie politique américaine et mondiale ?
Anton Newcombe : Je sentais que ça arriverait. Pour moi, on est passé pas loin de la Troisième Guerre mondiale avec la Russie il y a quelques mois. Ils ont bougé leurs missiles et leur flotte vers la Syrie. Si un avion de plus explosait, ça pétait. Il y a eu le coup d’état raté en Turquie... Les Américains n’ont pas bougé. Puis arrive l’élection. Si Hillary avait gagné, la tension internationale aurait continué de monter. Alors que là... Il y a l’*autre*. Il est entouré d’hommes d’affaires et de militaires. Il fait n’importe quoi. Il peut faire absolument n’importe quoi. Se préparer à la guerre puis se rétracter le lendemain, et initier un dialogue. Voilà comment je vois le monde. On a un fou qui change tout le temps d’avis.

R&F : Un fou qui est peut-être une marionnette…
Anton Newcombe : Derrière lui, il y a des gens qui utilisent les algorithmes pour contrôler les gens. Ils s’en servent pour se faire élire, c’est le cas aussi en France. En 300 clics ils te connaissent mieux que ta petite amie. Il y a un programme nommé OCEAN. C’est un acronyme. Ils peuvent dire, selon ton activité sur Internet, ce que tu vas faire. Si tu vas aller à une manif par exemple. C’est ce que Steve Bannon veut faire. Le pouvoir est irrésistible. Il faudra beaucoup de gens pour dégager Trump : la presse, les juges, les procureurs. C’est très difficile. Regarde : Christine Lagarde et Sarkozy ne sont toujours pas tombés, mais les affaires sont sorties. Il y a encore quelques contre-pouvoirs...

Brill Building, l’usine à tubes

Situé au 1619 Broadway en plein cœur de Manhattan, le Brill Building est fameux pour avoir abrité, depuis les années 1930, les bureaux et les studios d’où sont sortis des milliers de chansons populaires. Benny Goodman, Glenn Miller et Jimmy Dorsey dans les années 1940, Elvis et Bobby Darin dans les années 1950, Burt Bacharach, Carole King et Neil Diamond dans les années 1960-70 ont contribué à la saga du *Brill Sound*. En 1962, on comptait 165 organismes liés à la musique dans l’immeuble. En 1996, le film “Grace Of My Heart”, produit par Martin Scorsese, évoque la légende du Brill Building.

Quand Trump sera arrivé au bout de ses mensonges, il va finir par faire un faux pas et tomber. Trump, il finira par se pendre. Pour l'instant il fait l'idiot sur Twitter et on s'offusque. Quand il a appelé Hollande, l'interprète a dit : "*Je suis désolé, je ne peux pas traduire Trump, il parle en slogans, ce ne sont pas des phrases, il ne dit rien.*" *(du coq à l'âne)* Sinon c'est un disque qui est formidable pour voyager. Il est super pour le métro, le train...

R&F : Il y a ce titre, "Melody's Actual Echo Chamber", c'est un hommage à notre Melody nationale ?
Anton Newcombe : Oui. Je l'ai rencontrée, on s'est vus au Psych Fest, à Angers, avec Tess. Elle a dit qu'on devrait enregistrer ensemble. Alors on s'est mis à communiquer. J'ai un morceau pour elle qui est dément, très violent, avec des guitares incroyables. Elle voulait un truc agressif, elle est servie. Elle est super, je l'aime beaucoup.

R&F : Vous étiez obsédé par le dub en enregistrant, non ?
Anton Newcombe : Disons que j'adore "Metal Box" de PiL. J'ai rencontré les mecs, je les connais, je dois enregistrer avec Keith Levene. Mais j'ai découvert le groupe quand j'étais tout gamin, quand il est venu en concert en Amérique. Les gens avaient pris leur billet parce qu'ils connaissaient les Sex Pistols et, évidemment ils n'ont rien compris à ce qu'ils ont vu... Je me souviens qu'on trouvait des acides à 25 cents. Avec les guitares désaccordées, le synthé, cette musique un peu disco, un peu dub, mais aussi industrielle et krautrock, tout ça était en fait très psychédélique. Cette musique ouvrait l'esprit, surtout avec la drogue. Ça m'a beaucoup marqué. La guitare de Keith Levene sonne comme un sitar... Ça me rappelle les premières guitares que j'aie eues quand j'étais tout jeune. Elles étaient accordées pendant quelques jours, mais après elles finissaient par sonner comme des sitars... Alors je finissais par les casser quand j'étais en colère...

R&F : C'est d'ailleurs un peu ça votre truc, une accumulation d'influences mais qui finissent par composer un style…
Anton Newcombe : Je ne veux pas dire du mal de Matt Hollywood, mais certaines personnes avec qui j'ai fait de la musique sonnent exactement comme leurs influences. Si l'une d'entre elles veut faire du Ennio Morricone, elle sonnera comme Ennio Morricone. J'essaie de ne pas rappeler une décennie particulière. J'essaie d'être comme Nick Cave, d'avoir un style mais sans être ancré dans une époque. Bien sûr que chaque musique est une combinaison de différents éléments, mais il faut que chaque musique possède un truc en soi. Quand Echo & The Bunnymen est arrivé, c'était toujours pareil, mais c'était formidable. Puis quand les mecs de U2 sont arrivés, ils ont littéralement copié les Bunnymen, avant de trouver leur propre son avec le troisième. Il faut trouver son truc, pour devenir identifiable, comme un personnage de cartoon. Pour être grand il faut avoir un personnage. Les Beatles étaient un cartoon, les Sex Pistols aussi.

R&F : Mais vous aimez U2 ?
Anton Newcombe : Le problème de U2 c'est Bono. Le problème avec Bono c'est sa voix. Il chouine tout le temps. On dirait une femme italienne qui pleure à l'église : *"Ma, mi padre, new year's day"*...

> **"Je ne vais pas aller en dessous de la tour Eiffel avec un pack de bières pour faire votre Nuit Debout"**

> **"J'ai promis que je n'allais plus m'énerver pendant quatre ans en voyant les infos. Et chaque jour c'est la même chose, je repars au quart de tour"**

R&F : Que fabriquez-vous sur Twitter toute la journée ?
Anton Newcombe : Je crois en l'ouverture. Je veux communiquer avec les gens. C'est important aussi de se soulever contre ces fascistes. Ils font des trucs dingues en ce moment. En ce moment ils essaient d'imposer l'idée suivante : dans le futur la gauche sera le fascisme, naturellement, et pas la droite. Et tous ceux qui critiquent cette idée sont les fascistes. C'est très dangereux. Tous les jours il y a des gens qui disent que l'information est l'ennemi. C'est important de s'élever contre ça. Et il y a des gens qui croient ça. J'ai toujours trouvé que Twitter marchait super vite. Quand un truc se passe à Paris, je le sais tout de suite. A cause des hashtags. Et je n'ai pas peur des idiots, des gens violents, je sais me défendre. Et on ne peut rien faire contre de toute façon. Les idiots sont une mafia. Une mafia qui dit des choses bêtes et dangereuses. C'est dingue, la plupart de ceux qui se disent chrétiens ne comprennent pas que le message numéro un de la Bible est la compassion. C'est le truc de base. Mais non, ils préfèrent parler de punition... Ils ne comprennent pas. Ils veulent la fin du monde parce qu'ils pensent que Jésus va les enlever. Tout le monde devient fou et parle du diable, mais ce sont eux qui élisent Donald Trump. Ce sont eux qui veulent qu'Israël ait la bombe atomique, ce sont eux qui veulent que les Arabes s'entretuent parce que c'est un symbole de fin du monde. C'est ce que veulent ceux qui ont élu Trump, ce n'est plus une voix, c'est la voix de l'Amérique.

Anton, vous aimez le football ?

R&F : Il reste des gens intelligents, de l'espoir…
Anton Newcombe : Non il n'y a pas d'espoir. Regarde ce qu'il va se passer en France. Il a beau exister des personnes intelligentes, qui ne sont pas corrompues et qui dénoncent la corruption, ce ne sont pas elles qui passeront. On mérite mieux. Quand je traite quelqu'un comme Trump de tête de bite... Hier ce connard a dit qu'il avait un des plus gros QI du monde. Qu'est-ce qu'il en sait ? Peu importe ce qu'il a dit dans le passé, maintenant il est Président. Un Président doit savoir jouer ses cartes habilement, comme un super joueur de poker à Monte Carlo, un Président doit être malin. Trump se vante, montre ses cartes à tout le monde. Moi j'ai le droit de m'insurger, les gens ont droit de me trouver dingue. S'ils ont vu "Dig !", ils se disent que je suis dingue. Mais je ne suis pas le Président des Etats-Unis, on s'en fout... Je ne vais faire de mal à personne. Mais le peuple mérite mieux comme leaders. Je suis inquiet pour l'Amérique et pour la France. On me répond que je suis dégoûté parce que Hillary a perdu ? Foutaises. Je n'ai pas arrêté de dire du mal d'elle. Elle est insignifiante.

R&F : Et ce titre "Resist Much Obey Little", en pratique ça veut dire quoi ?
Anton Newcombe : J'ai promis que je n'allais plus m'énerver pendant quatre ans en voyant les infos. Et chaque jour c'est la même chose, cette tête de bite tweete et je repars au quart de tour. Il faut trouver cette

> **“Quand un de ces missiles chinois frappera, n’importe où, il brûlera tout dans un rayon de 780 kilomètres. La fumée produite engendrera l’hiver atomique. Ça arrivera…”**

partie paisible en soi. On ne peut pas souhaiter aux autres ce qu’on ne veut pas pour soi. Je ne vais pas aller en dessous de la tour Eiffel avec un pack de bières pour faire votre Nuit Debout. Ce n’est pas mon rôle de convaincre les gens. Je suis au-delà de ça.

R&F : Comment vous éteignez votre cerveau, en rentrant chez vous le soir ? Comment vous calmez vos angoisses ?
Anton Newcombe : Je ne m’angoisse pas parce que je sais que c’est déjà foutu. Tout le merdier au Moyen-Orient ne change pas grand-chose, le truc important c’est qu’on va avoir la guerre de glace. Les Américains le savent et les Russes aussi. Si quelqu’un, la Chine, l’Iran, envoie une fusée nucléaire, l’Israël répondra et il n’y aura pas qu’un seul missile. Et ce sera l’hiver, un hiver qui durera entre 3 et 10 ans. Il neigera, il neigera et il neigera. Ce sera ça la prochaine guerre. C’est un fait. Quand un de ces missiles chinois frappera, n’importe où, il brûlera tout dans un rayon de 780 kilomètres. La fumée produite engendrera l’hiver atomique. Ça arrivera… Tu me demandes comment je décompresse, eh bien je me lève chaque jour, je parle à mon fils *(prénommé Wolfgang Gotthart, ce qui pose son petit garçon)*, je bois du café, je vais à mon studio, j’ouvre l’ordinateur et j’écris de la musique. Je mange quand j’ai faim, et je rentre à la maison.

R&F : Croyez-vous qu’un nouveau Summer of Love soit possible ?
Anton Newcombe : Je crois que c’est difficile, parce que les gens ne comprennent même pas les nouveaux outils dont ils disposent. L’autre jour un fan chilien me demandait à quoi servait mon hashtag *#wecontrolthejams*. Je l’utilise quand je poste des vidéos, entre deux engueulades avec des gens sur Twitter. Je lui réponds que ça veut dire qu’on contrôle les ondes. Ça veut dire que les gens n’ont plus besoin d’être prisonnier de leur manque d’imagination. Les hashtags sont géniaux, ils fonctionnent sur Facebook, Google, etc. J’ai compris comment ça marchait par moi-même. C’est comme ma chaîne de télé sur Internet. Je retransmets autant que je peux, mais ma dame se plaint. Elle trouve que je passe beaucoup trop de temps à engueuler le monde sur Internet et pas assez avec elle. C’est regrettable…

R&F : Vous postez sur YouTube très régulièrement de nouvelles chansons, des *work in progress* en pagaille. Quelle est la démarche ?
Anton Newcombe : Je fais un truc très rusé que les gens ne comprennent pas. Si je sors un disque, que je l’envoie à mon attaché de presse, on fait une petite vidéo et j’ai un article dans Stereogum, un autre dans Brooklyn Vegan et on parle du disque pendant quoi ? un ou deux jours et voilà, c’est fini. Là, quand je poste chaque jour des morceaux en cours, pas finis, j’interagis avec les gens. J’ai posté ce morceau hier *(il lance une vidéo sur son ordi)*, elle a fait 1600 vues. Bon, en fait YouTube me truande sur les vues, ça devrait être 25 000 normalement, mais ça c’est parce que j’ai refusé d’avoir un deal de contenu avec eux, c’est pour ça qu’ils arrêtent mon compteur *(long silence)*. De toute façon, on ne peut pas savoir à quel point nous sommes populaires. La seule chose qu’on puisse dire c’est que tous nos concerts sont complets partout. On va aller à Mexico City, on est allés en Argentine et je n’ai jamais vu autant de gens. C’était comme être dans Nirvana. Les gens nous traitaient avec un respect incroyable dans les loges. On a joué dans un truc énorme. On avait des amplis énormes, mais on ne s’entendait pas, c’était comme les Beatles à l’époque tellement les gens criaient. C’était très étrange. On a joué à un festival énorme aussi. La radio nationale nous a interviewés. C’était le jour où l’Argentine avait été éliminée de je ne sais quelle compétition. *“Anton, vous aimez le football ? — Laissez-moi vous répondre ceci : je suis le type qui baise vos femmes pendant que vous regardez le foot.”* Ça les a surpris.

Marshall de blaireaux

R&F : Le documentaire sur Oasis, “Supersonic”, mentionne un concert catastrophique du groupe au Whisky a Go Go en 1994. Le BJM y serait pour quelque chose…
Anton Newcombe : Tu as vu le film ? Bon, on y apprend que leur tournée a foiré à cause des drogues. Eh bien, c’est parce que Joel leur a filé des trucs. Ils voulaient de la coke, Joel leur a dit qu’il n’avait que du speed. Un truc de dingue, du speed de biker, de la méthamphétamine. Il leur a bien précisé qu’il ne fallait en prendre qu’une toute petite quantité *(il mime en faisant une mini-trace avec ses cendres de cigarette)*. Ça, pas plus. Evidemment, ils font les malins : *“What the fook…”* bla-bla-bla, et ils prennent tout le gramme. Un peu plus tard je vois Bonehead totalement scotché, incapable de parler, de bouger. Ils étaient tous dans le même état, sauf Noel qui n’avait rien pris. On fait notre concert, énorme, on est dingue, un concert super violent, psychotique. Je ne m’étais pas rendu compte qu’on avait cramé les Oasis. Ils sont rentrés tout de suite après alors qu’ils devaient conquérir l’Amérique. On leur a foutu une tannée. La veille, il y avait Blur et Pulp qui jouaient, toute la presse était là pour assister à cette prétendue British Invasion. Des journalistes partout. Au départ tout le monde s’est moqué de nous, pensait qu’on ne répétait pas, et on a botté le cul de tout ce petit monde. Ces groupes britpop se prenaient pour les Beatles, ils sonnaient comme les Guns N’Roses avec leurs Marshall de blaireaux.

R&F : Ça vous fait drôle d’avoir 50 ans cette année ?
Anton Newcombe : Je ne sais pas. Je n’y pense pas trop. Qui veut être jeune ? Je suis une vieille âme. Je veux faire le plus de choses possible, le temps commence à manquer. Je suis en forme parce que j’ai marché toute ma vie. J’ai marché à San Francisco pendant dix ans,

> **“Ma dame se plaint. Elle trouve que je passe beaucoup trop de temps à engueuler le monde sur Internet et pas assez avec elle”**

“Je suis en forme parce que j’ai marché toute ma vie. J’ai marché pendant dix ans, 15 bornes par jour. C’est mieux que n’importe quelle gym”

15 bornes par jour. C’est mieux que n’importe quelle gym, j’ai nagé dans l’Océan tous les jours, j’ai fait du vélo, j’ai toujours été athlétique. J’ai toujours eu de l’énergie. Fuck les jeux vidéo, je fais des trucs moi. En même temps, les gens qui bossent en usine sont très forts, mais ils sont malheureux, ils mangent mal. Ils sont usés et ils meurent, ils n’ont pas beaucoup de trucs qui les font tenir. Je ne peux même pas te dire combien de fois j’ai été proche de la mort, mais j’ai un esprit fort, c’est pour ça que j’ai tenu. Quand tu vas voir ta grand-mère et qu’elle est proche de la mort, OK, elle peut partir. J’ai 50 ans, mais j’ai 20 ans. J’aimerais être dix personnes pour pouvoir faire tout ce que j’ai envie de faire. ★

Album *“Don’t Get Lost” (A Recordings/ Differ-Ant)*

Photo DR

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE, 2016

La totale

GEORGE HARRISON

Que vaut l'œuvre solo du *Beatle tranquille mais actif* ?
Notre spécialiste a réécouté albums indianisants et chefs-d'œuvre pop,
puis questionné Ken Scott, ingénieur du son attitré de l'auteur de "Something".

PAR JEROME SOLIGNY

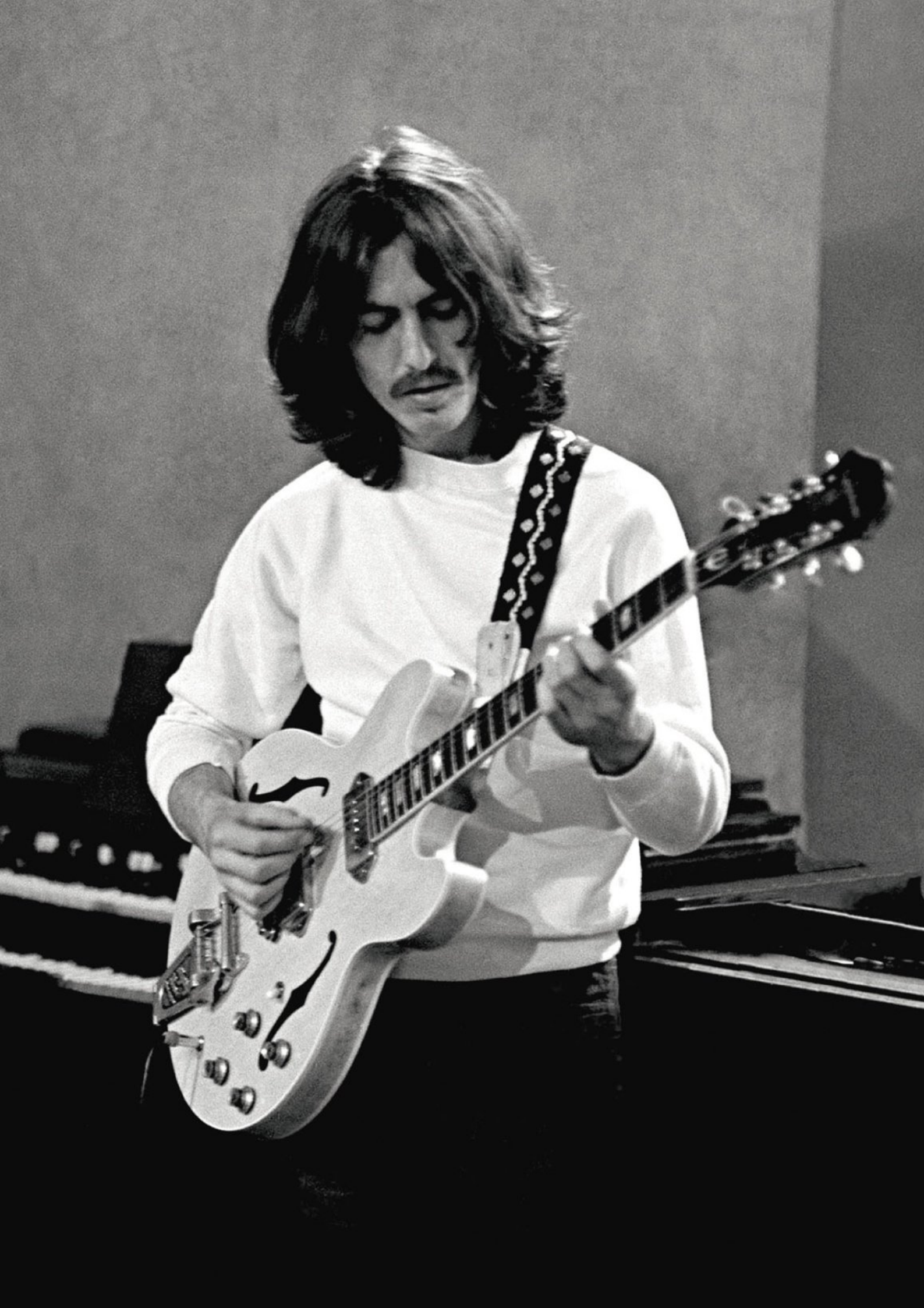
On ne s'est pas penché sur son cas depuis 2011 et la sortie de "Living In The Material World", le film que Martin Scorsese a tiré de sa vie en assemblant, notamment, de nombreux documents fournis par sa femme Olivia. La fois d'avant, c'était dix ans plus tôt, peu de temps après son décès : "*Un Beatle qui meurt, c'est un membre qu'on nous arrache*", avait-on écrit à propos du départ, pour d'autres aventures, de George Harrison. Universal donne l'occasion de revenir sur le parcours discographique du plus difficile à cerner des quatre ex-Beatles. Celui dont la carrière solo a été un long fleuve absolument pas tranquille. Pour la première fois, l'intégralité de l'œuvre de George Harrison (sous son nom seul — sont bien sûr exclus ici "The Concert For Bangladesh" et les albums des Traveling Wilburys) est disponible dans un seul et même coffret. Vinyle. Dont on peut également télécharger le contenu en mp3 avec un code fourni.

Depuis le tournant du siècle, la discographie CD de George Harrison était disponible sous la forme de deux boîtes sorties par des labels différents et correspondant aux années Apple Records puis Dark Horse, sa maison de disques à lui. Cet impressionnant coffret propose la totale — tous les albums originaux en mode *replica* (pochettes quasiment identiques à celles des 33 tours d'époque) — avec en prime, deux picture-discs des singles "Got My Mind Set On You" et "When We Was Fab" au format maxi. Pas d'inédits donc, mais du 180 grammes manufacturé à partir des plus récentes remasterisations du catalogue.

Pour égayer ce survol (afin de rendre compte de l'ensemble de son activité discographique et, entre autres, de ses nombreuses productions et collaborations, il faudrait consacrer un hors-série à Harrison...), et évoquer la personnalité du chanteur-guitariste, Rock&Folk a posé une poignée de questions à Ken Scott. Cet ex-ingénieur du son des Beatles a travaillé, à deux reprises (le disque original et sa réédition trois décennies plus tard), sur "All Things Must Pass", le monumental triple-album qui fit de George Harrison, juste après la séparation du groupe, le plus populaire des ex-Beatles.

L'Inde, la musique électronique, les peines de cœur, les coups de gueule, un procès perdu pour plagiat, l'alcool, la drogue, Friar Park, la course automobile et une quête spirituelle qui, à en croire ses proches, l'aura aidé à affronter la maladie, ont imprégné une discographie qui grouille d'enregistrements entre copains et s'est achevée presque aussi bien qu'elle avait commencé. Sur le plan purement musical, aucun des Beatles en solo n'a été en mesure de rivaliser avec l'œuvre du groupe même si, par moments, ils s'en sont approchés. De même, aucun amateur du groupe digne de ce nom ne peut se permettre de faire l'impasse sur l'œuvre de George Harrison. Si *tout doit passer*, ses disques restent et sont, plus que jamais et à la fois, une bouillonnante source de satisfaction et d'indispensables jalons pour mieux comprendre sa carrière et sa vie.

Photo DR



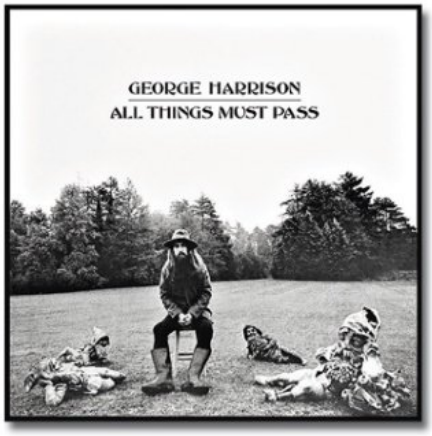
Disque à disque
DE LA POMME AU CHEVAL SOMBRE

"Wonderwall Music"
Novembre 1968
Produit par George Harrison
Approché en 1967 par le réalisateur Joe Massot pour composer la musique du film psychédélique "Wonderwall" (avec Jane Birkin !), George Harrison, prétextant qu'il n'avait jamais écrit pour le cinéma, a commencé par freiner des quatre fers. Finalement, voyant en cette BO la possibilité de promouvoir la musique indienne qu'il affectionnait depuis plusieurs années déjà, il va consentir à enregistrer, à Bomay puis Abbey Road, cette petite vingtaine de titres essentiellement instrumentaux. Ceux qui ne s'inspirent pas directement du répertoire indien ont été mis en boîte avec le groupe Remo Four, mais Eric Clapton et Ringo Starr sont également intervenus durant ces séances. En majeure partie financé par George Harrison, "Wonderwall Music" a été le tout premier album publié par Apple Records.

"Electronic Sound"
Mai 1969
Produit par George Harrison
A la fin des années 60, pensant, à tort, que tous les coups étaient permis et que tous les goûts étaient dans la nature de leur public, deux des Beatles, l'un en solitaire et l'autre accompagné (de Yoko Ono), ont publié des albums plutôt difficiles d'accès. Diffusé à l'origine sur Zapple, le département avant-garde du label du groupe dirigé par Barry Miles, "Electronic Music" consiste en deux longues plages instrumentales (une par face de 33 tours) pour ne pas dire bruitistes,

qui démontrent qu'en ce temps-là, ceux qui s'estimaient capables de maîtriser parfaitement la machine infernale inventée par Robert Moog étaient parfois bien présomptueux.

"All Things Must Pass"
Novembre 1970
Produit par George Harrison et Phil Spector
C'est finalement lui, le Beatle calme (Beatle furax lui allait certainement mieux) qui, le premier, décrochera la timbale en solo. Boosté par "My Sweet Lord", face A d'un single presque aussi fédérateur que "Hey Jude", ce triple album vendu au prix de deux et proposé dans un boîtier cartonné qui a moins bien vieilli que son contenu allait se retrouver en tête des ventes de chaque côté de l'Atlantique. Un brin trop long, d'une face voire deux (sur six), "All Things Must Pass" contient quelques-uns des joyaux intemporels de George ("Isn't It A Pity", "What Is Life") que même la paire Lennon-McCartney lui enviait. Clapton, Frampton, Voorman, Preston, Starr et probablement Phil Collins (aux percus) s'y distinguent, et tirent leur épingle d'une muraille sonore montée, brique après brique, par le maçon en chef Spector. Son rôle, amoindri par la suite, est pourtant indéniable.



"Living In The Material World"
Mai 1973
Produit par George Harrison
Précédé, comme son prédécesseur, d'un single porteur — "Give Me Love (Give Me Peace On Earth)" — "Living In The Material World" lui arrive tout de même un peu plus haut que la cheville. Alors qu'il aurait pu exploiter les chutes de "All Things Must Pass", George réunit principalement ici de nouvelles compositions. L'excellente "Try Some, Buy Some" écrite en 1970 pour Ronnie Spector (et reprise par Bowie en 2002) fait exception à la règle et surnagerait un peu au-dessus du reste si les ballades n'étaient de qualité ("Be Here Now", "The Light That Has Lighted The World", "That Is All"). Le son de l'album est moins pompeux que celui façonné par Phil Spector (à nouveau pressenti, mais déjà ingérable à l'époque) et met en valeur le caractère intime de parties de guitare — slide ou pas — que Harrison assume seul, ainsi que les claviers étincelants de Nicky Hopkins et de subtiles orchestrations signées John Barham.

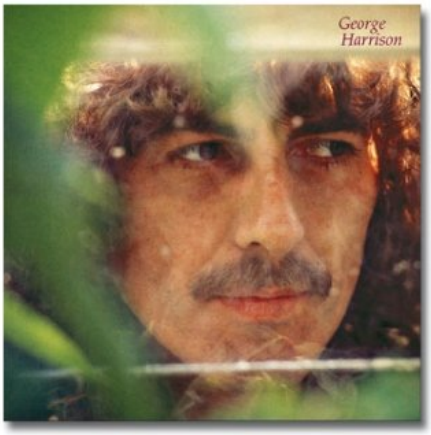
Photo DR

"Dark Horse"
Décembre 1974
Produit par George Harrison
Enregistré alors qu'il croulait sous les problèmes (une laryngite aiguë, une femme qui part avec son meilleur ami, un procès déclaré entre Beatles), cet album est certainement le mouton noir de la discographie de George Harrison. On s'accorde à penser qu'il l'a enregistré un peu précipitamment histoire d'avoir des nouveautés à jouer lors de la tournée américaine qui a suivi sa parution. Il aura beau être certifié or aux USA quelques jours après sa sortie, "Dark Horse", déglingué par la critique, peu diffusé en radio et pas exactement sauvé par ses singles (dont ce "Ding Dong, Ding Dong" aux traits forcés qui sonne un peu creux), ne brille même pas par sa meilleure chanson : "So Sad". Ecrite en pleine crise nuptiale et offerte à Alvin Lee qui l'avait brillamment enregistrée l'année précédente (avec Mylon LeFevre pour le somptueux "On The Road To Freedom"), elle est ici poussive. Cela, malgré la présence d'instrumentistes de talent, sensiblement émoussés par la morosité du chef.

"Extra Texture (Read All About It)"
Septembre 1975
Produit par George Harrison
Là encore, la musicalité exhibée est un roseau qui cache mal la jungle d'une certaine pauvreté mélodique. Si "The Answer's At The End", inspirée par une inscription découverte à Friar Park, résidence de George Harrison à Henley-On-Thames, fonctionne, "This Guitar (Can't Keep From Crying)" au titre pourtant racoleur, peine à séduire et "Can't Stop Thinking About You" n'a que le sien d'évident. En bonne partie composées au piano — à la différence, au hasard, de celles de "All Things Must Pass" — les chansons bénéficient pourtant d'arrangements soignés dont le pianiste David Foster (également arrangeur de cordes ici) est en grande partie responsable. On décèle d'ailleurs, sur "Extra Texture (Read All About It)", des tics sonores que Foster répétera trois ans plus tard, lorsqu'il succédera à Bob Ezrin en tant que producteur d'Alice Cooper ("From The Inside"). Extraite en single, "You" aurait dû figurer sur un album de Ronnie Spector prévu sur Apple si le projet avait abouti. La bande orchestrale ayant été conservée, George s'est contenté d'enregistrer sa voix par-dessus la sienne.

"Thirty Three & 1/3"
Novembre 1976
Produit par George Harrison
Paru une semaine après un best of commercialisé par Parlophone (qui distribuait Apple) histoire de court-circuiter son lancement, "Thirty Three & 1/3" est le premier album de George Harrison sur son label (Dark Horse, brièvement distribué par A&M, puis par Warner pendant près de vingt ans). On l'y trouve résolument plus enjoué qu'en 1975 — "Crackerbox Palace" ou "Woman Don't You Cry For Me", avec Willie Weeks à la basse et Billy Preston aux claviers, sonnent résolument funky — et assez inspiré sur le plan des arrangements ("Dear One", "Beautiful Girl"). Jamais très loin du règlement de comptes, George revient en vers et contre tous sur le procès pour plagiat qui l'a opposé au créateur de "He's So Fine" (à laquelle "My Sweet Lord" ressemblait quelque peu) et se fiche ouvertement de leur poire dans un des clips que, pour faciliter la tâche de Warner, il a accepté de tourner. Pas triste, la version de "True Love" (signée Cole Porter) est à l'image d'un disque qui atteste d'une louable volonté de bien faire.

"George Harrison"
Février 1979
Produit par George Harrison et Russ Titelman
Il est présomptueux d'affirmer que son mariage avec Olivia Trinidad Arias, la naissance de leur fils Dhani et le décès du père de George Harrison ont eu une incidence sur l'écriture des nouvelles compositions de ce 33 tours. Agréable à écouter dans la continuité (ce qui n'est pas le cas de tous ses albums) à condition



que le facteur sonne pendant la faiblarde "Soft-Hearted Hana", conséquence probable d'un mauvais trip aux champignons, "George Harrison" contient la très mccartneyenne "Blow Away" et "Faster", hommage aussi alambiqué que touchant de George à la course automobile, une de ses grandes passions. Bien sûr, le disque fit jaser à cause de "Not Guilty", chanson pressentie pour figurer sur le *White Album* des Beatles (parue officiellement dans le troisième volet de leur "Anthology" en 1996), à (re)découvrir ici dans une version bien plus sage. Dans le genre décevant, "Here Comes The Moon" ne tient pas non plus les promesses liées à son titre.

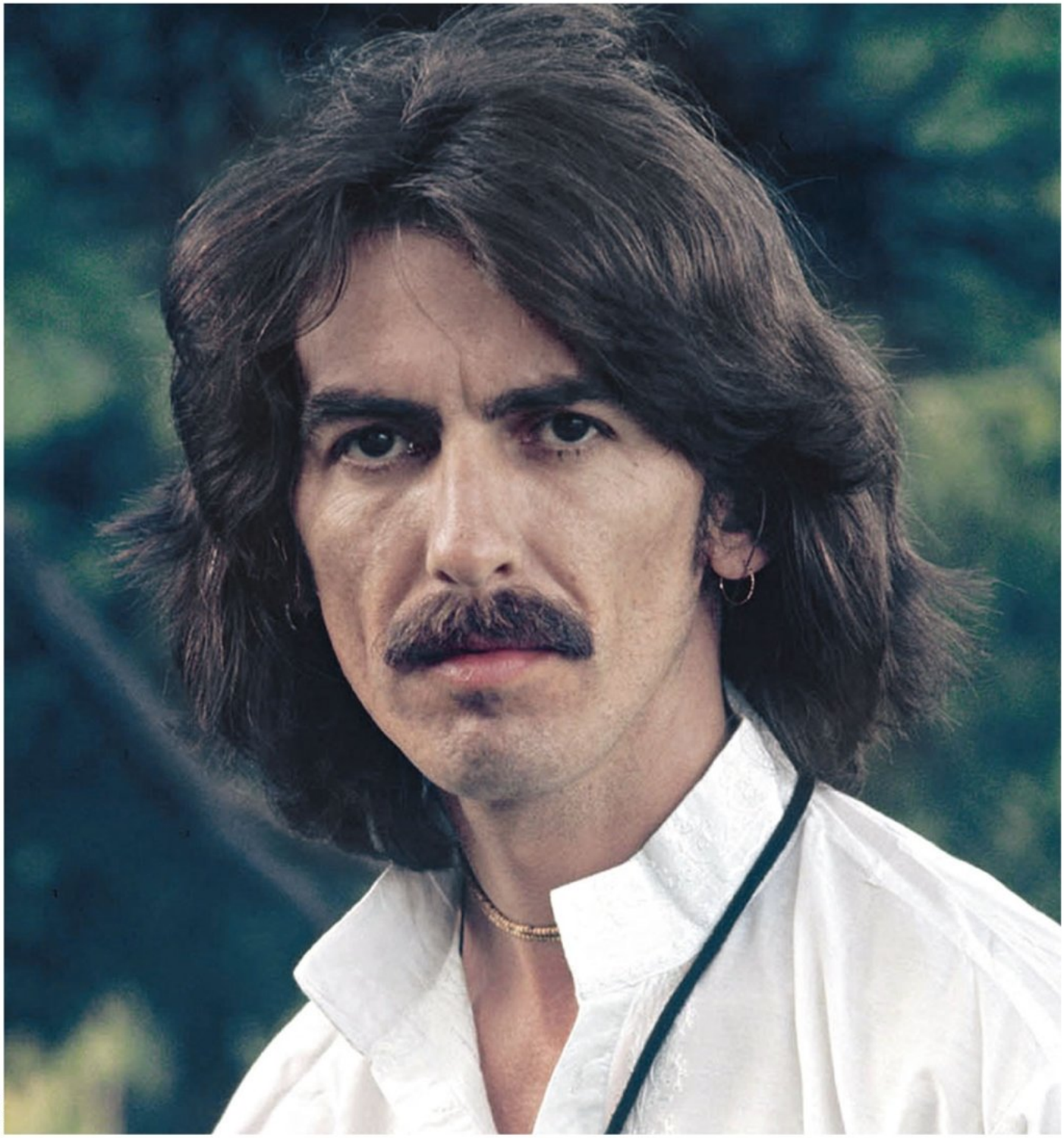


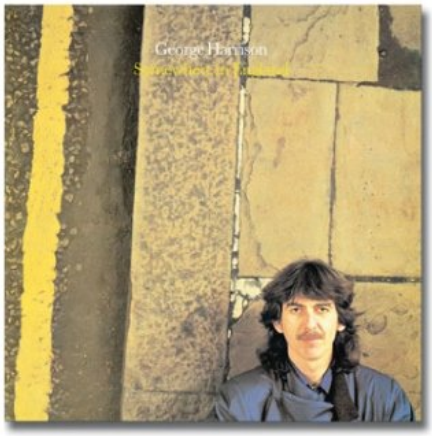
Photo DR

"Somewhere In England"

Juin 1981

Produit par George Harrison et Ray Cooper

Toujours au taquet, George Harrison volait dans les plumes de Warner dès la chanson d'ouverture de cet album en dents de scie. Son grief ? Que son distributeur ait refusé une première mouture et l'ait obligé à écrire d'autres titres dont ce "Blood From A Clone" vengeur. Certaines chansons de "Somewhere In England" ont mieux passé le *test du temps* que d'autres — "Teardrops" est engluée dans des parties de claviers — mais la magie opère lorsque l'arrangement est boisé ("Life Itself") et véritablement au service de la mélodie ("That Which I Have Lost"). L'émotion est évidemment palpable dans "All Those Years Ago", écrite à l'origine pour Ringo Starr mais que George a remaniée après l'assassinat de John Lennon en décembre 1980, pour finalement l'interpréter lui-même. Paul et Linda McCartney dans les chœurs, et Ringo à la batterie sont présents sur cet hommage d'autant plus réussi qu'il n'est pas larmoyant.



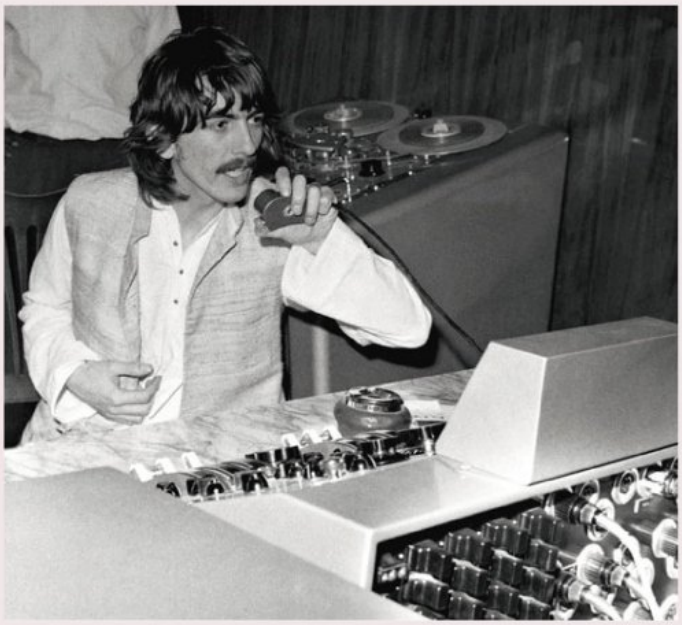


Photo DR

DOUZE QUESTIONS A KEN SCOTT

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

ROCK&FOLK : A quand remonte votre premier souvenir de George Harrison en studio ?
Ken Scott : J'ai commencé à travailler sur des séances des Beatles à Abbey Road, en tant que second ingénieur-son, en 1964. Je suis devenu leur ingénieur trois ans plus tard, alors qu'ils enregistraient les chansons de "Magical Mystery Tour". Ainsi, j'ai pu voir George s'investir davantage dès l'enregistrement de "Blue Jay Way", et encore plus l'année suivante, sur ses chansons du *White Album*. Avant, nous avions travaillé ensemble sur "Wonderwall Music". J'ai véritablement appris à le connaître à cette occasion car il n'y avait que lui et moi en studio.

R&F : Lennon et McCartney rendaient-ils à ce point la vie difficile à George lorsqu'il essayait de soumettre une chanson ?
Ken Scott : C'était ainsi au cours de la première moitié des années 60, mais les choses ont évolué lorsque les deux autres ont vu qu'il était capable de proposer des titres comme "While My Guitar Gently Weeps". Il avait de plus en plus confiance en lui.

R&F : Comment se passait l'enregistrement d'un morceau spécifiquement écrit par un des membres des Beatles ?
Ken Scott : Généralement, quoi qu'il arrive, les premières prises étaient enregistrées par tout le groupe. Celui qui avait écrit la chanson ajoutait ensuite quelques éléments, puis les autres donnaient leur avis et ajoutaient éventuellement des choses à leur tour.

R&F : En studio, vers la fin des Beatles, l'atmosphère était-elle aussi pesante qu'on le raconte parfois ?
Ken Scott : Absolument. Dès 1967 en fait. L'enregistrement de "Hey Jude", par exemple, a été particulièrement problématique car il a été filmé. L'ambiance n'était pas top au départ et l'équipe de tournage, pourtant discrète, n'a rien arrangé à l'affaire. Souvent les problèmes survenaient à cause de choses extérieures au groupe. Dans le cas présent, la tension a monté car George et Paul n'étaient pas d'accord sur qui devait jouer de quoi sur les premières prises. Mais le plus souvent, les Beatles laissaient leurs ennuis à la porte du studio.

R&F : Vous avez eu la chance de travailler avec eux lorsqu'ils se sont véritablement émancipés…
Ken Scott : Absolument. Au point que pendant le *White Album*, George Martin a pris des vacances. Ils ont été livrés à eux-mêmes pendant trois semaines, avec Chris Thomas et moi aux manettes.

R&F : Les Beatles étaient en terrain conquis à Abbey Road ?
Ken Scott : Disons qu'il n'aurait pas été très malin de refuser quoi que ce soit au groupe qui vendait le plus de disques en Angleterre *(rires)*. Un soir *(à la différence de la majeure partie des musiciens qui enregistraient à Abbey Road, les Beatles y travaillaient quand bon leur semblait — NdA)*, Chris Thomas a aperçu un clavecin par la porte ouverte du studio 1 et s'est mis à en jouer. George l'a entendu et a décidé d'utiliser l'instrument sur "Piggies", chanson sur laquelle on travaillait dans le 2. On a essayé de déplacer le clavecin, mais c'était impossible. On est donc venu enregistrer dans le studio 1. Ça n'a pas été plus difficile que ça.

R&F : Quel souvenir gardez-vous des séances d'enregistrement de "All Things Must Pass" à Trident ?
Ken Scott : Je commençais à bien connaître l'endroit. J'y travaillais, notamment avec David Bowie, depuis quelque temps. En fait, j'ai découvert ce studio grâce à "Hey Jude" que les Beatles ont voulu enregistrer là-bas car il y avait un magnétophone 8-pistes. J'y ai aussi travaillé sur plusieurs chansons produites par George, parmi lesquelles "It Don't Come Easy" de Ringo Starr et "Ain't That Cute" de Doris Troy. Je n'étais pas présent lors des premières prises de "All Things Must Pass", enregistrées à Abbey Road par Phil Spector. J'ai pris le relais à Trident pour les overdubs, et je peux vous dire qu'on en a fait un paquet !

R&F : Phil Spector n'est intervenu à nouveau qu'au mixage ?
Ken Scott : Oui. George et moi commencions la séance vers deux heures de l'après-midi. On mixait à notre goût jusqu'à ce que Phil arrive, en début de soirée. Il écoutait, donnait son avis, approuvait généralement et nous demandait éventuellement de modifier des choses, ce qu'on ne faisait pas forcément, avant de repartir.

R&F : Ça a dû vous changer de George Martin…
Ken Scott : Euh oui, à tous points de vue *(rires)*. Mais d'après ce que j'ai vu, je peux affirmer que la collaboration entre George et Phil fonctionnait admirablement. On écoutait ce qu'il proposait et il n'a jamais été directif au point d'exiger qu'on fasse telle ou telle chose. Il est vrai, en revanche, que lorsque trois décennies plus tard, je me suis retrouvé à travailler avec George sur la réédition de "All Things Must Pass", nous n'étions pas très emballés par les tonnes de reverb que Spector avait collées sur certains instruments. On aurait volontiers *despectorisé* le son de certaines chansons...

R&F : Ce coup de fil que George vous a passé, au tournant du siècle, a dû vous étonner, non ?
Ken Scott : C'était incroyable. On ne s'était pas revus depuis des années et je n'étais même pas au fait de tout ce qu'il avait publié. Je me suis retrouvé à Friar Park où j'étais déjà allé lors de l'enregistrement de "All Things Must Pass", et ça m'a fait vraiment drôle car c'était juste après l'attaque qu'Olivia et lui ont subie : ce type qui s'était introduit chez eux durant leur sommeil ! Et nous étions assis dans la pièce où ils se sont fait agresser… J'ai trouvé ça surréaliste ! Cette proximité avec George m'a réellement touché. Parfois, on se baladait dans Friar Park, il avait son ukulélé et il se mettait à chanter "This Song", rien que pour moi. Dans ces moments-là, je regardais le ciel en me disant : *"Pourquoi est-ce à moi que ça arrive ? Il y a des gens qui paieraient une fortune pour être à ma place."*

R&F : Vous a-t-il mis dans la confidence au sujet de sa maladie ?
Ken Scott : Effectivement. Il m'a expliqué qu'il souhaitait mettre de l'ordre dans ses enregistrements pour sa famille. Il savait que ses jours étaient comptés. Il ignorait si et avec quelle virulence le cancer reviendrait, mais il se sentait vieillir, comme nous tous, et ne voulait pas être pris de court. Il connaissait un nombre considérable d'ingénieurs du son et il a fallu qu'il me choisisse moi… Je n'en suis jamais revenu.

R&F : Ken, votre top 3 des meilleures chansons de George Harrison, quel est-il ?
Ken Scott : Mmm, disons "Something", "While My Guitar Gently Weeps" et "I Live For You", un des inédits des séances de "All Things Must Pass" que nous avons ajoutés à la réédition 2001. ★

"Gone Troppo"
Octobre 1982
Produit par George Harrison, Ray Cooper et Phil McDonald
Alors sous l'emprise de la poudre à laver le cerveau et à niquer la santé, davantage intéressé par ses activités cinématographiques et passant un maximum de temps dans les paddocks de Formule 1, George Harrison enregistra cet album avec un ingénieur du son des Beatles, mais sans chanson du même calibre. Au mieux, on peut qualifier "Gone Troppo" de léger — "I Really Love You", reprise doo-wop, y apparaît en troisième position... — ou, au pire, le considérer comme le nadir de la carrière d'un musicien l'air de rien (!), pas facile à suivre. Certes, la production ratée (et donc datée) n'arrange rien à l'affaire, même si on peut se laisser avoir par les curiosités que sont "Greece" ou la chanson-titre (très Donovan). On sauvera "Mystical One", "Unknown Delight" et "Dream Away", mais parce que c'était lui.

"Cloud Nine"
Novembre 1987
Produit par Jeff Lynne et George Harrison
Si un fan niqua la vie de John Lennon, c'est également un fan qui ressuscita la carrière de George Harrison. Eloigné des studios pendant cinq ans, il finit par retourner dans le sien, en compagnie du leader de Electric Light Orchestra, pour enregistrer un album aussi somptueux qu'inespéré. Il n'y a globalement aucune chanson à jeter sur ce "Cloud Nine" dont la plus faible, curieusement, doit être la rengaine "Got My Mind Set On You", empruntée au singer-songwriter black Rudy Clark et publiée en face A d'un single éclaireur. Le reste est de très haut niveau ("That's What It Takes", "Fish On The Sand", "This Is Love", "Someplace Else") et même l'hommage aux Beatles "When

We Was Fab", une fois les haches de guerre enterrées, passe comme une lettre à la poste. A rapprocher du "Chaos And Creation In The Backyard" de Paul McCartney, produit de main de fan par Nigel Godrich en 2005.

"Live In Japan"
Juillet 1992
Produit par Spike et Nelson Wilbury
Extraordinaire pour certains, embarrassant pour d'autres, le seul live de la discographie officielle de George Harrison — "The Concert For Bangladesh" était une entreprise collective — est ce témoignage d'une brève tournée de la fin 1991 avec Eric Clapton et son groupe. On s'en doute, tout cela, chansons

Extraordinnaire pour certains, embarrassant pour d'autres

solo pour un peu plus de la moitié, et reprises du répertoire des Beatles pour le reste, est gaillardement interprété par des copains requins incapables de se planter, mais curieusement, alors qu'elle était un atout de "Cloud Nine", la voix de George, souvent sous-mixée (par lui — Spike et Nelson sont

ses pseudos de Wilbury), n'est pas toujours digne du challenge : remonter sur scène pour des sets complets près de vingt ans après sa dernière tournée américaine. Cette sorte de *best of tour* se limita au Japon et on ne saura jamais pourquoi car on se doute que les offres venues d'ailleurs ont dû affluer grave. Et trébuchantes.

"Brainwashed"
Novembre 2002
Produit par George Harrison, Jeff Lynne et Dhani Harrison
Contrairement à ce qu'affirment certains réducteurs de têtes, "Brainwashed" est bien l'ultime album de George Harrison puisqu'il

l'avait entamé avant son décès. Certes, Jeff Lynne et Dhani, fils unique de son musicien de père (auquel il ressemble comme deux cordes de ukulélé), ont achevé le travail mais, comme George nous l'avait lui-même confié en 2001, l'essentiel de ce que le disque propose avait reçu son approbation. Un poil plus laid-back que "Cloud Nine", "Brainwashed" s'en distingue par une production moins surligneuse — certains effets nocifs de caisse claire ont disparu — et davantage fidèle au son que George affectionnait réellement. Son jeu de guitare est très souvent excellent ("Stuck Inside A Cloud", "Never Get Over You") et surtout, sa voix, avait récupéré son mordant, spécialement dans "Pisces Fish" où on le prenait en flagrant délit d'imitation de Bob Dylan. ★

Coffret vinyle *"The Complete Collection" (Universal)*

C'est l'émeute

THE DOORS

Comment la rencontre de trois musiciens pas vraiment rockers et d'un apprenti beatnik a-t-elle engendré une telle détonation ? Voici l'histoire d'un jeune groupe affamé juste avant la gloire.

Longtemps, le premier album des Doors fut amputé de deux mots : *High*, comme dans "*She gets high*" sur "Break On Through" et *Fuck*, comme dans "*Mother, I want to fuck you*" sur "The End". *High*, *Fuck*, défoncé, baisé, deux mots censurés, éléphants dans la pièce, qui résument pourtant ce groupe et le genre de musique qu'il jouait, pour bien des esprits. Les Doors, eux, se voulaient des médiateurs, un pont tendu entre le matériau et la conscience, le rock'n'roll et la poésie. Cette porte ouverte, ils l'ont été pour bien d'autres choses : pour l'année 1967, dont ils donnent le *la* en sortant l'album en janvier. Pour Elektra qui, de label folk aventuré en contrée électrique, devint subitement une maison de fous. Puis, pour Jim Morrison, l'ex-étudiant en cinéma propulsé sex-symbol devant l'Eternel, n'en finissant plus d'humidifier les générations. Tout cela appartient désormais à l'imaginaire collectif. Mais que s'est-il passé au pas de cette porte, avant le grand raout ? Voici la genèse de ce cantique des cantiques.

PAR THOMAS E FLORIN

Photo Bobby Klein-DR

Les Doors mélangent quatre genres musicaux en

seulement trois titres

Photo Bobby Klein-DR

Comme l'a subtilement fait remarquer Jean-Paul Bourre dans ces pages il y a dix ans : le premier album des Doors fut mis en boîte en six jours, comme la création du monde. Une question d'économie dont la coïncidence devait ravir Jim Morrison, lui qui adorait railler la foi de ses parents. A l'éducation militaire d'un père devenant à 47 ans le plus jeune amiral de l'US Navy et la rigueur religieuse d'une mère élevant pratiquement seule ses trois enfants, Morrison s'inventa son propre monde, un panthéon dont le point de départ fut la première phrase de son livre d'enfance préféré : *"Les reptiles sont les descendants d'ancêtres magnifiques."* Rendu nomade par les différentes affectations de son père, l'aîné de la famille Morrison ne possède, pour toute stabilité, que les rayons des libraires et des bibliothèques. La mythologie est sa première passion, lui qui lit tôt les œuvres de Joseph Campbell, un des maîtres de la mythologie comparée et les 12 volumes du "Rameau D'Or" de George Frazer, premier anthropologue à avoir tenté de dresser un recueil exhaustif des mythes mondiaux. Pour ne rien arranger à la chose, *Jimmy*, comme on l'appelle alors, est persuadé d'abriter l'âme d'un chaman indien depuis l'âge de ses 4 ans. Il vivait au Nouveau-Mexique au bord de la *highway 25* quand son regard a croisé, pendant qu'il voyageait avec son père, la carcasse d'un camion. Autour du véhicule bougeaient encore les corps de plusieurs ouvriers indiens éjectés à même la route pendant l'accident. Ici, le roi lézard pondit un œuf. En plus d'abriter des âmes d'Indiens, Jim a besoin d'attirer le regard sur lui. Très tôt, il est adepte d'un nombre de *blagues* consistant à simuler des syncopes dans les couloirs de l'école. C'est ici, également, qu'il débute sa carrière de funambule amateur, marchant sur divers rebords de fenêtre, de parapet... A l'adolescence, il s'enferme dans les volumes de Nietzsche, Joyce, les poèmes visionnaires de Blake et Rimbaud et la Beat Generation d'où il tire son modèle de toujours, Dean Moriarty, le personnage empruntant ses traits à Neal Cassady dans "Sur La Route" de Jack Kerouac. Il écrit des poèmes, vit dans un sous-sol où s'est suicidée une femme — il a, bien sûr, choisi la chambre — et fait quotidiennement face au "Nu Descendant Un Escalier" de Marcel Duchamp, œuvre cubiste représentant la 4e dimension de l'espace. La musique l'intéresse peu, hormis Elvis qu'il adulera toujours et Frank Sinatra dont il admire la voix. Malgré la fréquentation de quelques clubs folk, il choisit le cinéma après avoir découvert la Nouvelle Vague française et italienne. Contre l'avis de ses parents auprès desquels il consommera bientôt une rupture définitive, il s'inscrit à UCLA en art dramatique avec la ferme intention de devenir réalisateur underground. Nous sommes en 1964, et, jusqu'à présent, l'origine des Doors s'avère bien peu musicale.

Vertige de liberté

Dans la Californie de ce milieu des sixties, bien des choses ne sont *pas cool*. Faire du cinéma par exemple, art phagocyté par les *porcs* capitalistes de Hollywood. Ou boire de l'alcool, drogue de prédilection des *adultes* réactionnaires laissant leurs enfants partir pour le Vietnam. Surtout avoir les cheveux courts, quand Mick Jagger les porte *jusqu'aux épaules*. Pourtant, à UCLA, Jim Morrison fait tout cela. Il est même un peu gros, lui qui, dans "Back Door Man", chantera avec expérience *"je mange plus de poulets que ce qu'aucun homme n'a jamais vu"*. Heureusement, Los Angeles va le dessaler. Nietzschéen jusqu'au bout des ongles, il appartient à une petite bande de radicaux comprenant Dennis Jakob, qui travaillera sur le montage du mythique "The Trip", et en tant que consultant sur "Apocalypse Now" et... "The Doors" ; et John Debella, futur comique et DJ de radio influent, adepte de la méditation transcendantale du Maharishi Mahesh Yogi aux côtés de

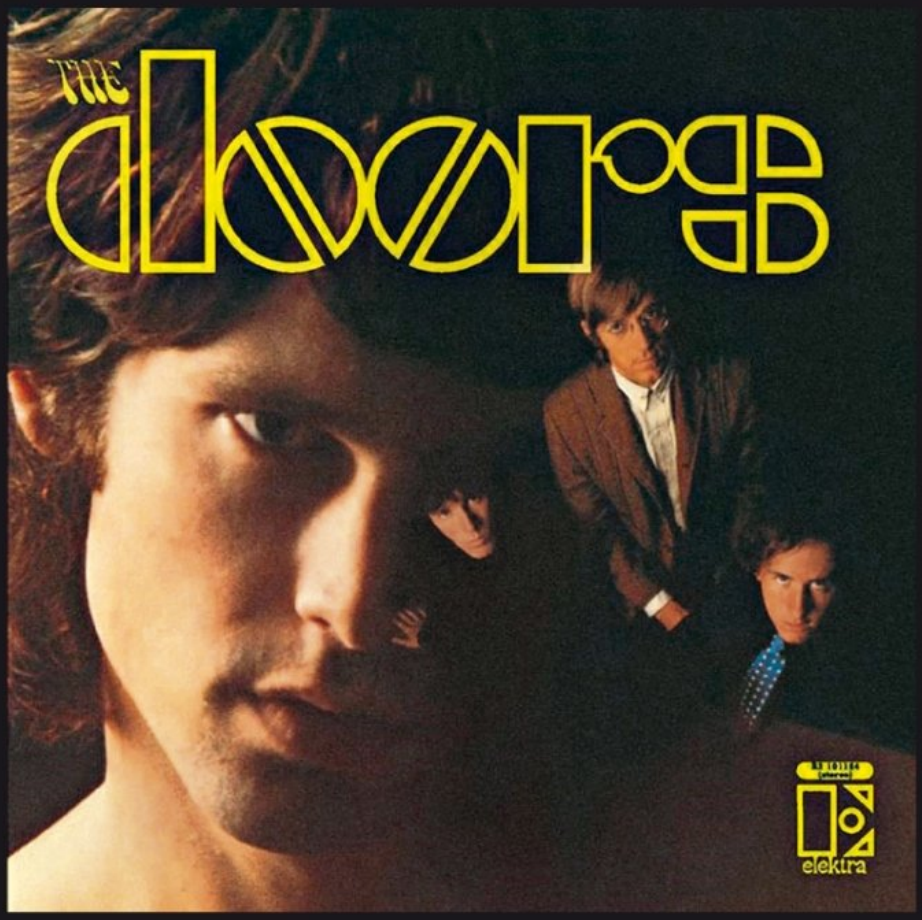
Morrison découvre la fascination qu'il exerce sur les femmes

Ray Manzarek, John Densmore et Robbie Krieger. Oui, les trois musiciens des Doors se sont rencontrés autour d'un *Om*. Très vite, Morrison et Manzarek, avec qui il suit les cours de Joseph von Sternberg, réalisateur de "L'Ange Bleu" avec Marlene Dietrich, se mettent à la colle... Et aux acides. Leurs diplômes obtenus au printemps 1965, ils plongent à deux pieds dans l'herbe et le LSD. Un peu d'amphèt' également, et beaucoup d'alcool pour Morrison qui arpente Venice Beach, sans domicile fixe, tripant des jours durant, atterrissant parfois chez une fille, souvent sur le toit d'une baraque dont est gardien l'ami Jakob. Il écrit des tonnes de texte, une grande partie de ce qui donnera les deux premiers Doors. Ses cheveux poussent, son corps s'affûte, il a la silhouette fine des bouffeurs de pilules, cool comme le Dylan du "Like A Rollin Stone" qui vient de sortir. Le gros gamin, fils de militaire, tient sa revanche. A 22 ans, il est pris par ce vertige de liberté devant lequel se retrouvent ceux pour qui tout devient possible. Bien qu'il ait décidé de laisser le cinéma derrière lui après l'accueil mitigé de son court métrage de fin d'études (nommé "White Trash" ou "First Love" selon l'humeur), un nouveau film se joue dans sa tête : lui, chantant ses poèmes, avec un

Robbie Krieger, John Densmore, Jim Morisson et Ray Manzarek, les Doors aux portes de la gloire

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

THE DOORS
"The Doors"
Elektra/ Warner



L'industrie du disque va-t-elle une nouvelle fois tenter de capitaliser sur des chefs-d'œuvre déjà maintes fois réédités ? Il semblerait que ce soit le cas puisque nous abordons le cinquantième anniversaire d'une année riche en la matière en commençant, donc, par celui du premier opus des Doors. Au programme, trois galettes comprenant le mixage stéréo, le (rare) mixage mono — tous deux savamment dépoussiérés, avec un son précis, cristallin — et enfin huit titres en public captés le 3 mars 1967 dans l'une des salles emblématiques de San Francisco, The Matrix. Ces derniers ont apparemment été *récemment découverts*, alors que l'excellent label Rhino avait déjà proposé un "Live At The Matrix '67" en 2008... Quoi qu'il en soit, celui-ci permet d'apprécier, avec une captation plutôt correcte, les Doors dans une belle forme, deux mois après la sortie de leur première galette, appelée à devenir historique. Les arrangements en sont d'ailleurs repris de manière fidèle, avec évidemment quelques fantaisies d'un Jim Morrison qui adopte parfois un drôle d'accent ou bien improvise de nouveaux vers sur "The End" (avant une explosion haute en couleur : *"Fuck ! Fuck ! Kill !"*). Les Doors sonnent ici comme un groupe appliqué, concentré, soudé, prêt pour la gloire. Si les premiers classiques sont bien présents, on pourra cependant regretter l'aspect un rien chiche de l'ensemble : huit titres seulement, pas de bonus issu des séances studio, dont on sait qu'elles avaient vu naître entre autres "Moonlight Drive" et "Indian Summer", qui étaient par exemple présents dans l'édition du quarantième anniversaire. Après un demi-siècle, on aurait pu attendre plus de matière inédite... En ce qui concerne l'album à proprement parler, que dire ? Pour son premier essai, Jim Morrison et sa bande réussissaient un coup de maître, un disque incroyablement original et moderne pour son temps, plus encore si l'on considère qu'il a été gravé en juillet 1966, soit en pleine époque garage, folk, blues. On pourra l'expliquer par la composition assez disparate du quartette : un guitariste piquant passionné de flamenco (Robbie Krieger), un claviériste prolixe à la formation classique (Ray Manzarek), un batteur de jazz au style martial (John Densmore), pas de bassiste... et à la tête de cet orchestre dépareillé, bien sûr, Jim Morrison : un crooner poète au magnétisme hors-norme, devenu dès ses premières photographies une idole des sixties. La personnalité troublée de ce dernier tranchait déjà à l'époque et c'est encore le cas aujourd'hui. Peu de gens peuvent se targuer d'avoir détruit le studio Sunset Sound à la neige carbonique lors d'un bad trip au LSD-25, ou bien d'avoir littéralement balancé une télé au visage de son producteur... Reptilien, lettré, mystérieux, séduisant, le Dionysos de Venice Beach ne ressemblait à personne. Jim incarnait le danger, exerçait une attraction quasi satanique. Son style vocal même était inédit, baryton soyeux capable de dérailler dans une sorte de transe orgasmique. Sur cet album, il touche à divers registres, du plus trivial au plus recherché : il est aussi bien capable de citer Céline (la crépusculaire "End Of The Night") que d'entonner une ode à la sodomie ("Back Door Man", Willie Dixon via Howlin' Wolf) ou bien de clamer son penchant pour la bibine en reprenant un obscur titre de cabaret germanique ("Alabama Song", Kurt Weill et Bertolt Brecht). Bien sûr, il sera question d'acide — "Break On Through (To The Other Side)", censurée — de sexe et de filles, un peu partout, mais aussi de transcendance ("The Crystal Ship"). On ne peut pas passer sous silence les deux plages les plus emblématiques, clôturant chacune des deux faces. D'abord "Light My Fire", immense tube de l'été 1967 (dans une version tronquée pour les besoins de la radio) et sa légendaire introduction inspirée par une fugue de Bach. Un long morceau façonné méthodiquement durant d'harassantes répétitions menées par le producteur Paul Rothchild qui a aidé à structurer et polir ce qui étaient encore de prometteurs brouillons. Et puis il y a "The End", catharsis œdipienne de onze minutes, longueur presque record à l'époque, au cours de laquelle il est question de tuer son père et baiser sa mère. Un final épique, inouï en son temps, que ce soit sur le fond ou la forme, qui clôt une démonstration de classe dans laquelle il n'y a rien à jeter, où tout est cohérent. Les Doors installaient là leur univers, riche, référencé, imprévisible, conquérant. Un chef-d'œuvre à l'image de leur ville, Los Angeles, vénéneuse et multiple, toxique et grandiloquente. Elektra, via son patron Jac Holzman, a compris tout cela très vite : d'immenses portraits seront bientôt placardés sur Sunset Boulevard et ce sera le début d'une brève mais passionnante course terrestre pour Jim, ultime prophète des sixties décadentes, et de ses apôtres.

Aussi bien capable de citer Céline que d'entonner une ode à la sodomie

JONATHAN WITT

groupe de rock, devant une foule. Il entend tout : la musique, les mélodies, a même un nom pour le groupe : The Doors, en hommage au livre "Les Portes De La Perception", où l'auteur Aldous Huxley détaille ses expériences sous mescaline. Un jour, alors qu'il remonte la plage, il tombe sur un Ray Manzarek étonné de voir celui qu'il pensait parti mener la vie de beatnik à New York. Jim lui dit que la jeunesse acidulée de Venice Beach lui semblait plus intéressante. Alors, que fait-il de ses journées ? Il écrit des chansons. Vraiment ! Mais qu'il lui en chante une, alors ! Ici. Face aux roulis du Pacifique. Morrison se fait prier, puis fredonne "Moonlight Drive" : *"Let's swim to the moon/ let's climb to the tide"*. *"Mon Dieu,* s'écrit Ray, *mais, ce groupe, on va le former."*

Esclandre et bouderie

Rendu à la moitié de notre histoire, il serait grand temps que nous parlions un peu de musique. Tranchons dans le vif : la grande particularité des Doors, ce qui en fait un groupe unique, réside dans le fait qu'aucun de ses musiciens ne soit vraiment un rocker. Ray Manzarek, élevé à Chicago, était un pianiste classique ayant appris le blues sur le tard dans la ville des frères Chess. John Densmore est un batteur de jazz qui se fascine, en ce milieu des années 60, pour la nouvelle musique venue du Brésil : la bossa nova. Quant à Robbie Krieger, il a fusionné la guitare flamenca qu'il étudiait depuis ses 15 ans avec l'électricité de Chuck Berry dont il était tombé amoureux. De cet alliage étrange naîtront les chansons des Doors, groupe composite au regard de ce que produisait le San Francisco de l'époque : essentiellement des groupes de blues durcissant le ton du Paul Butterfield Blues Band qui venait de sortir son premier album sur Elektra. Manzarek, grand architecte des Doors, ne réunit pas le combo de légende du premier coup. Les répétitions commencent avec Rick & The Ravens, son groupe de R&B où jouent ses frères, augmentés du jeune Densmore à la batterie. Un soir, Manzarek embauche Jim pour faire de la figuration sur scène : il doit prétendre jouer sur une guitare débranchée. Après l'enregistrement d'une démo en septembre, les frangins trouvent le chanteur trop pénible et claquent la porte. Entre deux séances de gym avec Jim sur Muscle Beach, Manzarek active le réseau Maharishi Mahesh Yogi. Le futur gourou des Beatles venait de poser le pied sur le sol américain, initiant une douzaine d'élèves à la *"méditation transcendantale"*. Après avoir passé plusieurs mois dans la brume mauve du LSD, les futurs Doors sentaient le besoin de retomber sur terre. Mais ils voulaient tout de même rencontrer Dieu. Avec cette méthode ascète, les trois hommes deviennent végétariens et refusent les substances. Un mode de vie qui les séparera à jamais de leur chanteur et ses excès. Avant que les différences créent esclandre et bouderie, le groupe travaille d'arrache-pied, transformant les mélodies susurrées par Morrison en chansons d'un genre inédit. Les répétitions durent de longs mois, leur permettant de constituer un répertoire qu'ils présentent à Billy James, employé chez Columbia. Ce dernier les signe sans avance mais non sans leur ouvrir les réserves de Vox, que le label vient justement de racheter. Si cette maison de disques ne sortira jamais d'album des Doors, aucun producteur de chez eux n'étant intéressé par ces *"sous-Rolling Stones"*, le groupe garde de cette période l'orgue Vox Continental si caractéristique à son son. Complétés par un Fender Rhodes Bass que Manzarek joue de la main gauche, voici les Doors fin prêts à se dresser devant un public.

Wrecking Crew, Spector clique

Conglomérat informel rassemblant les musiciens du Los Angeles rock des sixties assurant des séances pour le producteur Phil Spector, le Wrecking Crew a ainsi été baptisé par un de ses membres, le batteur Hal Blaine. C'est lui qui a raconté leur histoire en 1990 dans son autobiographie "Hal Blaine And The Wrecking Crew". *Ghost musicians* non crédités sur les disques des Byrds, Monkees ou Beach Boys, les musiciens du Crew ont parfois été appelés First Call Gang ou Phil Spector Wall Of Sound Orchestra.

Au printemps 1966, si on est *hip*, on joue sur le Sunset Strip. Mais pas n'importe où : au Whisky a Go Go, la boîte où guinchent les Beatles et Steve McQueen, l'endroit où l'on inventa les Go Go danseuses. Les Doors ont le club dans le viseur mais échouent un bloc plus bas, au London Fog, un bouge surfant sur l'esthétique de l'invasion britannique. Bien que le patron se méfie de ce groupe sans bassiste, il finit par le signer pour cinq sets par soir après qu'il a amené tout UCLA dans sa boîte. Ici, le quartette se fait les dents, sur son répertoire, mais surtout sur des standards de blues, de "Rock Me Baby" de Muddy Waters à ce "Back Door Man" que Morrison chante de dos pour charmer *"le derrière"* des femmes. Ironiquement, le groupe débute sa carrière comme il la terminera : en orchestre bluesy torride, idéal pour se coller une murge. Mais Morrison n'a pas encore la bite atrophiée dans son pantalon en cuir : il ressemble à un jeune étudiant, frais, découvrant la fascination qu'il exerce sur les femmes. C'est l'une d'elles, Ronnie Haram, ancienne Go Go et programmatrice du Whisky, qui tombe sur eux le soir où ils se font virer suite à une bagarre dans le public. Les Doors décrochent la timbale la veille de l'été 1966 et se retrouvent *groupe maison* au Whisky, assurant les premières parties de Zappa, Buffalo Springfield, Them et

Photo Don Paulsen/ Michael Ochs Archives-DR

surtout Love, les grands responsables de la carrière du groupe. Le show Doors gagne en intensité, ce chewing-gum émotif où Morrison teste ses théories sur la manipulation des foules. C'est un poncif : leurs concerts sont des rituels. Quand Densmore décélère, que Morrison hurle, que Krieger tisse ses solos qui fascineront Santana et que Manzarek fait groover le tout de sa main gauche, quelque chose de magique flotte dans l'air. Les chansons ne sont jamais jouées à l'identique, Morrison improvisant quelques poèmes par-ci, créant l'événement en se roulant par terre par-là. Un soir, il va voir Warhol et sa Factory descendue sur la côte Ouest. Jim a un flash. Déjà sur le son du Velvet Underground et les textes de Lou Reed. Mais surtout sur le look de cuir noir de Gerard Malanga, le danseur aux fouets. De retour au Whisky, il comprend qu'il doit repousser les limites de la décence. Alors que le groupe joue "The End", il entonne, sous la barbe de ses compères "The Killer Awoke Before Dawn", cette litanie se terminant par les mots *"mother I want to..."*. On entend les mouches voler puis... c'est l'émeute. Le groupe est foutu à la porte, traité de dégénéré. Qu'importe : Elektra vient de le signer.

Sous le choc, les petites filles se rueront chez leur disquaire

Jac Holzman, patron d'Elektra, était venu voir le groupe au Whisky sous les conseils du chanteur de Love, Arthur Lee. Il a fallu à Holzman voir les Doors quatre soirs de suite pour prendre une décision : ces musiciens avaient quelque chose d'unique, cette touche West Coast qu'il cherchait à capter avec son label, et assez de chansons pour remplir 4 faces vinyle. Problème : leur chanteur, bien que beau, semblait fou et ses textes parlaient de la mort. Il les convoque au Sunset Sound avec l'équipe maison : Paul Rothchild à la production, fraîchement sorti de prison pour quelques barrettes de shit, et Bruce Botnick comme ingénieur, responsable des albums du Paul Butterfield Blues Band, de Love et de "Mary Poppins". Ils ont six jours pour faire passer leurs 11 morceaux dans la console 4-pistes. Et ça commence par un rythme de bossa nova. Manzarek alterne basse latino et celle "What'd I Say" de Ray Charles. Le riff de Krieger, emprunté à Paul Butterfield, presse le tout. Puis Jim hurle dans le Telefunken U47 (le même que Sinatra) branché sur une reverb longue : *"Break on through to the other side"*. Un manifeste. Piste deux : soul. Krieger reproduit les cuivres des JB's à la guitare, Morrison miaule de sa belle voix feutrée, Larry Knechtel (du Wrecking Crew) pose une basse d'anthologie. "Soul Kitchen". Changement de couleur : Morrison *croone* d'une voix pure comme l'O^2, Manzarek rappelle qu'il est d'abord pianiste, le groupe serre les coudes derrière ce vaisseau de cristal... En huit minutes, les Doors ont montré qu'ils n'avaient aucun prédécesseur. Ils parlent ouvertement de défonce et mélangent quatre genres musicaux en seulement trois titres. L'étendue de leur palette semble sans fin. Elle s'étirera encore au fil de l'album, avec la chanson à boire "Alabama Song" empruntée à Kurt Weill et Bertolt Brecht, les guitares slide mineures de "End Of The Night", les hurlements sodomites de "Back Door Man", l'introduction *façon Bach*, le solo psyché de "Light My Fire" et, bien sûr, les 11 minutes de "The End", son arpège hispanisant et ses oscillations entre sublime et ridicule. Voici l'œuvre d'un groupe sûr de lui, obsédé par le jazz et la musique contemporaine, dont le chanteur a passé 20 ans de sa vie à ne faire que lire avant de siffler la moindre note. "The Doors", un album aux chansons si *extraordinaires* qu'on l'écoute, 50 ans plus tard, encore interloqué.

Sous le choc

Holzman croit tellement en la musique du groupe (et au physique de son chanteur) qu'il fait des Doors la priorité du label pour le début de l'année 1967. Le groupe devient *branché*, se produisant à New York, traînant à la Factory, alignant les concerts à San Francisco où il parle jazz avec Greg Shaw, futur patron de Bomp. Mais le single "Break On Through" ne perce pas. Lester Bangs, âgé de 19 ans, se bidonne en entendant "The End" se faire railler à la radio. Le groupe tourne sans réel succès. L'année s'écoule, les albums sortent : premiers Velvet, Pink Floyd, "Sgt Pepper..."... Puis, à l'été, un DJ soufflera l'idée : il faut amputer "Light My Fire" de son solo. La coupe effectuée, les Doors passeront au Ed Sullivan Show, Morrison y chantera le mot interdit : *high*. Sous le choc, les petites filles se rueront chez leur disquaire. Jim devient *"un phallus sacré gainé de cuir"*. "Light My Fire" devient le tube de l'été 1967. L'été de l'amour. ★

Album *"The Doors" (Elektra/ Warner)*
Réédition *"The Doors DVD Classic Album" (Eagle Vision)*

PEUT-ON ENCORE PORTER UN PANTALON DE CUIR EN 2017 ?

Pour répondre à cette existentielle question agitant les milieux rock, SM, glam ou gay depuis des lustres, notre spécialiste a ressorti ses souvenirs et son pot de talc.

PAR PATRICK EUDELINE

Au Moyen Age, on les appelait les "Chevaliers Noirs". Ils n'avaient prêté allégeance à personne.

Rebelles sans cause, ils refusaient tout blason et se rendaient parfois au plus offrant. Privés de tout écuyer ou page qui auraient pu entretenir leur armure, ils peignaient leur armure de noir afin d'éviter qu'elle ne se rouille. De plus, bien évidemment, cela leur permettait de se fondre dans la nuit.
De tout temps, les rebelles, les sombres héros, les cassés, les luciférien, les habités, s'habillent de noir, qu'ils soient Erik le fantôme de l'opéra, Dracula le vampire, Zorro, Belphégor ou Paganini. Paganini qui avait tout inventé du lyrisme ampoulé et du live sacrificiel. Paganini qui cassait plus de cordes à son violon qu'Hendrix ne brûlait de guitares.
Irving Schott n'y a même pas pensé quand en 1928, il conçut son illustre Perfecto. Mais le cuir en était noir. Il ne pouvait qu'être noir. Comme la robe d'Yvette Guilbert, ou comme les habits des... "Habits Noirs".

Et il fut un temps où, jeune lycéen, je me faisais interdire le blazer noir, le Levi's noir (je n'osais encore rêver à la chemise), la couleur du bien était le bleu marine. Alors mêler le noir immémorial — celui des ténèbres, d'Hadès, de la nuit, des yeux clos et du deuil — au cuir... Le cuir ? L'écorce des héros, depuis les samouraïs. Le cuir parce qu'en se vêtant de la peau d'un cheval, on gagne un peu de sa célérité et de son élégance. Le cuir parce qu'il est opération magique. Oui ! Se vêtir de la peau d'un animal. Comme le sorcier de "Tintin Au Congo" avec sa peau de panthère.

Donc, le cuir noir est un absolu. Avant le rock, il était là.
Depuis toujours. Interlope et sacrificiel. Le cuir noir comme la vêture des homosexuels douteux, des Waffen-SS et des bikers en marge.
Le cuir noir est bel et bien le velours souterrain. Dès le XIXème siècle, le cuir (on ne dira plus noir, c'est un pléonasme) fait son apparition. Autour des pratiques sadomasochistes, par exemple.

Même Valérie Pecresse peut porter impunément des jupes en cuir noir

Dans les années 50, les seuls à s'habiller de cuir sont les bikers et les gays, tendance interlope. Comme Jean Boullet, le libraire, amant du nain Pieral et qui fait scandale avec son pantalon de cuir.
La vague des bikers après-guerre, leur marginalisation via le cinéma, pérennise et impose cette image du cuir. Perfecto Schott, Lewis Leathers en Angleterre, puis gilets et enfin jeans de cuir : c'est la naissance de l'uniforme.

Et très vite, bien sûr... Les rockers entrent dans la danse !

Même si, dans les fifties, peu, finalement, osent s'habiller ainsi. Les rockers viennent souvent de la campagne et s'ils veulent réussir, peu sont prêts à assumer une telle image de *délinquant juvénile*. C'est que Marlon Brando a imposé au monde entier cette évidence : les bikers sont des rebelles et des voyous. Et ils s'habillent de cuir. La maison Schott Bros, à son grand désespoir, voit en 1957, la plupart des écoles interdire le port du Perfecto.
Alors ? Elvis, mais sur sa moto. Eddie Cochran ? Malgré la guitare, une fois encore, il semble prêt à monter sur la Harley et s'est juste habillé pour l'occasion.
Non, avant 1960, le cuir est rare. Mais l'idée est là. C'est d'Angleterre que tout explosera, grâce à Larry Parnes, l'homme derrière les premiers rockers anglais. L'homme derrière Marty Wilde, Billy Fury, Joe Boyd, Duffy Power, Eden Kane, Tommy Steele... Les rockers anglais sont une surenchère de leurs homologues américains, une mise en abyme, une conceptualisation — déjà. De toute façon, ils en font plus. Comme pour compenser de n'être pas nés américains... Plus de glitter, de blondeur, de satin.

Gene Vincent ? Il n'est pas anglais mais est venu chercher refuge. Gene Vincent *est* le cuir. Dans l'inconscient du rocker, c'est un pléonasme. Mais le rocker massacré, pour cela, aura obéi aux ordres de Jack Good, mentor, manager et prestidigitateur. Un autre Larry Parnes. Jack Good a lui aussi une vision glam et extrême des choses. En Amérique, le rock se banalise et se ratatine sur lui-même. On est passé de la splendeur baroque d'Esquerita au gentil Pat Boone ? Il renaîtra donc en Europe façon Barnum de luxe et grand spectacle, avec des héros spectaculaires. Derrière, bientôt, un jour... il y aura quelques mauvais garçons comme les Rolling Stones et les Pretty Things, des mods à pompadour comme Rod et le petit David, des glam rockers à la pelle, et même des punks. Tous doivent quelque chose, un tréfonds d'eux-mêmes, à Larry Parnes et Jack Good, les inventeurs de ce que le rock anglais allait devoir être.
L'outrance, des pantalons dorés, "The Sound Of Billy Fury", le décorum et la guitare maniaque des Pirates de Johnny Kidd... c'était tout ce dont l'Amérique était désormais incapable.

Gene Vincent, Anglais d'adoption, pour tout rocker européen, c'était l'absolu. Parce que l'homme, alcoolique, très tôt shooté de morphine, souffrait dans sa chair, n'était que fêlures et danger. Béquilles, patte folle, sourire tordu de douleur et "Baby Blue" ou "Woman Love", ces extrêmes du blues blanc. Si le concept, un jour, eut un sens. Jack Good lui imposera le port du pantalon de cuir noir, d'un haut de même matière et d'un unique gant. Tout cela avec un démesuré médaillon qui brinquebalait sur son torse. Que disait le médaillon ? On ne l'a jamais vraiment su.
Et Vince Taylor, à sa suite, adoptera de même le cuir en voyant, en vitrine de chez Harrod's, une combinaison de ski toute de cette même matière, qu'il achètera illico. Jack Good, manager, lui avait demandé, à lui aussi de durcir son apparence.
En 1978, Vince me dit cela : *"J ai été le premier à m'habiller de cuir noir. Gene Vincent m'a imité. C'est Jack Good qui l'a obligé"*
Comment dire ? C'est bien possible.

En France, d'ailleurs, et ce n'est pas pour rien, c'est en pantalon de cuir (et chemise à dentelles, noir et or) que Johnny Hallyday se présente devant Line Renaud et en première partie de Raymond Devos. La proximité géographique et la chronologie font que le rock français qui est en train de naître, lorgne plus qu'il ne le croit lui-même vers Londres. L'Amérique, c'est autre chose, ils inventent le twist et composent des chansons magiques — Spector, Tamla ! — C'est beaucoup, c'est formidable, mais ce n'est pas du rock.

Donc, le cuir noir, dès ce début des sixties est un uniforme inconscient et obligé. Les loulous en rêvent, même si dans la pratique on ne trouve que des jeans Rica Lewis, du skaï et des mauvaises *moumoutes* inspirées du Bombardier B6. Les bikers anglais eux, n'en déplaise aux mods, ont le style. Lewis Leathers cloutés, purs jeans Levi's, bottes Harley et ducktails outrées.

Mais bientôt, le cuir connaît une éclipse, une éclipse mod justement. Il faut être Pierre Clémenti dans "Belle De Jour" pour porter un manteau de cuir.

Le cuir, ce qui est pour lui une chance, finalement, retourne dans les ghettos interlopes. C'est Kenneth Anger qui l'illustre comme personne (gay et bikers pour "Scorpio Rising"), et bientôt Gerard Malanga, qui porte un jean cuir en faisant sa fofolle danseuse avec un fouet pendant que le Velvet joue. Une idée de Warhol. On a envie de dire évidemment...
Le reste de l'histoire est connue. En pleine confiture hippie, Jim Morrisson porte le pantalon de cuir... Parce qu'il a vu Gerard Malanga sur scène, lors de la courte tournée du velvet au pays des fleurs. Oui, Malanga. Et non Gene Vincent. Ce qui n'honore guère le dénommé Morrisson, finalement. On aurait aimé lui trouver une filiation moins pseudo esthète. Enfin, il le porte bien. Avant de grossir.

Sinon, ce sont les femmes, Emma Peel, Marianne Faithfull dans la motocyclette (et bientôt Suzi Quatro, donc) qui portent le cuir. Façon combi moulante et zippée.

Photo DR
Guitar Wolf

Mais bientôt, dès 1969, on voit cette chose improbable cinq ans auparavant : des mods aussi notoires que Steve Marriott arborent un Perfecto, n'hésitant pas (Jimmy Page !) à l'associer à un pantalon de velours frappé cerise. Le look biker revient ! Avec le premier revival rock. C'est Elvis en quête de crédibilité pour son retour en 1968. C'est Johnny Hallyday dans "A Tout Casser". En chemise de satin noir, Perfecto, Ray Ban mercurisées, médaillon et ceinturon. L'homme est parfait. Carrément glam rock avant la lettre, même si personne ne le sait encore. Ses copains Dutronc et Polnareff, alors que l'année 70 n'a pas encore frappée semonce, portent aussi le Perf'. L'iconique 613 (j'ai toujours un peu méprisé ceux qui portaient le tardif 614 avec les deux rivets sur le col. Je n'y peux rien).
Ce qui voulait certainement dire quelque chose.

Dès 1972, l'affaire est clouée. Le rock revient dans tous ses états et le Perfecto, et le pantalon de cuir idem. J'achète mon 613 au marché Malik. Le vendeur s'appelle Gérard Lanvin.

De Johnny Thunders (qui l'agrémente souvent, lui le petit Italien, d'un svastika) au MC5 jusqu'aux punk rockers, le Perfecto Schott ou le Lightning de Lewis Leathers (Sid ! Mick Jones !) est une obligation. Certains (Nick Kent, en sa période flamboyante, et à qui je posais la question) n'hésitent pas à aller jusqu'à New York, chez The Leatherman de Christopher Street (nous ne parlons pas ici, on s'en doute, du fabricant d'outils) pour trouver un jean cuir correctement coupé. Ce qui n'est pas chose aisée.
S'habiller tout de cuir, à cette époque, est un must. Mais un must malaisé. On se retourne sur vous, dans le meilleur des cas. Le pire n'est pas narrable. J'en fais souvent l'amère expérience.

Mais le punk rock bientôt a changé la donne à jamais. Le cuir, trop vu, est devenu prévisible. Un cliché. S'habiller de cuir ? Motörhead ou les Pretenders peuvent un temps porter le flambeau mais bientôt... Billy Idol, George Michael ou Kim Wilde à l'horizon. José d'"Hélène Et Les Garçons" est vu avec un perfecto (un 614 trop grand, mais quand même) et même Lavilliers. Tout est dit.
Le cuir se banalise, il appartient à l'histoire. Et aujourd'hui, même Valérie Pecresse peut porter impunément des jupes en cuir noir, ce qui était jadis réservé à Siouxsie ou Blondie.
Et à la question cruciale — peut-on porter un pantalon de cuir noir en 2017 ? — j'aurais tendance à répondre d'une manière plus drastique encore que Madonna, qui affirmait nettement voilà quelques années que, passé trente ans, le pantalon de cuir noir, ce n'est vraiment pas possible et qu'il convient de se méfier sévèrement de celui qui transige et le porte.

Oui, les derniers à avoir pu, c'étaient les baby-rockers, sans doute. Avoir dix-sept ans en 2005 et jouer au Gibus avec des boots Barracuda et un pantalon de cuir trouvé chez Guerrisol, c'était possible et même souhaité.

Aujourd'hui, on a envie de penser que seul Rob Halford de Judas Priest, parce qu'il est gay et Chrissie Hynde (parce que c'est comme ça) peuvent se le permettre. Ah ! Et Johnny Hallyday aussi, bien sûr et évidemment. Même conçu par Jean-Claude Jitrois. Parce que Johnny a tous les droits, et même celui de porter un aigle dans le dos avec des incrustations turquoise. Puisque c'est Johnny.

Sinon, le cuir. Non merci. Hors trench-coat, je ne vois pas. Je ne vois plus. Il est devenu l'affaire d'Agnès B et de Gaultier, Slimane ou Lagerfeld. Des créateurs. On leur cédera volontiers. Bien obligé.
Les originaux, on les laisse aux fantômes. Et aux souvenirs. ★

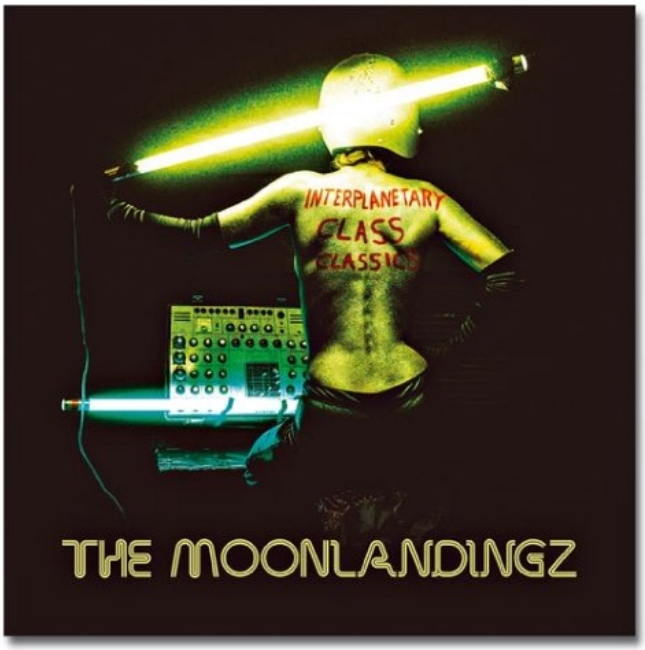
Ce n'est pas tous
les jours qu'on
peut déguster un
30 ans d'âge.

OÜI FM, depuis 1987
Première radio rock de France

OÜI FM

30 ANS de Rock

L'histoire de Johnny Rocket



The Moonlandingz

"INTERPLANETARY CLASS CLASSICS"

TRANSGRESSIVE / PIAS

"Je suis Johnny Rocket, nous sommes les Moonlandingz, et nous venons de Valhalla Dale." En 2017, il est encore des gens pour tenter le coup du groupe fictif. Celui-ci est né dans la tête de l'Eccentronic Research Council (trio électronique anglais aussi étrange que son nom) avec l'aide de deux cramés de la Fat White Family. "Interplanetary Class Classics" est leur premier album. Depuis quand le rock'n'roll est-il envahi par les personnages et lieux de fictions ? Si l'on suit les thèses de l'auteur/magicien anglais Alan Moore ("Watchmen", "V Pour Vendetta") : depuis la nuit des temps. Joe Meek parlait déjà de l'espace dès 1960... L'histoire de Johnny Rocket et ses Moonlandingz débute, quand Adrian Flanagan, membre de l'Eccentronic Research Council, se fait harceler numériquement et physiquement par une fan. Traumatisé par ce poltergeist muni d'un smartphone, Flanagan détourne cette énergie négative en écrivant l'album concept "Johnny Rocket, Narcissist & Music Machine" qu'il sort sous le nom de l'ERC. Ce rituel magique devait permettre à ce que la fan ne s'en prenne plus à sa personne mais à un golem bouc-émissaire nommé Johnny Rocket, originaire de Valhalla Dale. Pour camper le personnage sur scène, c'est Lias Saoudi, chanteur de la Fat White Family qui fut réquisitionné. Il a suffi d'un concert à la BBC, donné par ERC, Lias et son collègue de la FWF Saul Adamczewski, pour que les Moonlandingz connaissent le succès. Sous la pression des personnages et du public, les musiciens ont dû enregistrer le premier album des Moonlandingz. La chose est là et tête à pleine bouche l'électronique expérimentale de l'Eccentronic Research Council et la musique de carnaval gothique de Fat White Family, le groupe a embauché Sean Lennon pour la production. Comment tagguerait-on cette musique chez Apple ? Ouija pop. Traduire : krautrock de space opera à orchestration de train fantôme. Un peu toc, donc. Un peu série B, baroque. Comme la Femme : pas réaliste, on l'avait compris. Tout n'est pas passionnant dans cet "Interplanetary Class Classics". Le robotique "IDS" est un peu trop en pilote automatique, la ballade "The Strangle Of Anna" réussit l'exploit de plagier deux morceaux du Velvet Underground... Même l'ouverture, "Vessels", son rythme stomp et son saxo flippant, crie un peu trop que ces Moonlandingz veulent un vaisseau pour rentrer chez eux. C'est quand ils découvrent les joies terrestres que le groupe semble à la fête. Sur "Neuf Du Pape", on trinque des grands crus avec le comte Dracula. Sur "Black Hanz", on invite Barbarella pour un twist sur Saturne Strip. Quant à "Theme From Valhalla Dale" et "The Rabies Are Back", elles reprennent l'affaire où "Songs For Our Mothers" l'avait laissée : une disco party organisée par Kurt Weill au *Blaue Engel*. Les Moonlandingz dresseront bientôt leur cirque près de chez vous. Ces soirs-là, levez la tête : la Lune, un bouchon de champagne dans l'œil, tentera de se garer sur Terre.

✪✪✪ 1/2

THOMAS E. FLORIN

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Chuck Prophet

"Bobby Fuller Died For Your Sins"

YEP ROC (IMPORT GIBERT JOESPH)

Comme le temps passe : douze albums déjà pour Chuck Prophet depuis le formidable "Brother Aldo" qui a ouvert le bal en 1990. Le chemin a été surprenant : un jour, vers le milieu des années 90, l'ancien Green On Red a décidé qu'il en avait assez d'être considéré comme un guitar hero de l'americana (en gros, un croisement monstrueux entre Richard Thompson, James Burton et Tom Verlaine), et a cassé son jouet en décidant de ne plus faire de solos de guitare, ou à peine (c'est bien dommage). Beck lui avait retourné la tête — comme tant d'autres —, et ses albums sont devenus de plus en plus variés, Prophet expérimentant toutes sortes de nouvelles sonorités aux antipodes de celles qui l'avaient rendu célèbre

dans son premier groupe. C'était parfois très bien, parfois moyen, mais avec celui-ci, c'est parfait : "Bobby Fuller Died For Your Sins" (meilleur titre d'album de l'année) enquille des morceaux résolument rock and roll, parfois un peu garage (ces guitares fuzz, ce Farfisa), souvent grandioses ("In The Mausoleum", hommage à Alan Vega, qui évoque autant Suicide que les Modern Lovers), et son nouvel hymne "It Was A Bad Year For Rock And Roll", montre que l'homme n'a rien perdu de sa ferveur pour le genre. Mais surtout, "Bobby Fuller Died For Your Sins", idéalement produit, sonne terrible : aucun album en solo du Prophet n'a jamais autant rutilé tous azimuts. Trémolo, fuzz, orgue, chœurs, douze-cordes, cymbales cuivrées, envolées rockab' soudaines ("Coming Out In Code"), le tout avec un chanteur qui semble plus énervé que jamais. C'est un festival électrique, écrin parfait pour ce qui compte déjà parmi ses meilleurs albums. Dan Stuart, au boulot maintenant ! ✪✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

Bob Dylan

"Triplicate"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Il y a eu "Shadows In The Night", "Fallen Angels", et maintenant les trois albums, aux tons différents mais à la formule similaire, qui forment "Triplicate". Certains fans sont pantois, et à bon droit : celui qui a sans doute été le plus grand auteur-compositeur du 20e siècle, le créateur de *"nouvelles expressions poétiques"* selon l'Académie Nobel est revenu aux années 40 et 50, non seulement pour jouer des standards mais pour décalquer souvent note après note avec son groupe de scène les arrangements gravés par Frank Sinatra à sa grande époque. La formule n'a pas changé par rapport aux deux albums précédents, on remarque peut-être une section cuivres plus présente et une voix un peu plus affirmée, comme si Dylan était encore plus en confiance. Les trois nouveaux parcours à travers le grand répertoire américain contiennent quelques déceptions quand ils s'attaquent aux titres les plus connus (dont "These Foolish Things" et un "Stardust" qui ne rivalise pas avec la version de Willie Nelson). C'est quand Dylan aborde des compositions plus obscures qu'il réussit à surprendre agréablement, avec ses relectures en ombres chinoises d'un matériau de départ en Technicolor, n'hésitant pas à se lâcher aussi sur

du Count Basie ("The Best Is Yet To Come"). Et il est surtout idéalement placé avec son timbre éraillé pour porter les titres où Sinatra exprimait de la vulnérabilité face aux ravages du cœur ou simplement de l'âge, avec une fragilité encore plus palpable ("Here's That Rainy Day", "September Of My Years"). D'où des versions fascinantes, tout sauf de l'easy listening, pour les amateurs de ce répertoire, mais qui inspireront un certain sentiment de redite aux autres. ✪✪✪ 1/2

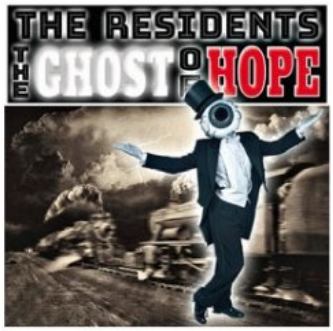
FRANCOIS KAHN

The Residents

"The Ghost Of Hope"

CRYPTIC CORPORATION/ CHERRY RED

Depuis 1974, les Residents sortent des disques *malaisants*, dissonants, terrifiants et parfois hilarants. De "Meet The Residents" à "Ghost Of Hope", rien n'a vraiment changé. On retrouve leurs accords étranges et leurs voix déformées, mais cette fois le concept est encore plus tordu que d'habitude : les sept compositions de ce disque sont consacrées aux plus fameux accidents ferroviaires de la fin du 19e siècle au début du 20e, à une époque où l'accélération des trains à vapeur multipliait les crashs meurtriers. Pour cette narration sanglante, les Residents ont mixé les récits des journaux de l'époque à de la musique et des effets sonores gore pour un trip anxiogène dans lequel il serait vain de chercher le single. En 7'20, "Horrors



Of The Night" raconte la collision de deux locomotives le 2 juillet 1883, occasionnant 6 morts *"ainsi que beaucoup de blessés, de mutilés et de défigurés"*, précise le livret. Plus insolite encore : dans "Train *Vs* Elephant", on apprend que le 17 septembre 1894 en Malaisie, un éléphant a percuté un train à vapeur roulant à 90 km/ heure et l'a volontairement fait dérailler. Pour raconter ces histoires horribles, les Residents déploient des trésors d'ingéniosité et ce CD s'écoute comme on regarde un film, avec quelques détails glaçants comme le récit du cheminot qui évoque dans "A Shroud Of Flames" l'enfer de feu provoqué par un réservoir d'essence qui s'est répandu sur la voie ferrée. Synthés sournois, guitares trafiquées, voix spectrales : c'est du grand Residents qui attend les fans. Les autres pourront découvrir, 43 ans après le premier album, un groupe aussi gonzo qu'au premier jour. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Jesus And Mary Chain

"Damage And Joy"

WARNER

Le come-back. L'une des pires plaies du rock'n'roll. Quelles qu'en soient les raisons, ça n'a jamais été fameux : il suffit de se remémorer le retour du Velvet Underground pour choper quelques sueurs froides. Oui, mais... On n'est pas à l'abri d'un miracle. Depuis leur retour scénique en 2007, Jim et William Reid — auxquels, en termes d'engueulades homériques, les Gallagher doivent beaucoup — ont tourné plusieurs fois sans réussir à enterrer suffisamment la hache de guerre pour se risquer à la promiscuité du studio. Jusqu'à l'an dernier. A priori, quelque trente ans après le coup de poing sonique de "Psychocandy" ou la beauté vénéneuse de "Darklands" (le meilleur disque de Lou Reed sans Lou Reed), on n'attendait pas grand-chose d'un nouvel album de The Jesus And Mary Chain, surtout à l'aune du dernier en date, "Munki" (1998), qui rimait si bien avec parodie. Pourtant, derrière une atroce pochette mais sous la houlette du producteur et légendaire bassiste Youth, les deux frères ressassent avec une inspiration retrouvée leurs obsessions historiques. Toujours habités par cette dévotion pour le format pop, ils maltraitent leurs guitares avec jubilation, présentent la boîte à rythmes

de Suicide aux mélodies des Beach Boys (l'étourdissant "All Things Pass"), cherchent et atomisent l'héritage des Stooges ("Get On Home"). Ils reluquent avec concupiscence des photos jaunies de girl groups et se la jouent, filles à l'appui, Nancy et Lee, le temps de chansons aussi déglinguées qu'inspirées ("Always Sad", "Los Feliz", "Black And Blues"). Alors, même après avoir confessé le meurtre de Kurt Cobain sur "Simian Split", The Jesus And Mary Chain mérite l'absolution pour mieux célébrer sa résurrection. ✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

The Shins

"Heartworm"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Voilà quelques années, The Shins était un satané bon petit groupe. Une bande de jeunes gens timides sortis d'une ville qui ne leur ressemblait pas (Albuquerque, Nouveau Mexique) et qui bricolait alors de beaux et délicats refrains, plus anglais qu'américains, à l'image du merveilleux "Saint Simon", beau comme du Zombies. Le succès arrivant, les *Tibias* et leur leader James Mercer grossirent le son sur les albums suivants, plus synthétiques et commerciaux. Une intiative sans doute imputable à Mercer, songwriter ambitieux, en quête de succès mainstream. L'Américain a fondé un groupe avec Danger Mouse (le très passe-partout Broken Bells) et brigue désormais un fauteuil dans le Rotary club de la pop. Cinq ans après "Port

Of Morrow", les Shins reviennent sur un cinquième album où Mercer est désormais seul maître à bord. Derrière la belle pochette, onze nouvelles chansons pleines de louables intentions. Entouré de musiciens de classe (le batteur de Modest Mouse, et l'excellent Richard Swift), James Mercer prouve son habileté à caser des pré-refrains et des arrangements sophistiqués. Les écoutes se succèdent mais "Heartworms", hélas, sonne creux. Malgré la production cossue, malgré les innombrables pistes présentes sur chaque morceau, l'essentiel manque : de bonnes mélodies, de l'âme. Mercer s'essaie à la chanson d'amour acide ("Cherry Hearts"), au mid tempo mélancolique ("Fantasy Island"), à la power pop cisélée ("Half A Million"), mais l'album est aussi excitant qu'un canapé beige. A trop chercher le consensus, Mercer, qui a pourtant une voix singulière, a perdu sa personnalité sur ces compositions sans grand intérêt. ✪✪

BASILE FARKAS

Depeche Mode

"Spirit"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

"On n'a pas évolué." Cette phrase extraite de "Going Backwards", morceau au son métallique avec des échos techno qui ouvre le nouvel album de Depeche Mode, ne parle bien sûr pas du groupe : en 36 ans d'existence, les kids de Basildon sont devenus des poids lourds de la pop électronique et ce quinzième album studio confirme que leur longévité n'est pas due au hasard. La voix de Dave Gahan, si fragile au début des années 1980, est devenue celle d'un tribun pop qui se fâche en évoquant ce monde en pleine régression, un monde dont l'humanité à la mentalité caverneuse a perdu le contrôle. DM ne sauvera peut-être pas la planète, mais il lui offre une bande-son à la dimension de l'époque. "Where's The Revolution", premier single, est du Depeche Mode classique, calibré pour les stades. "The Worst Crime" démarre en douceur et introduit une guitare planante, comme du Pink Floyd enregistré au 21e siècle. Avec "You Move", on savoure des envolées de claviers aériens, kraftwerkiens, tandis que "So Much Love" retrouve des accents rétro avec des séquences électroniques qui rappellent "The Meaning Of Love", un de ses premiers hits. C'est James Ford, de Simian Mobile Disco, qui produit ce nouveau

pavé du groupe de Martin L Gore, maestro discret et auteur des compositions brillantes de cet album qui réussit à surpasser son prédécesseur sorti il y a quatre ans, "Delta Machine". Si Dave chante parfois l'amour, il évoque aussi la rupture, comme sur le glacial "No More (This Is The Last Time)", où il s'adresse à une ex, et "Poison Heart", superbe avec son beat lourd, son break aérien et ses chœurs enchantés. Tout s'achève avec "Fail", et toujours cette guitare qui pleure en arrière-fond. Du grand art par un grand groupe. ✪✪✪1/2

OLIVIER CACHIN

The XX

"I See You"

YOUNG TURKS RECORDINGS/ PIAS

Le drame d'un groupe underground qui décolle (surtout en France), c'est qu'il prend le risque de se couper irrémédiablement de sa fan base, jalouse et peu partageuse. Et si en plus le groupe indé en question se hasarde dans des eaux un peu plus radio friendly, alors là, c'est l'hallali. Est-ce qu'il va arriver à The XX, le trio composé de Jamie *xx* Smith, Oliver Sim et la fragile chanteuse à la voix triste, Romy Madley Croft ? C'est une possibilité. Car dès les premières mesures de "Dangerous", on s'éloigne du format The Cure electro qui avait défini le son XX lors de la sortie de son premier album homonyme en 2009. La vidéo de "On Hold", filmée sous le soleil de Marfa (Texas), avec ses images de teenagers américains aux corps sculptés, présente la ligne 2017

du groupe, plus solaire, moins neurasthénique. Le single est un de ces hits insidieux, qui s'infiltre dans le cortex après qu'on s'est demandé si ce n'était pas mieux avant, et qui finit par amener à un usage intensif de la touche *repeat* (pour ceux qui écoutent encore des disques *physiques*, bien sûr), grâce au sample habilement placé de "I Can't Go For That (No Can Do)" signé Hall & Oates. Les bons morceaux ne manquent pas, et ce que l'on perd en nostalgie, on le gagne en efficacité. Le trio sait appâter l'auditeur, comme le prouve cette suite de dix titres calibrés pour le plus grand nombre. Les textes parlent d'amours déçues ("Say Something Loving", avec un échantillon des Alessi Brothers), de renoncement ("Replica"), d'émois adolescents ("I Dare You"), le tout avec un bémol sur les guitares et un boost sur les séquences électroniques. Et avec une pochette miroir qui rappelle "Look At Yourself" de Uriah Heep. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Xiu Xiu

"Forget"

POLYVINYL/ TEENAGE MENOPAUSE

Xiu Xiu est un groupe terrifiant. Littéralement. Que leurs albums soient originaux, composés intégralement de classiques de Nina Simone ou réinterprètent la BO de "Twin Peaks", ils demeurent constants dans leur proposition d'une musique expérimentale, étrange, minimaliste et bien souvent effrayante. Xiu Xiu aime créer l'inconfort. L'écoute d'un album est d'abord un challenge. Mais une fois l'ensemble parcouru, on finit par comprendre l'espace, à tâtons, comme on s'habituerait à déambuler dans l'obscurité. On pense à Lynch, bien sûr. A Scott Walker aussi. "Forget", leur treizième album, est un excellent point d'entrée dans la discographie du groupe de Jamie Stewart. Plus pop, (un peu) moins torturé, ce disque plus immédiat est co-produit par Greg Saunier, la tête pensante de Deerhoof. Pour autant, Xiu Xiu ne délaisse pas l'exploration de territoires inquiétants et "Forget" conserve cette tendance pour les lignes de chant glaçantes, les arrangements tantôt arides et tantôt étouffants. Quand certains sons nous caressent, l'incertitude demeure sur l'instant, inévitable, où une brutale saillie dissonante nous saisira aux tripes, nous entraînera au fond des eaux. Là, en bas, l'auditeur est invité à se perdre, à se sentir dans cet oubli

comme au paradis. "Forget" est un album magnifique, dont la beauté ne se révèle que dans la confrontation à ses aspérités. Mais la récompense au bout vaut la traversée, aussi douloureuse soit-elle. ✪✪✪

JOE HUME

Electric Guest

"Plural"

BECAUSE MUSIC

Quand un groupe qui a débuté sous le parrainage de Danger Mouse propose son toujours difficile second album sans signature sonore autre que la sienne, la désillusion peut être de mise. Sauf qu'Electric Guest réussit à faire aussi bien, voire mieux, que son "Mondo" *dangermoussifié* de 2012 avec "Plural", album qui a mis près de cinq ans à voir le jour. Dès l'ouverture, le très plaisant "Zero" sur lequel on swingue au son de la harpe maniée par Joanna Newsom, le gang d'Asa Taccone confirme son talent pour la petite mélodie entêtante et les rythmiques sautillantes qui s'insinuent dans le cerveau reptilien. Au fur et à mesure que l'on avance dans les douze compositions du disque, on s'aperçoit que le talent d'Electric Guest ne se

résume pas à cette brillante entrée en matière. Fun fact : Asa est le frère de Jorma Taccone, membre du trio comique The Lonely Island, dont les vidéos ont cassé internet. Fan de hip-hop — il aimait citer les rappeurs E-40 et Mac Dre parmi ses influences — Asa en utilise certaines techniques, comme en témoigne "Oh Devil", mais en gardant le cap sur une pop aux frontières du son indie. Les deux visages du dessin de la couverture (signé par le graphiste Elevator Teeth) sont donc le symbole de cette *"dualité propre à Electric Guest"*, comme l'explique la bio du groupe. Sur des morceaux comme "Glorious Warrior", le résultat est stupéfiant et la voix de tête d'Asa est la chantilly sur le gâteau des luxueuses orchestrations de l'album. On croise des invités discrets mais triés sur le volet, comme le chanteur/ guitariste des Vaccines Justin Young sur "Over"et le trio vocal féminin Haim sur "Dear To Me". Bref, EG peut enfin sourire au futur : ce groupe a de l'avenir. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Goldfrapp

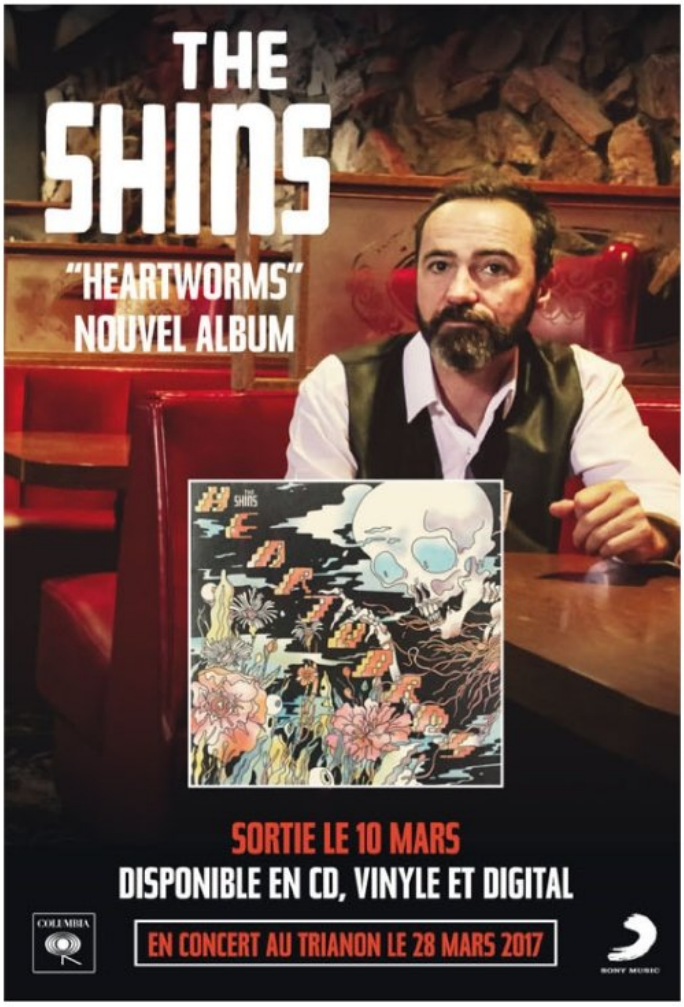
"Silver Eye"

MUTE/ PIAS

Quatre ans de réflexion pour les duettistes et quatre ans d'abstinence pour les fans, le point de vue diverge toujours quand le délai d'attente devient trop préoccupant. Une nouvelle fois, Alison Goldfrapp et Will Gregory évitent soigneusement de refaire tout à fait la même chose que le précédent album. Là, l'ensemble donne dans l'electro atmosphérique qui pourrait servir de bande-son à n'importe quel film de Peter Jackson. La production est d'une ampleur impressionnante même sur des titres un peu plus intimistes comme "Beast That Never Was" qui permet de bien apprécier les arrangements intelligemment disposés en arrière-plan tout au long du titre. C'est du bel ouvrage qui incite encore à piocher dans la référence cinématographique mais, ce coup-ci, du côté de chez Jacques Tati tant cet album est truffé de titres qui incitent l'auditeur à plonger dans les enceintes pour s'immerger complètement dans le sujet. Là où l'auditeur s'aperçoit que le son est vraiment énorme, c'est en se focalisant sur la note d'intro répétée de "Everything Is Never Enough". Au départ, on a presque l'impression que la suite s'annonce chétive avant d'être, progressivement, emporté par l'effet de marée montante électronique qu'est la suite du morceau.

Pareil pour le bien nommé "Ocean" qui clôt l'album. Pour ce qui est du reste, les amateurs d'electro plus conventionnelle pourront toujours se raccrocher à des titres comme "Anymore" ou "Tigerman" à la construction moins complexe mais tout aussi efficace pour ce qui est d'obtenir du déhanchement sur la piste de danse. Au final, une attente sans doute longue mais un résultat très largement au-dessus de la moyenne. ✪✪✪

GEANT VERT



Disques classic rock

Boss Hog

"Brood X"

IN THE RED

L'homme n'en a jamais tant demandé, mais s'avère bien placé pour savoir comment faire du bruit pour exister. De Pussy Galore à JSBX, Jon Spencer a réactivé le désir de façon influente depuis le milieu des années 80, et aurait autant sa place à l'attraction touristique du Hall of Fame qu'Eric Clapton. Il existe bien sûr des compensations, et le chanteur/ guitariste a épousé l'une des plus belles femmes au monde en la personne de Cristina Martinez, avec laquelle il a fondé Boss Hog en 1989. Enregistré dans le Michigan au Key Club Recording Company, sur la console Flickinger N32 Matrix fabriquée pour "There's A Riot Goin' On" de Sly And The Family Stone, ce quatrième album fait suite à une longue période d'hibernation — "Whiteout" est sorti

en 2000 — et à un EP publié il y a quelques mois ("Brood Star"). Le groupe garage noise new-yorkais revient sans pression, mais très remonté contre son bouffon orange qu'il ne considère pas comme un Président. Si les dix morceaux ont été écrits avant l'intronisation controversée, ils n'en demeurent pas moins d'une acuité raccord avec l'actualité. Martinez qui chante le blues en espagnol, le sexe sans sexisme et l'urgence sans racisme, livre le secret de la résistance à travers "Formula X". Avec ses riffs abrasifs évoquant Ike & Tina Turner, quelques accroches chipées chez Public Enemy et un groove chauffant l'arrière-train comme la braise, Spencer maintient la turgescente excitation entre funk et punk du début à la fin. Ce Boss fait plus de bruit que Bruce, et rappelle à point nommé pourquoi la colère demeure l'une des plus justes raisons d'être du rock'n'roll. Debout là-dedans ! ✪✪✪

VINCENT HANON

Steve Hackett

"The Night Siren"

INSIDEOUT MUSIC

La meilleure attitude à adopter pour aborder sereinement ce nouvel album de Steve Hackett, c'est de se replonger dans sa biographie pour ne pas oublier qu'il a quitté Genesis au moment où le groupe commençait à opérer un virage plus grand public, plus commercial. Ce détail a son importance tant dès les premières notes, on a la nette impression d'entrer dans un univers d'un autre temps, au point de sentir le besoin d'aller vérifier dans les notes de pochette que l'on n'a pas affaire à de vieux inédits exhumés des archives du guitariste. Dire qu'il est resté scotché au Genesis de la première heure frôle le pléonasme. Volonté affirmée d'ailleurs par le choix des titres du groupe qu'il a déjà revisité dans deux de ses anciens albums et qu'il continue de jouer sur scène. Mais là où la différence se fait sentir, c'est que ses compositions solo sont loin d'avoir la tenue de celles de son ex-combo. Bien sûr, il y a ces suites de breaks hirsutes, ces galops rythmiques menés à grands coups de riffs saturés qui débouchent presque systématiquement sur des soli, ces moments d'apaisement où l'on reconnaît son style de guitare éthéré, sauf que tout cela tourne souvent à vide. L'impression dominante reste celle d'un grand foutoir où l'on croise des guitares

hispanisantes, des ambiances péruviennes, le fantôme de Syd Barrett ou encore des compositions aux allures de musiques de films pour grosses productions hollywoodiennes. En revanche, dès que Steve Hackett met un peu d'ordre dans tout ça et favorise l'accroche mélodique, les titres prennent soudainement un tout autre relief ("West To East", "Behind The Smoke"). Des moments malheureusement bien trop rares pour sauver l'affaire. ✪✪

ERIC DECAUX

CJ Ramone

"American Beauty"

FAT WRECK

Les quatre membres originaux des Ramones ayant passé l'arme à gauche, il ne reste du quatuor du Queens que ses trois suppléfifs, en l'occurrence les deux batteurs Marky et Richie, et le remplaçant de l'essentiel Dee Dee à la basse : CJ. On nous permettra d'oublier le très ponctuel Elvis Ramone (Clem Burke de Blondie) qui n'a donné qu'une poignée de concerts au sein des faux frères... De son vrai nom Christopher Joseph Ward, CJ s'est distingué après la séparation des Ramones en refusant d'intégrer Metallica que venait de quitter Jason Newsted. *L'ex-Jarhead* préféra en effet s'occuper de son fils, qui venait d'être diagnostiqué autiste. Il est néanmoins intervenu dans deux groupes mineurs aussi énergiques que plaisants,

Los Gusanos et Bad Chopper (respectivement du punk néo-sioux et du biker rock) avant de s'attaquer à sa grande œuvre : une pentalogie punk dont "American Beauty" est le troisième volet. Comme ses deux prédécesseurs, ces douze titres ont été réalisés avec les guitaristes des Adolescents et enregistrés sur la West Coast. L'ensemble est évidemment furieusement ramonesque, période "Mondo Bizarro" (premier album studio du groupe feat CJ) sans pour autant intégrer de titre hardcore. Le reste de la palette Ramones est dignement représenté : classic punk ("Let's Go", "Yeah, Yeah, Yeah"), ballades bubblegum ("Before The Lights Go Out", "Without You" en duo avec Kate Eldridge des Big Eyes) et reprises à la sulfateuse, ici une enthousiasmante version du "Pony" de Tom Waits soutenue par des mariachis.
CJ abandonne le canon ramonesque à l'occasion d'un titre au dobro, "Tommy's Gone", hommage touchant au premier batteur du groupe.
Au final, un album certes mineur mais bel et bon. ✪✪✪

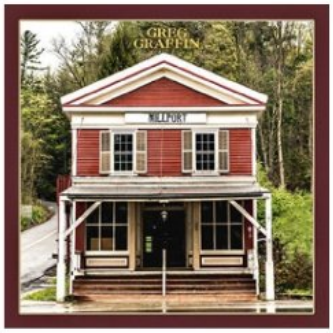
OLIVIER RICHARD

Greg Graffin

"Millport"

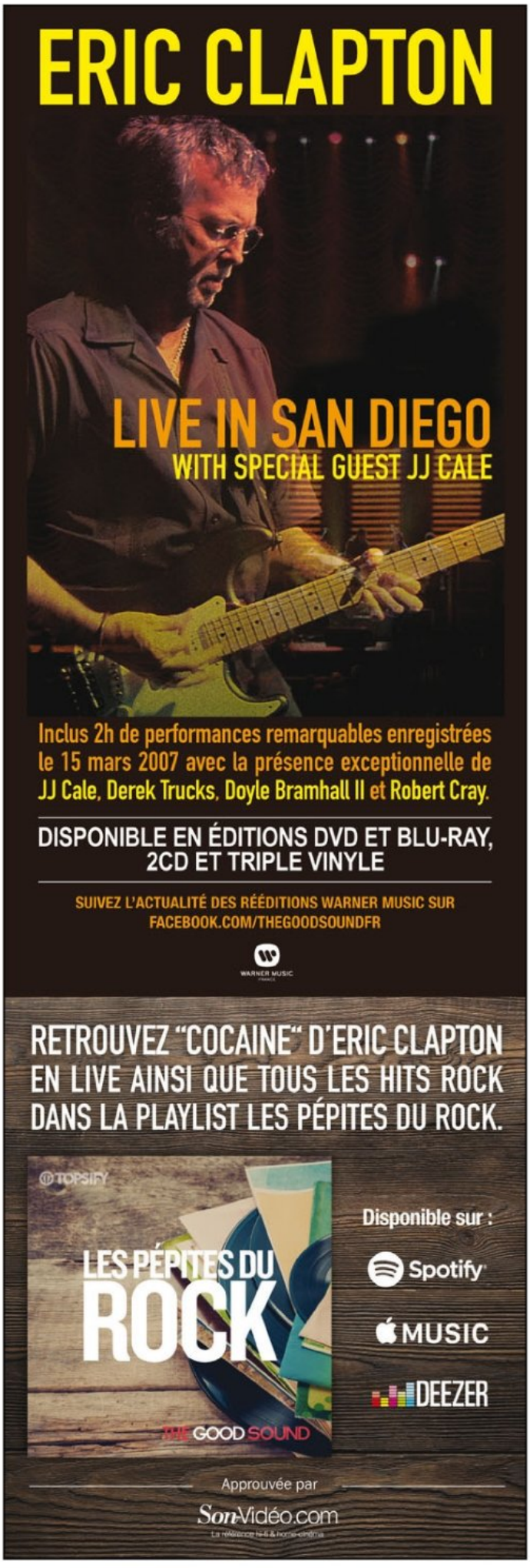
ANTI-/ PIAS

Après presque quarante années passées à semer la bonne parole du punk à travers le monde en compagnie de Bad Religion, Greg Graffin, leader charismatique en chef, offre à ses fans un superbe intermède country-folk en solo en compagnie de son pote d'enfance Brett Gurewitz (Bad Religion) et de Social Distortion à l'exception de Mike Ness. En dix titres enregistrés comme il était de mise dans le Sud des Etats-Unis dans les années soixante-dix, l'album devrait avoir son petit succès auprès d'un maximum de personnes en mal de chansons à caractère social depuis la retraite éternelle de Pete Seeger. Mélange d'acoustique ornementée à l'électrique, banjos et violons divers, les compositions de Graffin bénéficient toutes d'une interprétation aussi vintage que magistralement envoyée. Après une paire d'écoutes, l'auditeur fan de Bad Religion et autres groupes punk californiens reconnaîtra dans ces dix titres, et sans difficulté aucune, les gènes de ses ancêtres qui poussaient la charrue derrière un âne maigrichon. Même si la présence des membres de Social D est une aide non négligeable dans la réalisation de ce disque — Johnny *Two Bags* et ses potes sont pratiquement nés dans cette musique, Greg Graffin est tout



à fait à l'aise dans l'interprétation et assume son rôle de locomotive tout comme s'il était accompagné par Bad Religion au grand complet. L'auditeur soucieux d'en apprendre plus tendra l'oreille sur les paroles et tentera de comprendre pourquoi il est important de prendre son temps avant de faire quoi que se soit. A une époque où tout va trop vite, "Millport" sera la petite demi heure nécessaire pour réapprendre à réorganiser correctement sa vie en écoutant la voie de la raison. ✪✪✪

GEANT VERT



Disques français

The Madcaps

"Slow Down"

HOWLIN' BANANA/ BEAST

!. Oui, le début de cette chronique sera : !. Parce que "Silver & Gold", parce que "Chill Pants", parce que, on rêve ou un groupe d'Ille-et-Vilaine vient d'enregistrer des chansons New Orleans ? Eh bien non, nos yeux sont ouverts depuis une bonne heure — il est 13 h tout de même — le ciel est gris bitume et un *brass band* hurle dans la chaîne. *Quoi ?* Oui, hurle. Et ce n'est pas une fanfare, non non, bien un brass band, ce truc qui souffle et souffle et fait danser jusqu'à ce qu'on en renverse son sazerac sur ses groles. Désormais il faudra dire : *"En France, on n'a plus Vince Taylor, mais on a les Madcaps."* C'est-à-dire que, quand il s'agit d'aller voir du rock'n'roll le vendredi soir, le genre qui arrache la perruque, qui *déménage* comme

on disait au temps de Jazz Hot, Madcaps est la bonne adresse. Voyez, trois ans d'existence et trois albums, dont l'excellent premier homonyme, puis "Hot Sauce" et enfin ce petit dernier, réjouissant car ample, sexy, moins raide du poignet et plus souple des hanches. Ça commence pop à la paupière lourde, Allah-Las, et se roidit dès le refrain de "No Friend Of Mine". Face A rock'n'roll, des riffs, en veux-tu ? "Come". En voilà ! "Fair Enough". Puis face B, rhythm'n'roll. D'abord "Slow Down" qui débute comme un "J'Aime Les Filles" langoureux du trombone, puis explose en classique jazz début de siècle. New Orleans s'invite sur deux titres de plus, façon brass band, donc, sur "Silver & Gold" et funk *métrique* sur "Chill Pants". Des congas pour les deux morceaux suivants puis un orgue labélisé 1966 pour clôturer l'affaire. Emballé, c'est pesé : trois ✪ pour votre rock, une ✪ supplémentaire pour nous avoir fait danser *le matin*. Le compte est bon : ✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Les Sans Pattes

"Notre Renaissance"

BECAUSE

Comment parvenir à transférer sur disque un univers fortement influencé par les arts graphiques ? Tel est le dilemme qu'ont dû affronter Les Sans Pattes, duo fondé à Sète en 2011 par deux plasticiens réputés, le vidéaste Lucas Mancione et le peintre Robert Combas, mondialement connu pour avoir fondé la figuration libre aux côtés de Di Rosa et Blanchard. Depuis leurs débuts, ils évoluent entre musées et circuits culturels en proposant des performances très visuelles, mais ils ont compris qu'il fallait jouer à fond la carte sonore pour assumer la particularité de leur démarche. D'où un premier album foisonnant et dense qui rassemble pas moins de dix-sept titres en soixante-sept minutes et n'hésite jamais à laisser leurs climats s'installer sur la durée, au prix de quelques longueurs qui cassent parfois la dynamique de l'ensemble. Mais c'est le prix à payer pour s'immerger dans des morceaux insolites ("La Chatte") qui cassent les codes établis et s'égayent librement entre chanson déstructurée, rock post-punk, techno et musique expérimentale en conjuguant une grande inventivité à un son brut et garage. Adepte du chanter-parler, la voix explore toutes ses possibilités et phrasés pour égrainer des textes décalés qui peuvent être

transformés en onomatopées ("Soleil De Boue") ou en ping-pong verbal sur nappes d'harmonium ("Sans Bruit Et Sans Parler"). Synthés et machines fonctionnent en boucles obsédantes et laissent parfois la priorité aux guitares ("C'Est Bon C'Est Bon") sans que disparaisse cette impression d'étrangeté qui est la principale caractéristique de cet album iconoclaste et ce, dès la bizarre complainte introductive qui lui a donné son nom. ✪✪✪

H.M.

Mendelson

"Sciences Politiques"

REC SON/ ICI D'AILLEURS

L'heure du succès a sonné pour le meilleur groupe français, qui sort son sixième album. Un disque enregistré live, comme quasiment tout ce que fait Pascal Bouaziz, démarche à contre-courant de tout le monde, mais qui donne à sa musique une puissance et une force émotionnelle sans pareilles. Voilà pour la forme. Le fond, c'est encore mieux : douze chansons politiques (clin d'œil à Randy Newman), au sens propre, en prise avec leur époque. Des textes chocs, très courts, très longs, sublimes. L'idée est géniale et bizarrement nouvelle : des reprises de grands titres du rock (au sens large) anglo-saxon adaptés en français. Ça balaye large, de David Crosby à PiL en passant par Wyatt, Springsteen, les Stooges, Cohen ou Marvin Gaye...

Et c'est franchement enthousiasmant : enfin une vision de la musique plus vaste que celle, étroite et ringarde, du style... L'originalité, c'est aussi d'avoir camouflé ces adaptations en laissant l'auditeur reconnaître, ou pas, les titres originaux. On ne va pas tout dévoiler. D'entrée, on retrouve l'orgue envoûtant de Charlie O, le sax free de Quentin Rollet et les guitares superbes de Pierre-Yves Louis, rageuses, anguleuses, aventureuses — il fait la basse aussi, en alternance avec Charlie à l'orgue... Qui d'autre que Mendelson, ce groupe hors norme qui évolue avec deux batteurs extraordinaires, Jean-Michel Pirès et Sylvain Joasson, pouvait s'attaquer à un sommet comme le "Men Of Good Fortune" de Lou Reed et réussir son coup ? Et puis, il y a le tube absolu, "Les Loisirs" alias "That's Entertainment" de The Jam... Une pépite, à écouter en boucle, à fond. Dans un monde parfait, on entendrait ça toute la journée à la radio. On peut rêver. ✪✪✪

STAN CUESTA

Le Peuple De L'Herbe

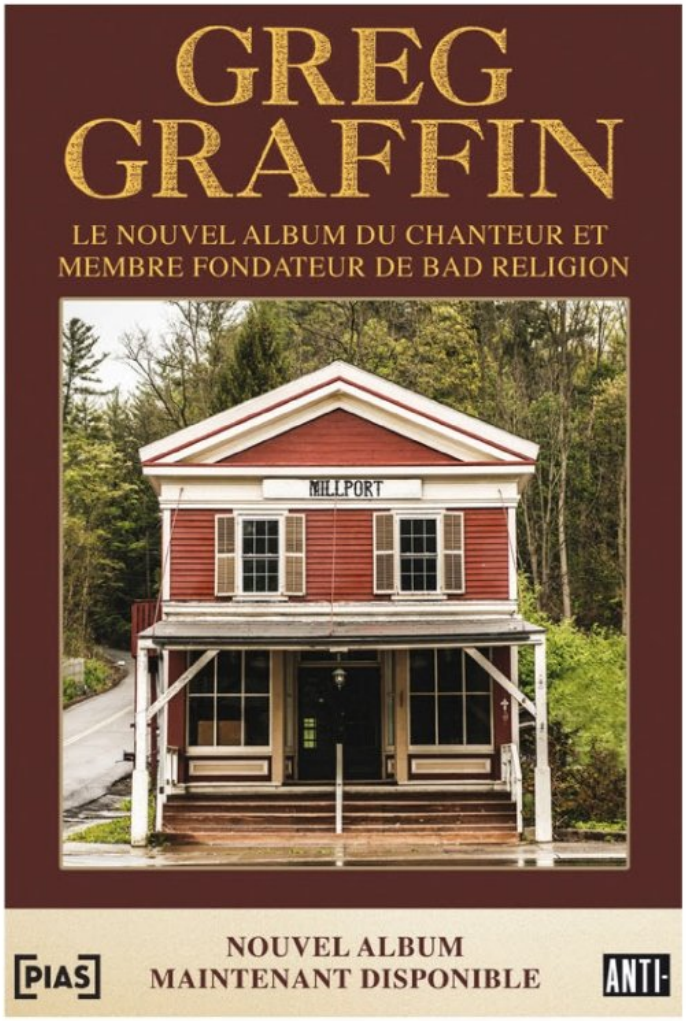
"Stay Tuned..."

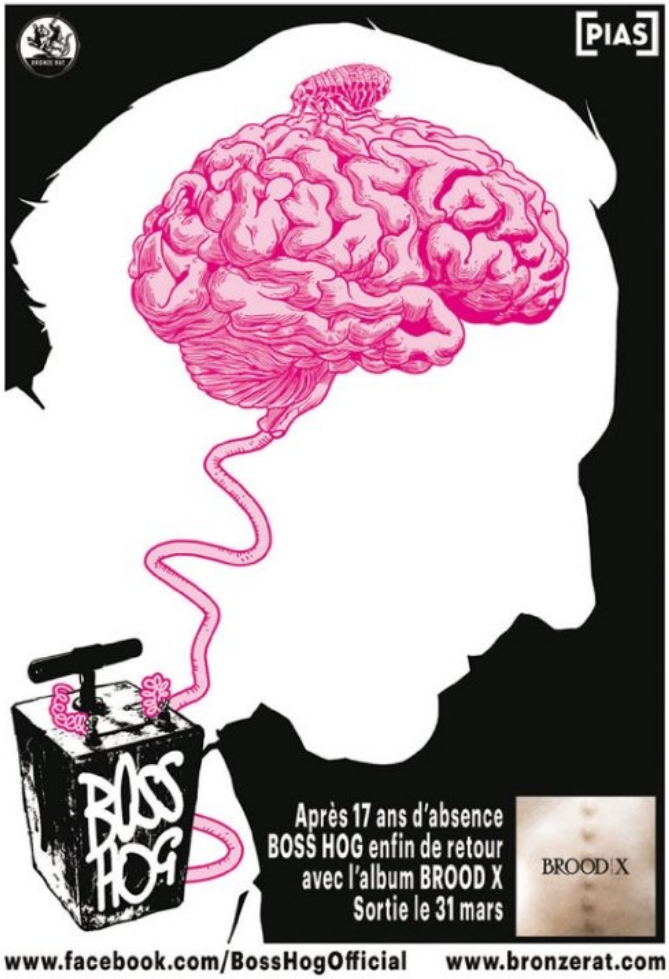
VERYCORDS/ WARNER

Fondé il y a près de vingt ans par deux DJ lyonnais en quête d'ouverture musicale, Le Peuple De L'Herbe a vu depuis sa formation évoluer, intégrant successivement un saxophone et un batteur puis un bassiste et des guitares pour mener à bien son entreprise de décloisonnement tous azimuts. Mission accomplie à l'écoute de ce nouvel album qui constitue un exemple particulièrement réussi de métissage rap/ rock/ funk et mélange les influences avec un aplomb et une virtuosité parfaitement maîtrisés. Si la base rythmique, résolument groovy, renvoie aux fondements hip hop et electro, l'utilisation massive de guitares modifie d'emblée la perspective, d'autant que celles-ci contribuent à façonner des ambiances variées en empruntant à la noise, au surf ou au blues-rock, et ce dès une introduction qui attaque à l'estomac avec son gros son et sa rythmique implacable ("Beautiful Swing"). Dans la foulée, l'utilisation pertinente de scratchs et de samples achève de brouiller les pistes, tout comme celle de cuivres gouleyants et de trois intervenants vocaux : JC001, human beat box indien, Oddateee, un MC new-yorkais, et Marc Nammour, chanteur de La Canaille qui a déjà participé

avec d'autres à des expériences similaires et à qui l'on doit, au milieu de titres anglophones, l'apparition d'une poésie française bien inspirée ("V13"). Cet album n'a pas son pareil pour faire bouger les lignes et jeter des ponts entre des genres qui ne demandent qu'à s'unir pour explorer de nouveaux territoires sonores. Tout en défendant sa spécificité electro-dub, il rejoint ainsi la démarche initiée par ailleurs par Serge Teyssot-Gay et ses complices de Zone Libre pour confronter rock et hip-hop. ✪✪✪

H.M.





PAR NICOLAS UNGEMUTH

Furies obscures

Lee Hazlewood

"13"

Light In The Attic (import Gibert Joseph)

Album méconnu du grand Lee — il a longtemps été introuvable — "13", qui compte néanmoins parmi ses meilleurs, est le fruit d'une drôle d'histoire : en 1969, riche, célèbre et à la tête de son label indépendant LHI, Hazlewood embauche le musicien et chanteur Larry Marks qui a frappé à sa porte. Marks est enthousiaste et fait rapidement ses preuves auprès de celui qu'il vénère. Il est à Hazlewood et LHI ce que Jack Clement était à Sam Phillips et Sun. Loyal assistant, second en qui Lee, qui lui confie de nombreuses séances, a toute confiance, Marks a une passion pour la musique noire et décide de tester les compositions de son patron dans un habillage différent des habituelles productions LHI : avec la diva soul Barbara Randolph, il enregistre deux titres qui fonctionnent à merveille. Excité, Marks décide d'enregistrer son propre album dans le genre, qui le verrait chanter de manière funky les belles chansons du

moustachu. Hazlewood, naturellement, l'encourage à se lancer dans le projet. Marks recrute une bande de musiciens surdoués de Los Angeles et concocte un album funky à souhait, assez dans l'esprit des récents disques ayant consacré le retour d'Elvis. Nous sommes en 1970 et, malheureusement, LHI périclite tant et si bien que Lee se retrouve sans distribution pour vendre ses productions et ne peut donc, par conséquent, sortir l'album de Larry Marks, dernier projet LHI. En 1971, il ferme son label puis fout le camp en Suède où il concocte plusieurs projets ambitieux (en particulier ses travaux avec son ami cinéaste Torbjörn Axelman) puis se penche sur les bandes de Marks qu'il a embarquées avec lui en Scandinavie. Là, il supprime purement et simplement les parties vocales de Marks et décide de tout chanter lui-même pour sortir l'album sous son nom. Ce n'était pas très élégant envers son protégé... Tant pis pour Marks (dont nous ne connaîtrons jamais la voix qui, paraît-il, était très correcte) mais tant mieux pour nous : "13", qui bénéficie de la voix de Lee (parfois surprenante, notamment lorsqu'il est obligé de chanter dans des tonalités qui ne sont pas les siennes, puisque Marks les avait choisies pour lui-même), est un disque funky phénoménal dans lequel l'auteur s'échappe avec brio de la country pop morriconienne un peu gothique qui avait fait son succès dans les sixties. C'est une perle et, une fois de plus, Light In The Attic a fait des merveilles avec le mastering. Quelle chance nous avons...

"Svenska Shakers"

"R&B CRUNCHERS, MOD GROOVES, FREAKBEAT AND PSYCH-POP FROM SWEDEN 1964-1968"

Rhino/Warner

Quand en France nous avions Dutronc, Antoine et Ronnie Bird, ça faisait longtemps que les descendants des Vikings avaient digéré le rock and roll et en particulier ce qui se tramait en Angleterre. Inspirée par la mythique compilation de 1984, "Searchin' For Shakes" (dont elle reprend cinq titres), cette anthologie montre l'infernale grandeur du rock sixties suédois. Influencés par les Who, Yardbirds, Pretties, Small Faces ou d'autres bricoles comme Graham Bond, les Nordiques avaient une tendance naturelle (leurs ancêtres, sans doute) pour la furie meurtrière. Il suffit d'écouter les mythiques Namelosers (dont le dément "Do-Ao" était la star absolue de "Searchin' For Shakes") pour comprendre de quoi il retourne : un déluge de fuzz ultra-violente, une maniaquerie folle, bref, un acte de guerre. Avec un anglais impeccable et une musicalité n'ayant rien à envier aux rosbifs, ces Suédois énervés déversèrent durant quelques années un déluge de shrapnel qui compte parmi ce que les sixties ont engendré de meilleur. Par Thor et Odin...

The Spencer Davis Group

"TAKING OUT TIME - COMPLETE RECORDINGS 1967-1969"

RPM (import Gibert Joseph)

Lorsqu'en 1967, le prodigieux Steve Winwood quittait le Spencer Davis Group pour fonder Traffic après avoir connu plusieurs succès monstrueux ("Gimme Some Lovin' ", "I'm A Man", "Keep On Running"), l'avenir du groupe ne s'annonçait pas radieux. Il ne le fut pas. Bien que manifestement incapable de retrouver l'ivresse des charts, le groupe continua néanmoins à enregistrer, avec un nouveau guitariste venu des excellents Fleurs De Lys et un organiste chanteur échappé de A Wild Uncertainty, le très correct Eddie Hardin (Robert Plant avait un temps été envisagé pour

remplacer Winwood). Mais le personnel devait encore changer avec le départ de Hardin, remplacé par le futur batteur d'Elton John (Nigel Olsson) et l'arrivée d'un nouveau bassiste. Durant trois petites années, entre 1967 et 1969, le groupe hésita entre les inévitables genres à la mode de l'époque : psychédélisme, soul pop, rock heavy. Sans aucun morceau capable de rivaliser avec la puissance de "Gimme Some Lovin' ", le Spencer Davis Group enregistra quand même une enfilade de mignardises sixties très affriolantes, comme le montre ce coffret de trois CD réunissant les titres officiels ainsi que de nombreuses raretés, dont les titres réalisés pour le film culte "Here We Go 'Round The Mulberry Bush", des singles en allemand (assez comiques) et des séances pour la BBC. Efficace.

Goldie Hawn

"GOLDIE"

Reprise/ Warner Japon (import Gibert Joseph)

Cette surprise ! Ainsi, l'actrice de "The Sugarland Express" et "Shampoo" avait poussé la chansonnette au début des années soixante-dix. Et sacrément bien, avec ça. En 1972, l'actrice et mère de Kate Hudson (qui allait plus tard partager sa vie avec un Black Crowe) sortait un album de country moderne franchement excellent, oscillant entre le meilleur de Dolly Parton, la soul de Bobbie Gentry (avec une voix plus délicate) et la finesse de Joni Mitchell, qu'elle reprend également. Enregistré au studio du génial Jack Clement, arrangé par Dolly Parton, Porter Wagoner, Don Rich et Buck Owens en personne, "Goldie" envoie de belles

versions de titres signés Van Morrison, Bill Monroe, Jerry Ragovoy, Donovan, Dylan (superbe version de "I'll Be Your Baby Tonight") et même de notre Danyel Gérard national pour son classique "Butterfly". Le mastering de cette réédition japonaise est un fantasme d'audiophile et le disque, un enchantement permanent. Ceux qui en doutent peuvent écouter "The House Song" pour apprécier sa voix divine. Et dire que c'est son seul album...

"Magnificent"

"62 CLASSICS FROM THE CRAMPS' INSANE COLLECTION"

Righteous (import Gibert Joseph)

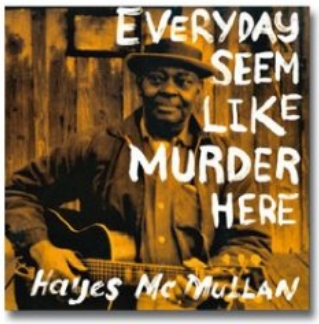
Nous avions vanté dans ces pages il y a quelques mois la grandeur de cette série consacrée aux morceaux ayant influencé monsieur Interior et madame Ivy en évoquant "The Incredibly Strange Music Box". Le troisième volume — le deuxième nous a échappé, l'erreur sera réparée sous peu — débarque et c'est encore un éblouissement : soixante-deux titres (oui, 62 !) sonnant de manière fabuleuse régulièrement époustouflants. A l'exception de quelques très rares bricoles connues — et encore, on parle de Johnny Burnette, Charlie Feathers, Ronnie Dawson, Andre Williams ou Wanda Jackson — l'anthologie envoie une sauce brûlante de furies obscures dont on se demande comment le label parvient à les faire si bien sonner. Rockabilly, bien sûr, mais également novelties, exotica, lounge et instrumentaux dérangés, titres fabuleux ("Your Cash Ain't Nothing But Trash" des Clovers, "Sick ! Sick ! Sick !" de Terry Corin, "The Blob" des Five Blobs) le tout avec un livret signé par un journaliste de Mojo, c'est tout simplement parfait. Pour avoir tout cela en vinyle, il faudrait être millionnaire.

Hayes McMullan

"EVERYDAY SEEMS LIKE MURDER HERE"

Light In The Attic/ Differ-Ant/ Pias

C'est en cherchant des vieux 78 tours de Charlie Patton dans un trou du Delta, dans l'Etat du Mississippi, qu'un jeune homme blanc tomba, un beau jour de 1968, sur un Noir né en 1902 (!) qui lui affirma avoir connu et même un peu joué avec la légende du blues. N'en croyant pas ses oreilles, le jeune Gayle Dean Wardlow revient bientôt avec une guitare, un peu de gnôle, et décida de faire chanter l'ancien. Et là, ô miracle, ce fut comme si le temps s'était arrêté dans les années trente. Le vieux se mit à jouer immédiatement à la manière de Patton ou Willie Brown, avec une voix hésitant entre la dureté de Patton et la tendresse de Mississippi John Hurt ou Mance Lipscomb. Wardlow avait devant lui rien de



moins qu'un authentique fossile vivant ! Plusieurs séances suivirent, parfois avec une douze-cordes, et c'est ce qu'on entend sur ce CD franchement émouvant : du Delta blues ultra pur et primitif, juste avant qu'il ne disparaisse presque totalement.

FLEETWOOD MAC
TANGO IN THE NIGHT

LEUR ALBUM PHARE DE 1987 EN VERSION REMASTERISÉE !

DISPONIBLE LE 31 MARS

COFFRET DELUXE
3CD / 1 VINYLE / 1 DVD

INCLUS
DES RARETÉS, VERSIONS ALTERNATIVES,
CLIPS, REMIXES ET DÉMOS INÉDITES...

ALBUM ÉGALEMENT DISPONIBLE
EN ÉDITION 2CD ENRICHIE ET CD SIMPLE.

THE GOOD SOUND

RETROUVEZ "DREAMS"
DE FLEETWOOD MAC ET TOUS LES HITS
DES 60'S & DES 70'S DANS LA PLAYLIST :

Disponible sur :
Spotify
MUSIC
DEEZER

Approuvée par
SonVidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma

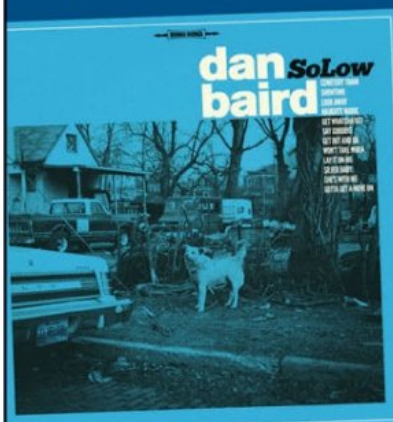
LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Dan Baird
"SoLow"
Jerkin Crocus Promotions Limited

"For Promotion Only" et "Not For Sale", deux mentions que l'on trouve sur les disques promotionnels et deux prescriptions que Dan Baird suit depuis ses débuts dans les Georgia Satellites.

Alors que son actualité musicale n'a jamais été aussi florissante (réédition du "Buffalo Nickel" produit par Rick Rubin pour Def American, deux nouveaux studios, un live, ...), Dan et ses acolytes embarquent pour une énième tournée des clubs américains et européens. Sans concessions, son style s'impose une fois de plus comme un véritable Chuck Berry aux guitares acérées et à la rythmique appuyée à l'instar d'AC-DC, The Faces et les Rolling Stones. Sans tomber dans l'analyse psychanalitique, le titre du nouveau Dan Baird "SoLow" peut se comprendre de deux manières: c'est son premier disque "solo", où il prend en charge quasiment tous les instruments, à l'exception de la batterie et des choeurs. Ensuite, le concept derrière les compositions est - en toute modestie et simplicité - de raconter l'histoire et les déboires d'un homme qui vieillit et s'en rend compte puisqu'il a "oublié de mourir jeune". Joli.



Comme aime à le rappeler ce rédacteur du magazine américain Rolling Stone: cela fait bien longtemps que l'on ne fait plus d'album aussi fun, solide et convaincant comme celui ci!

Cerise sur le gateau, EN EXCLUSIVITE, nous vous proposons le Dan Baird and Homemade Sin "Live at Sweden Rock, June 11th 2016" en format cd et dvd, ce qui nous fera gentiment patienter en attendant l'arrivée dans les bacs de l'album "Rollercoaster" qui est dans les tuyaux pour ces jours ci!!

"Hear That Guitar Screamin'".

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

"Gimme Danger"
"THE STORY OF THE STOOGES"
Rhino/ Warner

Le disque accompagnant le documentaire décevant que Jarmusch a consacré aux Stooges est naturellement insuffisant : pourquoi se procurer une sorte de compilation (avec un titre de MC5) lorsque les trois uniques albums du groupe sont indispensables ? Les fans seront peut-être attirés par des versions enfin décentes d'un point de vue sonore de bricoles et raretés qu'ils connaissent déjà bien : "I Got A Right", "I'm Sick Of You", "Asthma Attack" ou, moins courants, les titres des Iguanas ou des Prime Movers (deux en tout). Chacun fera ce qui lui plaira.

"Hustle !"
"REGGAE DISCO"
Soul Jazz/ Pias

Quand le reggae s'attaquait, à des fins commerciales on s'en doute, à la dernière hype, en l'occurrence le disco, le résultat fonctionnait étonnamment bien : voir dans cette compilation chaudasse les versions de "Ring My Bell" par les Blood Sisters, "Rapper's Delight" par Xanadu And Sweet Lady, l'excellente reprise de "Don't Stop 'Til You Get Enough" par Derrick Laro, ou surtout, l'impeccable relecture de

"Upside Down" par Carol Cool (ça, c'est du nom de scène). L'adaptation au tempo jamaïcain gomme souvent la fébrilité des versions originelles mais leur fait immanquablement gagner en lascivité turgescente. Sortons couverts.

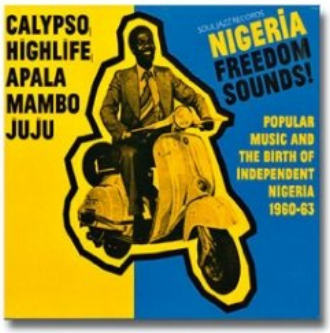
Sly & Robbie
"PRESENT TAXI GANG IN DISCO MIX STYLE 1978-1987"
Cree/ Bear Family

Autant ne pas se laisser abuser par le titre de cette compilation : il ne s'agit pas d'expérimentations disco fomentées par la plus célèbre des sections rythmiques jamaïcaines, mais tout simplement de versions reggae de tubes pop ou soul, de la fin des années soixante-dix à la seconde moitié des années 80. Avec l'aide de Ken Boothe, Marcia Griffiths, Delroy Wilson ou Barry Biggs, le batteur et le bassiste s'emparent de "Rainy Night In Georgia", "Inner City Blues", "Fever" ou "Sexual Healing". Le résultat est invariablement intéressant, en particulier pour les titres enregistrés à la fin des seventies, qui dégoulinent d'effets dub magistraux (plus tard, tout devient plus synthétique, et c'est moins drôle).

Arthur Q. Smith
"THE TROUBLE WITH THE TRUTH"
Cree/ Bear Family

Ses chansons sont un peu oubliées aujourd'hui mais, en son temps, Arthur Q. Smith était considéré comme l'un des plus grands songwriters de la country. On raconte que l'homme qui a entre autres écrit "Wedding Bells"

immortalisé par Hank Williams, était capable d'offrir une chanson contre un verre quand il avait soif. Cette splendide anthologie (qualité Bear Family) de deux CD réunit donc ses tubes interprétés par Hank, Roy Acuff, Bill Monroe, Ernest Tubb, Don Gibson, les Stanley Brothers et beaucoup d'autres encore. Le voyage dans le temps est ensorcelant.



"Nigeria Freedom Sounds !"

"NIGERIA SOUL FEVER"

Soul Jazz/ Pias

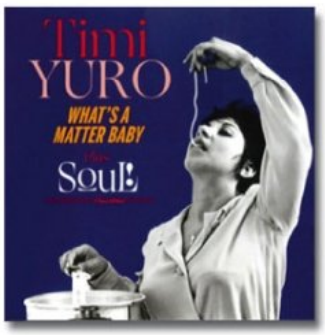
En général, quand les anciennes colonies obtiennent leur indépendance, le pays tout entier s'embrase dans une joie totale (après, ça se complique). L'indépendance jamaïcaine a donné le ska et au Nigeria, au début des années soixante, c'était la fête du slip généralisée, comme le montre "Nigeria Freedom Sounds !" (en vinyle, la pochette doit claquer). La musique est encore africaine bien qu'évoquant souvent des bricoles caraïbes : c'est charmant et léger. Avec "Nigeria Soul Fever", une décennie a passé et la populace a eu vent de ce qu'il s'est passé dans le reste du monde : au programme, soul, funk et disco pour ambiancer les discothèques et survivre à une réalité pas toujours rose. A servir bien secoué.

Timi Yuro

"WHAT'S A MATTER BABY PLUS SOUL !"

Hoodoo (import Gibert Joseph)

L'excellent label Hoodoo dégaine deux albums de Timi Yuro sur un CD, le tout superbement remasterisé : c'est une bonne occasion pour les jeunes de découvrir cette immense chanteuse que vénérait Steve Marriott.



Dans le genre blue-eyed soul, elle est à classer parmi les plus grandes avec Dusty Springfield. Son premier album "Soul !", sorti en 1962, lançait la légende. Un an plus tard, "What's A Matter Baby" enfonçait le clou. Hoodoo a eu la bonne idée d'ajouter en bonus quelques singles dont son mythique "Hurt". Que demande le peuple ?

Soundgarden

"ULTRAMEGA OK"

Sub Pop/ Pias

Pour les archéologues du grunge, cette musique jouée par des gars aux cheveux longs avec des chemises à carreaux, signalons la réédition luxueusement réalisée du premier album de Soundgarden, dont le titre en dit long sur la finesse du propos. Les musiciens du grunge pensaient être des espèces de nouveaux punks, ils jouaient en réalité du *métaul* au ralenti. L'album sorti en 1988 sur le très culte label SST et qui contient bizarrement une reprise de Howlin' Wolf et une autre de Lennon, vient d'être remixé par Jack Endino, légende du genre grunge (Nirvana, Mudhoney, Screaming Trees) et est accompagné du EP "Ultramega EP" (pourquoi s'emmerder ?). Lorsque la britpop est venu balayer tout cela quelques années plus tard, ce n'était pas forcément plus original, mais au moins les musiciens étaient-ils mieux habillés.

"Anthologie Twist Français"

"1961-1962"

Frémeaux & Associés

Les archéologues, du, heu, *rock* français, eux, pourront se précipiter sur cette copieuse triple compilation du très sérieux label Frémeaux & Associés qui

s'attaque cette fois-ci à la cause du twist, une musique accompagnant la danse la plus ridicule jamais inventée avec la tecktonik. Les stars du genre (Chats Sauvages, Chaussettes Noires, Johnny, etc) sont de la partie, mais également beaucoup d'autres nettement moins connus (c'est d'ailleurs ce qui fait la qualité des compilations de Frémeaux & Associés) comme les Jaguars, les Sultans, Claude et ses Tribuns (!), les Mégatones, les Trémolos, les Pingouins, Gélou ou Annie Duparc. Tout un programme : avant le tweet, le twist ! ❑

PiL
PUBLIC IMAGE LTD
THE METAL BOX - ALBUM
LE GROUPE LE PLUS NOVATEUR ET LE PLUS INFLUENT DE L'ÈRE POST-PUNK

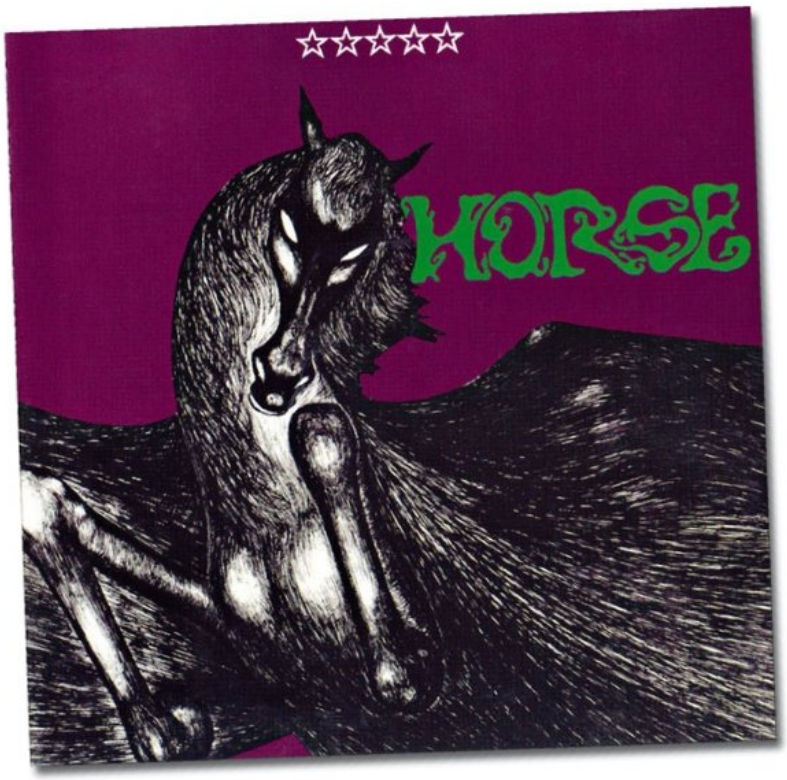
METAL BOX et ALBUM
disponible en version
SUPER DELUXE 4CD.
Nouvelles éditions remasterisées
Inclus :
B-SIDES - MIXES ALTERNATIFS
SESSIONS RADIO - LIVE ET DÉMOS

Virgin

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



Occulte

HORSE

Dans cette zone trouble du post-psychédélisme naviguent quantité de groupes passionnants. Parmi ceux-ci, Horse fut l'un des premiers à embrasser des thèmes occultes avec, à la clé, une superbe pochette. Cerise sur le gâteau, il a été récemment réédité par l'admirable label Rise Above, mené par Lee Dorian, leader des puissants Cathedral.

Tout commence dans le Surrey, terre fertile en musiciens de talent puisque Eric Clapton, Jimmy Page et Jeff Beck en sont originaires. Rod Roach, à seulement onze printemps, s'est déjà fait un nom dans son collège. Normal, depuis deux ans, il forge sa corne sur les cordes de la guitare que lui a offerte son paternel. Le garnement dévale très vite le répertoire des Shadows, des Ventures mais aussi de Gene Vincent. Coïncidence heureuse, Gene est également l'idole d'un dénommé Adrian Hawkins, apprenti chanteur. Les deux garçons se lient et improvisent sans tarder dans la cave d'un camarade, mais Rod passe bientôt à l'échelon supérieur en rejoignant des orchestres professionnels comme The Echolettes ou The Carl King Projection. Ce dernier sera même l'un des derniers à faire trembler les murs du mythique Cavern Club de Liverpool... Pour Adrian, c'est la galère : il joue des reprises lors de fêtes étudiantes et réceptions de mariage. Pire, il ne parvient pas à tester ses compositions sur scène, du fait de partenaires réfractaires. C'est finalement en 1968 qu'il retrouve Rod, lequel officie alors comme musicien de séances. Les deux chevelus s'attellent à peaufiner les chansons d'Adrian. L'étape suivante est fort logiquement de chercher un bassiste et un batteur, qui seront respectivement Colin Stranding et Ric Parnell, fils de Jack Parnell, célèbre compositeur de génériques de séries et shows télé (Love Story, Benny Hill, The Muppet Show...). Le désormais quartette se rode dans les clubs interlopes de Londres et se démarque en cette époque British Blues Boom. Adrian est en effet plutôt câblé sur ces jeunes loups qui secouent la Côte Ouest des Etats-Unis, particulièrement Grateful Dead et Love. Il déclame des textes sombres, satiriques, parfois chargés politiquement — c'est l'époque de la guerre du Viêt-Nam — qui se combinent parfaitement au son lourd et virevoltant que Roach façonne à l'aide de son mur d'amplis Marshall. Horse est né et répète inlassablement dans une église. Avec l'aide précieuse d'un ami expert ès lumières stroboscopiques, nos rockers conçoivent un light-show spectaculaire. Grâce à cela, l'ambiance des concerts de Horse est décrite par de chanceux témoins comme *"satanique"*, Adrian inventant même spontanément le signe dit des *"cornes"*. Durant l'année 1969, les premières parties de choix s'enchaînent : Deep Purple, Joe Cocker, Hawkwind, David Bowie, Family, Slade... Tous les labels missionnent des scouts et très vite, Horse valide un contrat avec RCA, qui pose 5000 livres sterling en guise d'avance pour un enregistrement aux célèbres studios Olympic de Barnes. Nous sommes déjà en octobre et RCA pousse pour que l'album soit mis en boîte pour Noël. Léger problème, Adrian est malade, ce qui affecte la qualité de ses parties vocales. Bon an mal an, un peu d'herbe et de speed permettent d'abattre le boulot. Pour la pochette, Roger Wootton, designer (et leader) de Comus, se surpasse. Et puis, histoire habituelle, RCA retarde inexplicablement la sortie du disque... Pendant ce laps de temps, le fantasque Ric Parnell s'enfonce dans la dope et prend la tangente, direction l'Italie. Il est alors remplacé par Steve Holley. Ce premier opus, paru finalement en juin 1970, reste un classique souterrain de cette époque charnière entre psychédélisme et hard rock. Road Roach y étincèle particulièrement, envahissant les deux canaux de ses guitares frémissantes, perçantes, dopées par divers effets (wah-wah, distorsion), comme par exemple sur la virtuose "Gypsy Queen" ou "Lost Control". Derrière lui, Parnell martèle avec souplesse et redoublements, dans un style très Mitch Mitchell. La voix d'Adrian est mixée plutôt en retrait et rappelle parfois Jack Bruce, même si une certaine hargne opératique se fait parfois entendre, comme sur l'emblématique "The Sacrifice", chevauchée fondatrice du rock occulte. Par la suite, on distingue la ballade aux lumineux arpèges "And I Have Loved You", la cavalcade "Freedom Rider", la mélodieuse "The Journey" ou le crescendo majestueux de "Step Out Of Line". Bien que prometteuse, cette galette ne sera absolument pas soutenue par RCA, qui refuse de dépenser le moindre penny supplémentaire pour la promotion. Finalement, Horse se disloque suite à une ultime et calamiteuse réunion avec ses managers. Rod et Adrian reviendront avec Saturnalia en 1973 pour un unique effort au son plus progressif, avec le renfort d'une chanteuse (Aletta Lohmeyer, ex-"Hair") et produit par Keith Relf. Ric Parnell cognera ses fûts pour Atomic Rooster, puis on le retrouvera plus tard dans le film "Spinal Tap", dans le rôle du batteur qui périt suite à une étrange combustion spontanée.

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock n'Roll

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP17	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Des tubes

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

George Harrison
"Wonderwall Music", "Electronic Sound", "All Things Must Pass", "Living In The Material World", "Dark Horse", "Extra Texture", "Thirty Three & 1/3", "George Harrison", "Somewhere In England", "Gone Troppo", "Cloud Nine", "Brainwashed"
Capitol

Le 25 février dernier, les fans des Beatles ont célébré l'anniversaire de George Harrison avec la publication de l'intégrale vinyle des albums du *Quiet One* en coffret. Chaque album est aussi réédité individuellement, ce qui permet de faire le tri entre les bons, très bons et moins bons albums du Beatles (indice : à partir de 1974 ça se gâte) et de vérifier que, comme chez ses ex-comparses, il y a toujours au moins une chanson à sauver au milieu des albums ratés (comme "Not Guilty" sur "George Harrison" de 1979). Les véritables aficionados se délecteront des quatre premiers albums de Harrison, pas évidents à trouver en vinyle jusqu'alors (en particulier les deux premiers expérimentaux "Wonderwall Music" et "Electronic Sound"). On ne peut qu'admirer le soin apporté à ces rééditions, comme le démontre le magnifique coffret "All Things Must Pass", identique dans ses moindres détails à l'original (et heureusement débarrassé de cette immonde pochette colorisée et des bonus de la version de 2001).

The Stooges
"The Stooges"
"Fun House"
Elektra

En marge du documentaire "Gimme Danger" de Jim Jarmusch, les deux premiers albums des Stooges ont eu droit au traitement Rhino pour un remarquable retour sur support vinyle. Des versions efficaces et sobres (dénuées du second LP de bonus qu'on avait vu surgir récemment) aux superbes disques colorés (gris fumée pour le premier, rouge lave pour le deuxième). D'autres rééditions sont d'ailleurs au programme : "Raw Power" chez Columbia/ Sony (en double LP avec les mix de David Bowie et d'Iggy Pop) ainsi que la sortie de la BO officielle du film, sorte de best of des trois premiers albums.

The Vampires' Sound Incorporation
"Psychedelic Dance Party"

Sexedelic
"Sexedelic"
Wah Wah

Dans les années 70, le réalisateur Jesús Franco s'est taillé une réputation avec ses films d'horreur érotiques de série B. Parmi eux, on compte des œuvres telles que "She Killed In Ecstasy" ou "Vampyros Lesbos" dont les bandes originales sont devenues cultes au fil des décennies. Les meilleurs morceaux de ces BO avaient été compilés sur un album, "Sexadelic Dance Party", devenu un classique auprès des amateurs d'instrumentaux à base de basses funky, cuivres, sitar et guitares fuzz. Les deux disques originaux de The Vampire's Sound Incorporation et Sexedelic, noms derrière lesquels se cachaient les compositeurs allemands Manfred Hübler & Siegfried Schwab sont enfin réédités sous leur pochette originale, avec un poster et des livrets magnifiques. "Psychedelic Dance Party" est l'album des tubes : l'instrumental funky "Drodge CX 9" et surtout la démente "The Lions And The Cucumber".

Epic Soundtracks
"Change My Life"
Mapache New Collectables

La réédition du superbe "Rise Above" avait été une des belles redécouvertes de 2015 et le label Mapache continue

d'exhumer le catalogue d'Epic Soundtracks, groupe désespérément culte de l'Anglais Kevin Paul Godfrey (frère de Nikki Sudden avec qui il avait monté les tout aussi cultes Swell Maps). "Change My Life", sorti en 1996, est le dernier album publié du vivant de Godfrey. Il sort pour la première fois en vinyle et, encore une fois, on reste admiratif devant la beauté des compositions ("Stealaway").

The Strollers
"Falling Right Down !"
Dangerhouse Skylab

Quand ils sont arrivés en 1999 sur la scène garage internationale, les Suédois The Strollers représentaient quelque chose que la plupart des groupes contemporains n'incarnaient plus : l'excitation, la fraîcheur, la classe rock'n'roll. "Falling Right Down !" réédité par Dangerhouse Skylab (label du formidable disquaire lyonnais Dangerhouse), est un condensé de rock garage dans la lignée des Seeds et The Music Machine. La réédition offre en outre un coupon de téléchargement de 17 titres qui permet de découvrir le groupe où il excellait : sur scène. Indispensable !

Bocal 5
"Musique Electronique"
Dark Entries

De sa courte vie (entre 1981 et 1986), le groupe punk électronique français Bocal 5 n'a publié qu'un single et un album (sur cassette !) avant de se réinventer en X-Ray Pop. Les 19 morceaux de la compilation "Musique Electronique", enregistrés en 1983, présentent ici tout le répertoire de ce duo électronique autant influencé par Suicide que par Young Marble Giants et dont la musique électronique déviante a remarquablement bien vieilli ("Camion Solo", pas si éloigné de La Femme).

Nouveautés

Bryan's Magic Tears
"Bryan's Magic Tears"
XVIII

Pour leurs débuts discographiques, les Parisiens Bryan's Magic Tears (assemblage de personnalités de la scène punk locale, notamment de Dame Blanche et la Secte du Futur) ont fait le choix du mini-album. Soit six morceaux à l'esthétique nineties où des mélodies mélancoliques façon Pavement se cachent derrière un millefeuille d'effets et une attitude de branleurs désinvoltes (ils parviennent à émouvoir avec un morceau intitulé "Small Dick Fuck Cheerios", belle performance).

The Love Coffin
"Buffalo Thunder"
Flammekaster/ Third Coming

Venu du Danemark, The Love Coffin est un groupe difficile à saisir. Porté par l'intensité d'un chanteur aux aspirations glam (façon Suede) mais soutenu par un groupe étonnamment terrien sur la forme, le quintette oscille entre envolées lyriques et portraits de paysages apaisants. L'aspect théâtral de l'ensemble peut rebuter mais, avec des morceaux tels que "New Morning Light", on est prêt à suivre ce groupe loin.

Bunny Racket
"Rock'N'Roll Animals"
Dock Ellis

Bunny Racket est une web-série rock'n'roll ayant pour objectif d'inspirer les plus jeunes à faire de la musique. Chaque épisode est ainsi ponctué de chansons inédites, toutes rassemblées ici sur un joli vinyle rouge. Là où le projet devient intéressant, c'est qu'il compte une icône du stoner (Brant Bjork de Kyuss) et une légende du rock (Robbie Krieger, guitariste des Doors) parmi ses concepteurs, en plus de l'excellent Andy Walker, ici grimé en lapin géant. Avec ses textes nonsensiques et ses chansons immédiates, c'est le disque le plus étonnant et décontracté de ce début d'année. Du stoner pour enfants, donc.

45 tours

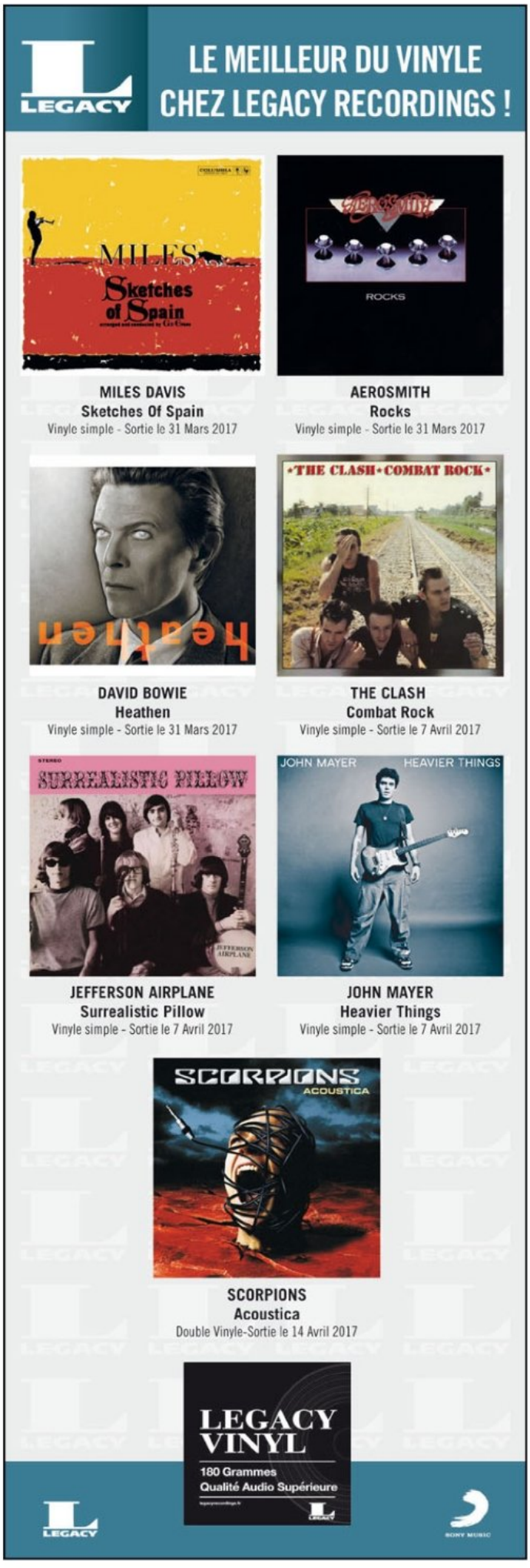
Police Control
"Sentimental"
Gone With The Weed/ Juvenile Delinquent

Un homme et une femme, Dorothée à la batterie et Mathis à la guitare et au chant, forment ce duo punk qui n'a rien à voir avec les White Stripes. Police Control va plutôt chercher son inspiration du côté de la power pop, du rock français des années 80 et du lo-fi. Leur premier EP, chanté en français, frappe par la qualité de ses textes et l'évidence des mélodies ("Sentimental").

Charlie 'Ungry
"Who Is My Killer"
Hozac

Le label Hozac, réputé pour ses publications punk-garage et son goût du lo-fi le plus distordu, réédite ce mois-ci un single sorti en 1977 par un groupe hard rock anglais. A l'écoute, on comprend rapidement ce qui a poussé le label de Chicago : "Who Is My Killer" est un ovni intégral, qui oscille entre glam velu, punk et heavy metal et s'offre un délirant interlude doo-wop. ❑

Photo Bruno Berbessou



LA DISCOTHÈQUE ROCK

INDISPENSABLE 212 PAGES

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Les bad boys du bloc blues

THE ROLLING STONES

"Let It Bleed" *Decca*

PREMIERE PARUTION DECEMBRE 1969

Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'était cool d'avoir seize ans quand ce disque est sorti ! Acheter cet album était un acte rock'n'roll. Un geste réfléchi qui faisait de vous un être humain à part. Un gars à la redresse, qui pouvait désormais affronter la société industrielle et la cour de récré avec l'air du mec qui sait *laisser saigner*. L'information n'allait pas très vite, mais tout le monde fut au courant dès la sortie de Rock&Folk, Best et Extra. Les Stones avaient vécu Altamont le 6 décembre 1969, le disque (sorti la veille) était chroniqué en janvier 1970... On trouve dans cet album un aspect *"les sixties finissent, que de beauté"*. Et en même temps, une lourde menace s'amoncelle au-dessus de nos têtes. Les gamins du baby boom avaient passé leur enfance à attendre les missiles nucléaires soviétiques. Tout le monde savait d'instinct de quoi Jerry Lee Lewis parlait avec ses *"énormes boules de feu"*.
"Gimmie Shelter" était l'étape suivante. La menace, lourde, latente, permanente. Car les Stones avaient tout prévu. Quelle force, quel timing... Ils nous créent un abri sonique. La batterie gronde, la basse fait vibrer le tapis. Et Jagger, tout à fait à l'aise dans le déluge de mauvaises nouvelles, *"tu m'as raté, raté !"*, évitant les balles, dansant sur le mont Titanic.
C'est cela "Let It Bleed". Un disque où les Stones perdent un guitariste (Brian Jones crédité sur deux titres) et en essayent un nouveau (Mick Taylor, sur deux titres). Le reste de l'album appartient à Mick et Keith, plus que jamais Glimmer Twins, jumeaux décadents, magnifiquement secondés par Jimmy Miller, le producteur américain. Rarement la basse de Bill Wyman et la batterie de Charlie Watts ont été plus impliquées dans ce groove qui semble surgir à volonté, élastique, vrombissant sous leurs doigts. Les meilleurs albums des Stones, c'est comme le bordeaux, ça change avec les époques. On nous a longtemps et justement vanté "Beggars Banquet". Et c'est vrai que c'est un énorme album velvetien. Alors que "Let It Bleed" est l'apogée des Rolling Stones de légende, les bad boys du bloc blues. Une génération d'adolescents électriques va entendre le message.

Le look Stones est ici à son sommet. Cheveux longs, lunettes miroir, chemises de jockey, manteaux de loutre, foulards, bagues indiennes, boots de serpent, tout ce que Jean-Jacques Schuhl décrit minutieusement dans son fameux "Rose Poussière" est là, dans ce disque. "... Bleed" tient les promesses de l'aube. Le jour se lève, Keith et Mick nous racontent leur vie à Londres : *"La boniche est française, elle sucre les fraises/ Elle vient du Crazy Horse/ Et quand elle strippe, le chauffeur flippe !"* Une génération de jeunes français allait apprendre à parler anglais en déchiffrant mot à mot ce drôle de nouvel argot tox. Les Rolling Stones de "Let It Bleed" ont 25 ans. Ils nous envoient des informations cruciales sur la décadence de l'Empire britannique.
Ils sont la pointe du fer de lance, la société les a dans son collimateur. *"J'ai de sales manies, je prends le thé à quinze heures"*, chante Mick Jagger, bohème de Chelsea. Mais cet album est celui de Keith. Le dandy a trouvé son fameux système d'accord ouvert et se déplace dans un blizzard de cocaïne et d'héroïne (cocktail qu'il ne recommande à personne dans ses mémoires mais qui apporte une certaine efficacité sur l'instant).
Posées comme dans un vieux recueil, sous l'énigmatique pochette désignée par le graphiste des James Bond, Robert Brownjohn, les chansons de "Let It Bleed" seront les destriers de bataille des tournées Rolling Stones. "Midnight Rambler" particulièrement deviendra un monstrueux panthéon boogie dédié aux serial killers. La première fois où j'interviewe Keith en 1979, je lui demande pourquoi les Stones ne jouent pas "Monkey Man" sur scène. Ce titre sera à son tour adopté lors de la tournée Voodoo Lounge. Au final, "Let It Bleed" pourrait être l'album parfait des Rolling Stones, celui dont *tous* les titres (sauf un) ont été joués en live.
Si on veut désespérément dénicher une faiblesse dans ce monument, ce serait donc le seul et amusant "Country Honk". Les Stones n'ont pas osé coller à la place leur fameux 45 tours "Honky Tonk Women".
Le disque en serait-il fondamentalement changé ?
Il garderait toujours son hommage à Robert Johnson ("Love In Vain") et son équilibre unique, entre fraternité ("You Got The Silver") et crève-cœur ("Let It Bleed"). Un disque parfait pour une époque de destruction des idéaux, retour à la confrontation violente, plongée dans les opiacés. *"J'espère que nous ne sommes pas trop messianiques/ Ou un chouïa trop sataniques"*, persifle le chanteur, au sommet de sa forme vocale.
Reconnaissons un truc aux premiers critiques de cet album assemblé après un an de séances chez Olympic : ils sont soufflés. Soufflés par le rock caoutchouteux de "Live With Me". Soufflés par "You Can't Always Get What You Want". Le texte de ce morceau est l'un des meilleurs de Jagger. Il décrit les affres d'un junkie, faisant la queue au drugstore pour acheter son sirop... Un grand moment dérisoire, une vignette, scène de vie impressionniste, *"dansons sous la poudre"*. On l'a remarqué : le groupe qui enregistre "... Bleed" a bien peu de rapports avec celui de "Between The Buttons". Entre l'open tuning et la défonce, le Stones Circus a fait un saut dans l'espace et propose désormais la pure musique du vingtième siècle. Ce n'est pas un riff isolé, un coup de bol, non. C'est la machine rock qui descend de la montagne et c'est sur ces plaques tectoniques que les rockers construiront leur Eglise.
Le seul rival de "Let It Bleed", apparu au moment précis où les Beatles semblent abandonner la partie, c'est la réalité. Autour du groupe, les cadavres commencent à s'empiler (Brian Jones, Meredith Hunter). Et c'est à partir de ce disque qu'un fossé se creuse entre les Stones et leur base. Là où il leur suffisait d'une pédale fuzz pour déchirer l'hémisphère, ils embauchent désormais le London Bach Choir, chorale de cinquante voix. Tout le reste découle de là, le ver est dans le fruit, les Stones goûtent au charme d'une certaine bourgeoisie. Mais avec "Let It Bleed", les Rolling Stones nous présentent le gâteau du diable. Une génération va s'empiffrer. ❑

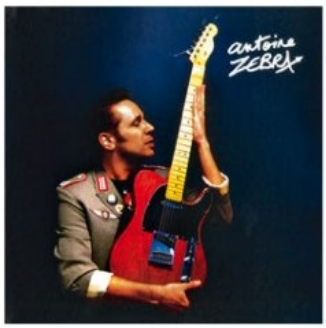
Qualité France

PAR H.M.

Accordéon-synthé

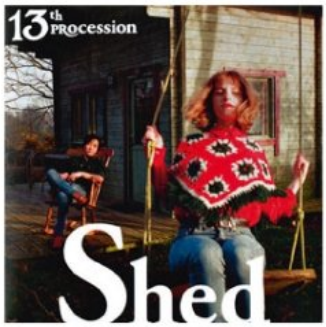
La plupart des groupes autoproduits cassent leur tirelire pour soigner leurs enregistrements, et certains n'hésitent pas à faire appel à des studios ou des producteurs prestigieux, parfois même à l'étranger. Mais d'autres ne se livrent pas à cette surenchère et vont au plus simple en

Avec son huitième disque anglophone enregistré live et unplugged, **Klone** entérine l'évolution amorcée depuis des années : créé en 1995 à Poitiers, le groupe pétait le feu à ses débuts en se réclamant d'un metal plus ou moins hardcore. Au fil des ans, il a atténué sa virulence pour travailler ses mélodies et évoluer vers un metal progressif. Et, après un précédent album très pop, le sextuor s'est resserré en un trio et a fait appel à un invité (accordéon-synthé) pour réaliser en public ce nouvel enregistrement qui joue à fond la carte de l'apaisement *("Acoustic", Verycords & 01.80.48.27.46, distribution Warner).*



Venu de Rennes où il débuta avec Billy Ze Kick, **Antoine Zebra** s'expose maintenant sous son propre nom, après avoir officié comme DJ pendant des années. Homme à tout faire (chant/ guitares/ basse/ rythmes) secondé par deux cuivres, il défend un pop-rock majoritairement francophone qui soigne les textes et les sons : la voix nonchalante va de pair avec l'énergie tranquille qui anime l'ensemble et réserve quelques plaisirs délicats, tels le plaisant "Je Veux Me Battre Avec Une Femme" ou l'anglophone "Please Me, Babe", porté par un swing contagieux *("Plaisirs Et Dissidence", Zebramix & 06.19.06.91.63).*

Le cinquième album de **Gonzo & Wonkeyman** depuis 2009 ne ressemble à rien de connu. Ce duo de Suisse romande s'est fait une spécialité de publier des albums dadaïstes et thématiques maniant l'art de l'humour et du décalage : il s'attaque à la guerre et passe à la moulinette punky-folk quelques reprises emblématiques mais difficilement reconnaissables ("Search And Destroy", "Masters Of War") ainsi que des morceaux originaux qui naviguent entre garage ("El Caudillo") et psychédélisme ou electro au gré de ses élucubrations *("Boom Boom Yeah !", Little Records & 0041.77.401.45.74).*



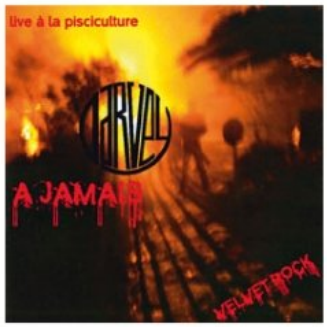
Juliette et Baptiste se sont rencontrés au Havre mais ont formé **13th Procession** à Paris, où ils ont enregistré leur premier album en s'entourant d'un violoniste et d'un violoncelliste qui enrichissent leur duo guitare/ voix. La chanteuse assurée et mutine constitue la figure de proue d'un folk intimiste et anglophone qui apprécie les mélodies épurées et une douceur conquérante : on se laisse ainsi aisément séduire par des compositions originales comme "Folk Song" ou "Shiny Rain" et leur traitement délicat qui impose l'air de rien leur charme conquérant *("Shed", Melmax & 01.44.53.06.07).*

privilégiant leur home studio ou en captant un concert : ce dernier pari est peut-être le plus risqué mais, s'il est réussi, il constitue un atout de poids en mettant en évidence la valeur intrinsèque du groupe, et c'est le cas de deux des huit sélectionnés du mois (parmi les trente-quatre arrivages à la rédaction).

Si le premier album en deux ans du sextuor d'Ile-de-France, **The Verge**, a des allures de melting-pot anglophone, c'est sans doute parce qu'il est le reflet du groupe et des influences croisées de ses membres : si certains se réclament du rock des années 70 ou 80, d'autres font référence au rock alternatif ou à l'electro-pop. Mais ce croisement improbable fonctionne car la volonté pop l'emporte nettement, bien secondée par la voix féminine harmonieuse ("Please Don't Make Me Cry") et des touches psyché ou rock bubblegum qui viennent agrémenter l'ensemble *("So Close So Far", GC Production & 06.09.25.82.76).*

Duo créé en 1996 à Puy-en-Velay par deux frères, **Da Capo** s'est depuis installé dans le Massif Central où il a conçu son cinquième album en appelant des musiciens en renfort. Sa pop intimiste et mélancolique déborde les frontières du genre en empruntant au jazz et aux musiques expérimentales à l'occasion de longues plages instrumentales et elle privilégie les tempos lents pour la voix en apesanteur, même si quelques exceptions ("I Feel In Love", "Violent World") témoignent des aptitudes à œuvrer dans une pop festive *("Oh, My Lady", Microcultures & 06.81.24.70.08, distribution Differ-Ant).*

Après dix ans au sein de Deportivo, Jérôme révèle avec **Navarre** d'autres aspects de sa personnalité. Pour son premier essai, il s'est bien calmé : il a laissé les guitares survoltées de côté et a choisi comme réalisateur Stéphane Briat (Air, Phoenix). La volonté atmosphérique des douze chansons francophones convient parfaitement à la voix légèrement traînante qui distille son charme insidieux et vénéneux dans le registre de la langueur ("Supernova"), sur des rythmes plus vifs ("Comment Fait-On ?") ou sur le discoïde "Eurotrash Summer" *("Eurotrash Summer", Panenka & 01.56.53.76.63, distribution Wagram).*



Depuis dix ans, **Darvey** réunit du côté de Béziers six musiciens (avec une violoniste) dont la plupart ont une solide expérience derrière eux. Ils ont fait le choix d'enregistrer en public dans un petit resto du coin la majorité de leur nouvel album bilingue et le résultat témoigne de leur valeur musicale. Dans la foulée d'une excellente introduction sur un midtempo lancinant ("A Jamais"), ils déroulent ce qu'ils qualifient de *"velvet rock"* en alternant ballades réussies ("Is It You") et rock rentre-dedans ("I'm A Lover") qui savent créer des ambiances *("Live A La Pisciculture", Darvey & 06.20.60.40.13).* ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC

PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL® fnac rock&folk

® un label Fnac

JUDAS PRIEST

Killing Machine

Exit les robes gothiques, bonjour les cuirs cloutés ! *Killing Machine* (ou *Hell Bent For Leather* pour nos amis américains), marque un tournant visuel et sonore majeur dans la carrière du groupe. Sombre mais plus accessible, il sera le premier pas du groupe vers la gloire.

SUPER SESSION

Bloomfield, Kooper, Stills

1968, le rock se transforme. Les structures pop définies par les Beatles évoluent vers des textures plus travaillées. À conseiller aux mélomanes aguerris, cette super session définit en 50 min l'essence même d'une jam-session blues !

PETE TOWNSHEND

Empty Glass

Empty Glass est le témoignage d'un artiste en pleine rémission. Alors que ses démons menaçaient de le détruire (suite à la mort de Keith Moon), Pete Townshend se met à nu avec cet album complexe aux miltiples facettes.

X-RAY SPEX

Germfree Adolescents

Distillant un pop punk fluo et anti-conformiste, le groupe de la jeune Poly constitue l'héritage de ce que les Pistols ont semé. Une voix braillarde, des guitares punk et un saxophone : un mélange détonnant et rafraichissant.

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

Sugar Pie DeSanto

UMPEYLIA MARSEMA BALINTON

1935 (New York)

Aujourd'hui Pie a l'air d'une vieille maquerelle indochinoise. Elle en joue. Nul ne sera plus cruel qu'elle ne l'est elle-même quand elle ridiculise ce corps vidé de sa beauté et de sa légende, quand elle s'agrippe à l'un de ses musiciens et fait le cochon pendu, la tête en bas. Le retour en grâce a été tardif et faiblard : quelques honneurs, mais pas de contrats. C'est toujours mieux que cette nuit d'octobre 2006 où elle a tout perdu dans l'incendie de son appartement d'Oakland, son mari, son chat, ses affaires. A 71 ans, elle s'est retrouvée à la rue, pieds nus, sans autre bien qu'une chemise de nuit et le dentier de son époux, ramassé dans les décombres. Une œuvre catholique l'a relogée dans une niche et lui a fourni des bons alimentaires, des antidépresseurs et des somnifères.

Née à Brooklyn, grandie à Los Angeles, ses parents, une mère noire et un père philippin, l'ont baptisée Peylia. Lors du recensement de 1940, lorsque le fonctionnaire lui demande son prénom, elle marque un temps d'hésitation : *"Hmm... Peylia."* Il note : *"Umpeylia."* En philippin : melon amer (*ampalaya*). Peylia n'en a pas fini avec les sobriquets gastronomiques. Johnny Otis est le parrain du R&B à Los Angeles. De nombreux chanteurs relèvent de sa juridiction. Otis leur décerne des noms d'artiste comme *"Little Miss Sugar Pie"*, pour ce petit bâton de dynamite sorti d'un gang de filles, qui veut tâter du show business. Plus tard son manager, l'ancien basketteur Don Barksdale, lui trouve le patronyme *DeSanto*, pour une raison qu'on ne saura jamais.

Pie aurait pu faire la carrière de sa copine Etta James, chef des Lucky 20, cette bande dont elle faisait partie. Il lui aura manqué un gros hit qui l'ancre solidement dans la mémoire du R&B. Au moins quelques demi-succès supplémentaires qui auraient été bienvenus après 1968. Len Chess payait 10 000 dollars le privilège de l'enregistrer en 1962, il la répudie six ans plus tard pour insuffisance commerciale. Sa vie à Oakland serait ensuite *"longue et difficile"*, comme le signalerait un journaliste.

Pie est un petit gabarit de 43 kilos, une espièglerie enfantine, des traits volontaires, une voix huit-cylindres qui peut être caressante, puis patiner dans une raucité virile. Sur scène, c'est une lolita de combat qui saute sur des mines, exécute des saltos arrière, escalade les pianos, ébahit Johnny Otis en 1955, venu assister au tremplin de l'Ellis Theater au cours duquel elle écrabouille ses concurrents. Otis la jette aussitôt dans un studio. Pie évolue avec le hit-parade, slow rock, rock'n'roll, R&B tempétueux, ballade doo-wop, tout ce qu'on a envie de chanter quand on a vingt ans, spécialités qu'elle souligne d'une ride de blues. Le quatrième 45 tours est le bon : "I Want To Know" (Veltone, 1960). Ce mambo rock mid-tempo, chant et chœurs dans un unisson contemplatif, l'accroche à la quatrième place des charts R&B. Veltone vend le titre à Chess, Pie fait ses valises pour Chicago en 1962. Entre 1959 et 1966, elle reçoit ses gages de starlette, deux années dans la revue de James Brown à prendre les pianos pour des chevaux d'arçon, six années de gloriole sur le marché noir, une douzaine de singles chez Chess (Checker et Cadet), quelques-uns d'un bon rapport : "Slip-In Mules", reprise de "Hi-Heel Sneakers" (Tommy Tucker), "Soulful Dress", "I Don't Wanna Fuss", et une paire de disques qu'elle chante en duo avec Etta James : "Do I Make Myself Clear", "In The Basement". Certains titres sont cosignés Parham/ DeMell. Parham, c'est Pie. Shena DeMell, alias *Miss Motown*, composait un peu pour Billy Stewart, les Supremes ou Marvin Gaye. Elle fut enchristée pour avoir crevé l'œil de sa logeuse, qu'elle trouvait maléfique. En taule, elle se préleva l'œil gauche de ses propres doigts pour expier.

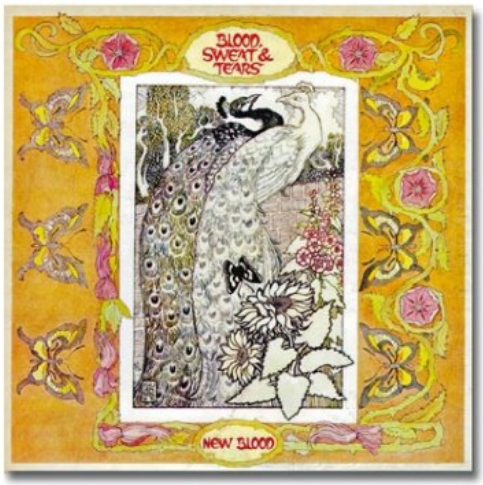
1964, l'AFBF et l'Europe. Dans cette colonne des vieux mâles, Wolf, Sonny Boy, Lightnin' Hopkins (*"comment je les envoyais balader, tous ces vieux boucs"*), Pie est à peine plus haute que la caisse de la contrebasse. La petite jeune fille craquante vampe le public, mais elle sait aussi expulser de la scène les lourdauds qui tentent d'y prendre pied. Déchue chez Chess, elle attaque Brunswick ("Lovin' Touch"). Hélas, ses jours à Chicago sont comptés. En 1968, n'ayant plus rien à faire dans cette ville, elle redescend et se pose à Oakland. Elle bricole pour les petits labels Soul Clock et surtout Jasman, enregistrant une soul de plus en plus sophistiquée qui vire au funk au début des années 70. En 1972, elle se retire implicitement sur un hymne en forme de blues, "Hello San Francisco". Bien sûr, il y aura encore des concerts, quelques compilations revalorisant la petite monnaie de sa jeunesse, quelques albums chez Jasman, quelques rubans que lui agrafe sa nouvelle protectrice, Bonnie Raitt, mais Pie n'est plus sur le coup. Reste une œuvre comptée mais canon, toujours bien écrite, toujours bien chantée, bien balancée. Finalement, *Melon Amer* lui allait mieux que *Tarte au Sucre*. ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

1964, Apollo Theatre, New York

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE



J'aimerais savoir quels sont les meilleurs albums de BLOOD SWEAT & TEARS, ce groupe un peu semblable à Chicago et dont j'ai découvert la chanson "Spinning Wheel".

■ ELIZABETH, Lille (59)

Outre une approche musicale similaire, mêlant jazz, rock et rhythm'n'blues avec l'apport d'une section de cuivres, **Blood Sweat & Tears** et Chicago furent tous deux produits par James William Guercio.

Alan Peter Kuperschmidt *alias* Al Kooper est à l'origine de la création de Blood Sweat & Tears pendant l'été 1967 à New York. Bien qu'initialement guitariste, Al Kooper est entré dans l'histoire par ses contributions à l'orgue à la chanson "Like A Rolling Stone" et à l'album "Highway 61 Revisited", puis au mémorable concert du festival de Newport en juillet 1965 et au double album "Blonde On Blonde".

Plutôt que de poursuivre une tournée avec Dylan, il préfère rejoindre le Blues Project des guitaristes Danny Kalb et Steve Katz. Il participe à trois albums du groupe dont "Projections" (Verve US 66), un grand disque, un des premiers exemples de blues-rock psychédélique. Au printemps 1967, Al Kooper quitte le Blues Project, avec Steve Katz, dans le but de bâtir une formation qui intégrerait une section de cuivres sur le modèle des Buckinghams dont le producteur est alors Guercio. D'abord un quartette avec Kooper et Katz, tous les deux au chant, le bassiste Jim Fielder et le batteur Bobby Colomby, Blood Sweat & Tears prend véritablement forme avec les arrivées de Fred Lipsius (saxophones), Randy Brecker (trompette et bugle), Dick Halligan (trombone) et Jerry Weiss (trompette et bugle). Sorti en février 1968, peu avant "A Long Time Comin' " de l'Electric Flag de Mike Bloomfield et de Buddy Miles, qui fait également appel à une section de cuivres, **"Child Is Father To The Man"** (Columbia US 68) est la première émanation d'un nouveau style musical, alternant compositions originales, en général signées Al Kooper, comme "I Love You More Than You'll Ever Know", "Somethin' Goin' On" et "The Modern Adventures Of Plato, Diogenes And Freud", et reprises bien choisies, "Morning Glory" de Tim Buckley. Par comparaison, le premier Chicago Transit Authority de Guercio ne sortira qu'en avril 1969.

En désaccord sur la direction artistique à suivre, Kooper quitte le groupe en avril 1968, suivi par Randy Brecker et Jerry Weiss. Dès lors, les incessants changements de personnel ne cesseront jamais, plusieurs dizaines de musiciens ayant collaboré à un moment ou à un autre à la formation new-yorkaise à tel point que, dans les reformations récentes, ne figure plus aucun des membres fondateurs.

Après son départ, parallèlement à une intéressante carrière solo, Al Kooper créera les *Super Sessions* avec Mike Bloomfield, Steve Stills, Shuggie Otis et collaborera à des dizaines d'albums, entre autres : "Electric Ladyland" de Jimi Hendrix, "The Natch'l Blues" de Taj Mahal, "Let It Bleed" des Rolling Stones, "New Morning" et "Self Portrait" de Bob Dylan, "Cry Tough" de Nils Lofgren. Parallèlement, il produira des dizaines de disques dont ceux des Tubes, Lynyrd Skynyrd qu'il découvre, d'Eddie & The Hot Rods, Green On Red, etc.

Tout en conservant l'esprit original d'une fusion entre rock, pop, soul et jazz, voire classique, Blood, Sweat & Tears prend alors une orientation moins aventureuse, qui lui permettra d'obtenir une renommée internationale. Avec David Clayton-Thomas au chant, Lew Soloff (trompette et bugle), Chuck Winfield (trompette et bugle) et Jerry Hyman (trombone) en remplacement du trio partant et l'arrivée de James William Guercio à la production : **"Blood Sweat & Tears"** (Columbia US 68) atteint la première place des charts US avec trois singles dans le Top 5, "You've Made Me So Very Happy", "And When I Die" et "Spinning Wheel". Mêlant Erik Satie à des compositions originales et à des reprises de Traffic, Laura Nyro, Brenda Holloway et Billie Holiday, c'est sans doute leur album le plus représentatif et le plus marquant. **"3"** (Columbia US 70), malgré son succès commercial, n'égale pas le précédent. Comptant de nombreuses reprises dont un "Sympathy For The Devil" assez surprenant, "Hi-De-Ho", "Fire And Rain" de James Taylor et "40 000 Headmen" de Traffic, il ne renouvelle pas l'inspiration, mais demeure, malgré tout, d'un bon niveau. Même si "B, S & T 4" (Columbia US 71) propose essentiellement des compositions originales, il vaut mieux se tourner vers **"New Blood"** (Columbia US 72), avec Jerry Fisher au chant à la place de David Clayton-Thomas, ne serait-ce que pour l'enchaînement "Snow Queen", un des meilleurs titres du duo Goffin-King/ "Maiden Voyage" de Herbie Hancock. Jusqu'à la séparation en 1981, avant de multiples reformations à partir de 1984, des six albums studio, on peut retenir **"More Than Ever"** (Columbia US 76) avec le retour de David Clayton-Thomas ainsi que le live, **"In Concert"** (Columbia US 76). ❑

In memoriam

DAVID AXELROD

1936-2017

Compositeur funk, producteur rock, arrangeur jazz, l'Américain avait plusieurs cordes à son arc. Elles l'ont lâché à 85 ans.

PAR BENOIT SABATIER

1967. Suite à leur hit "I Had Too Much To Dream (Last Night)", The Electric Prunes se voient offrir par leur producteur un incroyable cadeau : c'est David Axelrod lui-même qui va composer leur nouvel album. L'Ennio Morricone du rhythm and blues, le Phil Spector du jazz ! L'homme qui, depuis 1957, a produit Jimmy Witherspoon, Cannonball Adderley, Lou Rawls, Bobby Rydell, The Dillards, Don Grady, Stan Kenton, David McCallum, David Rose, Billy Preston, Letta Mbulu...

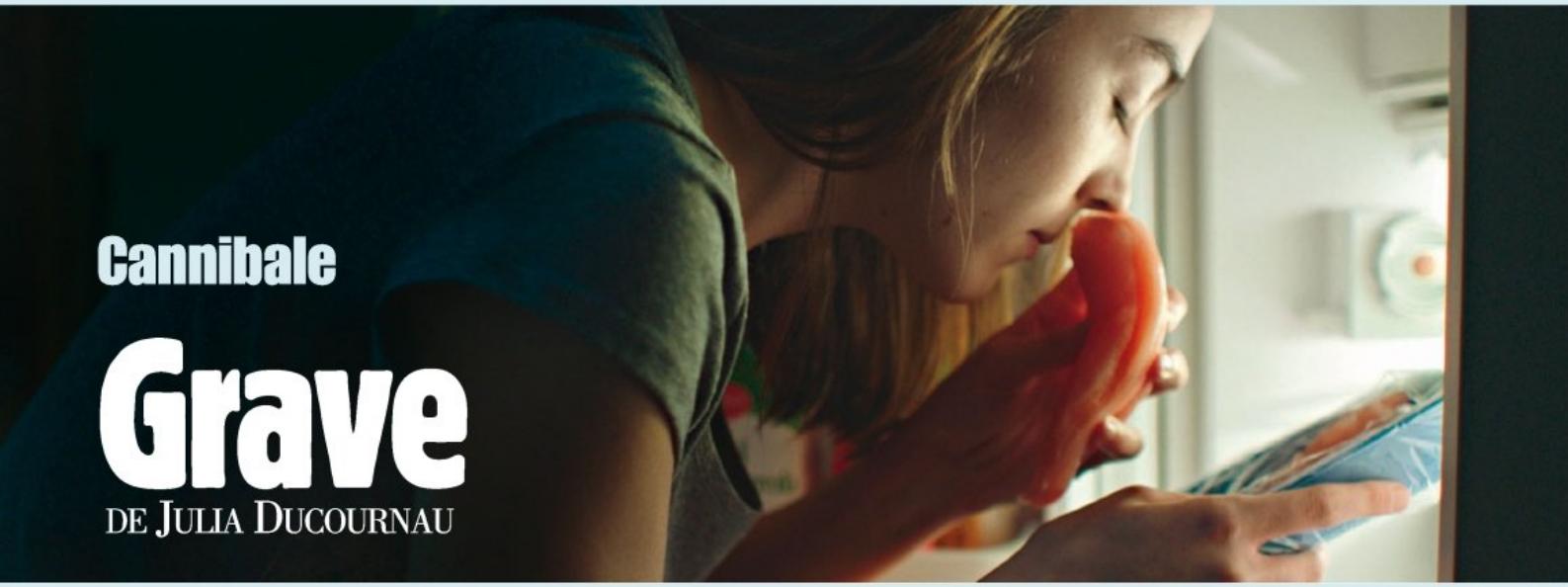
Les Electric Prunes jouent garage-rock, mais restent ouverts à toute expérience psyché. Ce qui ne les a pourtant pas préparés aux partitions que leur apporte Axelrod. Ils ne savent pas les lire, sauf le claviériste, qui leur explique : il va falloir virer complètement freak-out, il y aura de la musique classique, des arrangements grégoriens, et il faudra chanter dans une autre langue. Car Axelrod leur a composé une messe en latin.
Le chanteur prend les choses du bon côté : sa mère voyait jusqu'à présent d'un mauvais œil leur garage-rock, avec une messe elle sera enfin fière. Tout le monde se met au boulot. Mais rapidement, Axelrod s'arrache les cheveux : le groupe est trop limité. Alors le compositeur-arrangeur boucle cette "Mass In F Minor" avec des musiciens plus techniques — sortie en janvier 1968. Guitares fuzz, orchestrations classiques, cornes et cordes acid-rock, le résultat s'avère plus ambitieux que foireux. Un concert inaugure cet opéra-rock. La performance est un désastre. Des fans garage insultent le groupe. Les Electric Prunes se séparent. Sauf que leur nom appartient à leur producteur, qui commande un autre Electric Prunes à David Axelrod. Le nouveau concept est vite trouvé : "Release Of An Oath" se basera sur Kol Nidre, liturgie juive, sans aucun des membres originels. Le disque a un défaut : il préfigure l'horrible prog-rock symphonique qui polluera les seventies. Et une qualité : grâce au génie d'Axelrod, il évite les écueils du genre (le pompier, déclamatoire). Il sort en novembre 1968, deux mois après le premier album solo de David Axelrod, "Songs Of Innocence", onze mois avant le deuxième, "Songs Of Experience", des albums-hommages à William Blake qui approfondissent le même mantra — rock, jazz, classique et funk forment un même maelström.

Parallèlement, "Kyrie Eleison", sur "Mass In F Minor", a l'honneur d'être coopté sur la BO de "Easy Rider".
En 1970, Axelrod quitte son poste à Capitol Records, continue de produire d'autres artistes (Funk Inc, Betty Everett, Hampton Hawes, Sod, etc), se consacrant essentiellement à ses enregistrements solo — sept albums en dix ans. Un disque-concept sur l'écologie, une réinterprétation rock du "Messie" de Haendel, Axelrod devient une sorte de Jack Nitzsche pompeux, puis un Quincy Jones zarbi, puis un Dennis Coffey cinglé, ses disques s'apparentant de plus en plus à des BO de Blaxploitation intello — le meilleur : "Seriously Deep", 1975.
Il disparaît complètement des radars dans les années 80, seul son dealer ayant de ses nouvelles — quotidiennement. Ses disques végètent dans les bacs à soldes, et c'est comme ça qu'il sera réhabilité, puisque la terre entière se met à sampler ses vieux vinyles, de Dr Dre à Lil Wayne en passant par De La Soul, DJ Shadow, Lauryn Hill, Ghostface Killah, Cypress Hill, etc. Ce qui lui permet de réenregistrer encore deux albums, de voir les vrais Electric Prunes se reformer, avant de s'éteindre le 5 février dernier, à 85 ans. ❑

Photo Archives Rock&Folk-DR

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



Cannibale

Grave

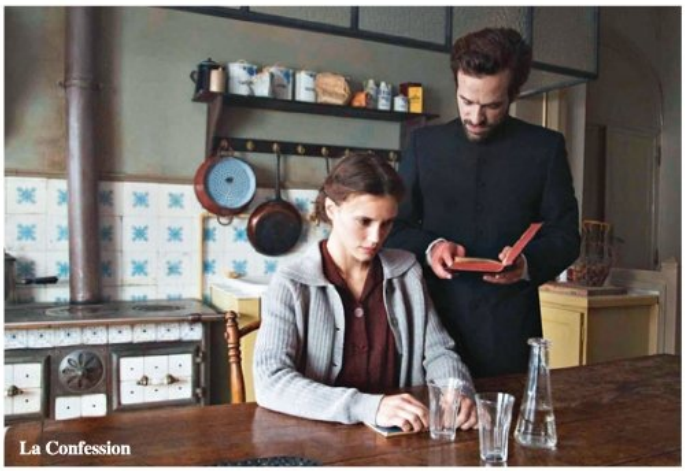
DE JULIA DUCOURNAU

Il y a deux décennies, le cinéma fantastique made in France était quasiment inexistant. Jusqu'à ce que le genre commence à prendre son (très) petit essor de croisière dès l'aube de l'an 2000 après le succès du "Pacte Des Loups" de Christophe Gans. Mais, contrairement aux Etats Unis, l'Italie, l'Espagne ou l'Angleterre (du moins à une certaine période), le cinéma fantastique gaulois ne s'est jamais fait de façon industrielle. Toujours *shot by shot.* Alexandre Aja, Pascal Laugier, Alexandre Bustillo et Julien Maury, Julien Carbon et Laurent Courtiaud, Eric Valette, Xavier Gens, Doug Headline et quelques autres ont donc du se battre à coups de masse (métaphore, bien sûr !) pour imposer l'horreur déviante, le gore racé et le macabre enlevé avec leurs films qui n'auront jamais été réellement défendus par la presse grand public. Et sans jamais passer par la case César, histoire de leur donner un petit peu de courage. Avec, cerise pourrie sur le gâteau maudit, un autre petit bémol : aucun réalisateur femme. Comme si le genre était forcément avide de testostérone et d'agressivité pour intéresser le sexe opposé. Et puis, sous l'influence d'une rock culture inhérente à l'époque, a fini par débarquer une génération de jeunes réalisatrices fans de films impolis. Comme Hélène Cattet, qui, en duo avec Bruno Forzani, fétichise en biais le giallo italien des seventies ("Amer", "L'Etrange Couleur Des Larmes De Ton Corps") ; comme Joyce Nashawati qui mixe état mental déviant et ambiance "Twilight Zone" dans son hypnotisant "Blind Sun" ; comme Lucile Hadzihalilovic qui, avec "Innocence" et "Evolution", propose des balades sensitives dans d'autres mondes troublés. Et, enfin, comme Julia Ducournau, la petite dernière dont l'étonnant "Grave" fait sensation depuis un an dans les festivals du monde entier. Avec, en prime, quelques évanouissements carabinés parmi les spectateurs. Car la jeune femme y va carrément franco (de sang) de *porc* dans l'horreur frontale ! Comme ses consoeurs, Julia Ducournau se réapproprie totalement le genre.

Sans que les références (ici David Cronenberg) ne soient frontales, mais plutôt bien digérées et recrachées sous la forme d'un véritable film d'auteur. Si on devait (essayer de) le synthétiser, "Grave" serait donc un drame horrifique. Point barre ? Non, car le film se permet aussi d'être une comedie adolescente macabre, un thriller métaphorique, une épopée humaine. Et un film de cannibale quand même ! Car il est bien question d'y dévorer son prochain, méthode tribale. A l'instinct quoi. Un film dont l'accroche pourrait être cette phrase laconique entendue dans le "Vidéodrome" de Cronenberg : *la chair rend fou.* Justine, adolescente et fille d'une famille de végétariens, s'apprête donc à entrer dans une école vétérinaire où se trouve déjà sa grande soeur de vingt ans. Se prenant de plein fouet le bizutage d'usage, elle se retrouve à devoir manger de la viande crue contre son gré. Elle qui n'avait même jamais suçoté une tranche de saucisson, va trouver soudainement sa vraie nature. Comme si elle était l'enfant naturelle d'une indigène de "Cannibal Holocaust" et de Jeffrey Dahmer, célèbre tueur en série qui prenait son pied à dévorer le cœur de ses victimes. Comme le précise Julia Ducournau : *"Quand on mord quelqu'un, on a toujours envie d'aller plus loin pour voir ce que ça fait."* Et sa protagoniste (incroyablement interprétée par Garance Mariller qui mériterait un César. Mais bon...) va plus loin. Elle devient accro à la viande. Animale d'abord, humaine ensuite. Au fil de son récit, "Grave", film mutant, se transforme en total synchronisme avec son héroïne. Comme "La Mouche" de Cronenberg (encore lui), "Grave" est aussi et surtout une parabole sur le besoin de vivre autrement, le sexe guerrier, l'animalité inhérente à chaque être humain. Et, surtout, une projection mentale sur cet étrange passage à l'âge adulte ou les sons, les couleurs et les sensations finissent car n'appartenir qu'à soi le temps d'une mutation. Pour le meilleur. Et — jouissance, jouissance — pour le pire *(en salles le 15 mars).* ❑

Au pays du grand singe

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE


La Confession

Kong : Skull Island

La Confession

Réputé pour les deux polars rentre dans le lard les plus fiévreux du cinéma français ("Le Convoyeur" et "Made In France"), Nicolas Boukhrief s'offre un virage à 180 degrés en réadaptant "Léon Morin Prêtre", le roman de Béatrix Beck qui donna naguère un classique du cinéma français signé Jean-Pierre Melville. Adieu les douilles, bonjour la soutane donc ! Et ce avec un duel psychologique entre un homme d'église et une jeune femme totalement fascinant. Voire quasi enivrant. Le p'tit Jésus, le communisme et la guerre — présents dans les décors et/ ou leurs discussions — finissent par s'évaporer pour laisser place à des questionnements rêveurs sur la foi, l'amour de la foi en l'amour et l'amour tout court. Loin de limiter leurs formidables performances d'acteurs à leurs dialogues, Marine Vacth et Romain Duris font passer aussi les non-dits (car non dicibles !) avec des regards en coin et des hésitations vaporeuses absolument touchantes. Et universels (*actuellement en salles*).

Kong : Skull Island

S'il n'y a rien de bien neuf au pays du grand singe poilu (il erre toujours sur son île en se tapant les poings sur le thorax pour passer le temps) cette nouvelle version de King Kong a l'avantage de se la jouer pop/ vintage. Plus proche dans l'esprit des films de monstres japonais des sixties (genre "King Kong Contre Godzilla") que du film original de 1933, plus poétique, ou du remake de Peter Jackson, plus fétichiste. Le réalisateur Jordan Vogt-Roberts s'éclate surtout à faire un film choral puisque, loin d'être seul à l'écran, Kong laisse sa place à une foulée d'autres monstres (simili fourmi, méta araignée, etc) tous aussi énormes, fun et hystérico-voraces que lui. Les acteurs, eux, font de la figuration. Et c'est très bien comme ça *(actuellement en salles)*.

Fantastic Birthday

Passé une première partie légèrement agaçante rappelant le cinéma préfabriqué au look Ikea de Wes Anderson, "Fantastic Birthday" de Rosemary Myers devient plus envoutant quand il bascule dans l'onirisme. Celui d'une ado qui, inquiète de devoir quitter le monde de l'enfance, se retrouve propulsée mentalement dans un monde parallèle le jour de ses quinze ans. Errant dans une forêt magique qui aurait pu être fréquentée par Alice (celle de Lewis Carroll), la jeune miss longe des décors quasi expressionnistes tout en croisant des personnages étranges semblant sortir des délires cauchemardesques d'un Tim Burton *(en salles le 22 mars)*.

Gangsterdam

Une comédie avec Kev Adams ! A priori, tout pour faire peur...

Gangsterdam

Sauf que le réalisateur Romain Levy, élevé au cinéma US culte des années 80 et à l'humour post "Saturday Night Live" fait constamment dévier sa comédie ado vers un humour à la Jerry Seinfeld/ Judd Apatow. L'histoire, simpliste (trafic de drogue entre Paris et Amsterdam où Kev Adams se retrouve impliqué malgré lui pour les beaux yeux d'une fille) est un prétexte pour Romain Levy d'y caser ses

Fantastic Birthday

TEMPLES
NOUVEL ALBUM
« ILS NOUS AVAIENT MANQUÉ ! »
les inRocKuptibles
VOLCANO
NOUVEL ALBUM
ENFIN DISPONIBLE !
CD / LP / DIGITAL
24.04.17 ELYSEE MONTMARTRE, PARIS
PLUGGED rock&folk Heavenly recordings PIAS

Le Serpent Aux Mille Coupures

références salutaires : de la BO de "Risky Business" entendu en début de film à Manu Payet dans un rôle *hommageant* Hans Gruber (le bad guy de "Die Hard") en passant par les apparitions de Rutger Hauer en guest. Des références que le réalisateur remet à sa propre sauce comique (surtout certains dialogues, hilarants), celle-là même qui avait fait le succès de son excellent premier film, "Radio Star", une des meilleures comédies françaises des dix dernières années *(en salles le 29 mars)*.

Le Serpent Aux Mille Coupures

Après avoir essayé vainement de monter un western en France (40 ans après le "Dynamite Jack" avec Fernandel !) Eric Valette a fini par accomplir son rêve. Ou tout du moins en biais. Polar rural traité à la façon d'un western campagnard, cette série-B revendiquée comme telle et fleurant bon la douille fumante, le foin séché et le soleil qui tape, réunit un motard en cavale, des fermiers revanchards, des trafiquants de drogue colombiens, quelques flics retors et un tueur à gages asiatique et vicelard dans un seul décor : une ferme du Sud-Ouest de la France. Poursuite, traque, kidnapping et règlements de compte gore culminent jusqu'à un gunfight final ayant comme un arrière-goût volontaire de "La Horde Sauvage". Encore un western tiens… *(en salles le 5 avril)*.

La Vengeresse

A plus de 70 ans, l'Américain Bill Plympton continue de fabriquer des dessins animés artisanaux et à l'ancienne. Avec quelques crayons de couleurs et une animation sommaire, il s'évertue, film après film, à imposer son univers poético-surréaliste plus proche de l'humour provo de Tex Avery et du Robert Crumb de "Fritz The Cat" que des blockbusters d'animation numérique tout public d'aujourd'hui. Un ex-catcheur et un chasseur de primes partent donc à la recherche d'une adolescente à travers ce road movie déjanté où Plympton croque une galerie de rednecks fous furieux qui errent, réagissent et vocifèrent à la façon de personnages des films de Tarantino et des frères Coen, à qui il rend ici hommage *(en salles le 5 avril)*. ❑

La Vengeresse

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

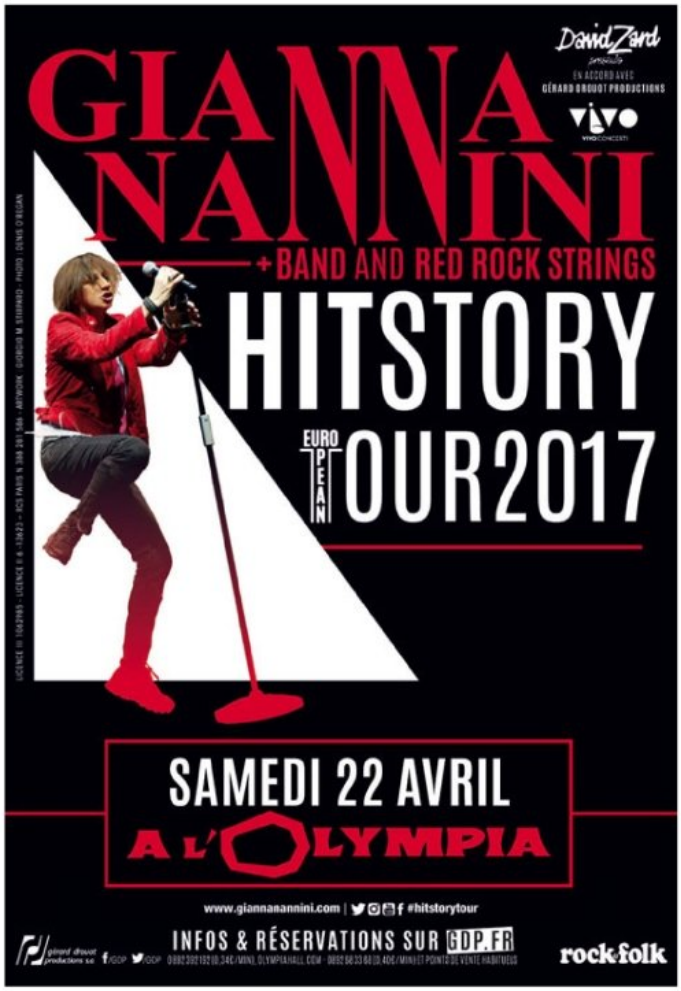
Sun Records

Si certaines séries pro-rock ont droit de vie sur le câble français ("Nashville" sur Série Club, "The Get Down" sur Netflix dont la deuxième saison débarque ce 7 avril), d'autres mettent un certain temps à intéresser nos diffuseurs. Quand sera-t-il alors de "Sun Records", nouvelle mini-série sur la naissance du rock diffusée depuis fin février sur CMT, chaîne américaine créée dans les années 80 et initialement axée sur les concerts et vidéo-clips de musique country. Après le "Vinyl" de Scorsese qui démarrait sa rock story dès les années 70 (drogue, sexe), "Sun Records" remonte vingt ans en arrière dès le début des années 50 (no drogue et sexe prude) en se basant sur le mythique *Million Dollar Quartet*, nom donné à la séance d'enregistrement dans les studios Sun à Memphis le 4 décembre 1956 et réunissant Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins et, vaguement, Johnny Cash. Qui, s'ils étaient restés collés l'un à l'autre depuis cette mythique jam session, auraient pu virer au groupe légendaire à la Stones ou Beatles (... ou les Charlots ? Non ? Bon !). Un événement qui inspira une comédie musicale jouée à Chicago puis à Broadway en 2009/ 2010 avant de se muer en une mini-série de huit épisodes où l'on scrute les débuts presque doucereux des quatre grands mythes du rock. Un quadruple biopic en un, en quelque sorte. Dans le premier épisode, la mise en place des personnages se fait par saynètes : un enregistrement de "In The Jailhouse Now" dans les futurs locaux de Sun Records ; Elvis découvrant le gospel dans une église afro-américaine ; Johnny Cash fumant une clope sur la tombe de son jeune frère avant d'annoncer à ses parents qu'il part faire l'armée dans l'US Air Force... Ou encore, personnage secondaire, le country boy Eddie Arnold qui, avec son look de Roy Rogers (acteur/ cow-boy/ chanteur culte des années 40), gratte de la guitare dans une fête foraine où il croise le colonel Parker qui finira par devenir son imprésario. Un épisode 1 qui, tout en slalomant entre les musiques (rock, country, gospel), se clôt sur l'apparition du guitariste/ chanteur de rhythm'n'blues Joe Hill Louis *alias* Lester Hill (rôle joué par le bluesman Dom Flemmons). Repéré dans un bar par Sam Phillips, ce dernier l'engage pour jouer en studio "Gotta Let You Go" trois ans avant de fonder son label Sun. Si la série promet d'autres grands moments de la grande histoire du rock (comme la rencontre entre Sam Phillips et Elvis promise dès le troisième épisode), "Sun Records", série au look nostalgiquement vintage — les fifties y sont reconstituées très proprement — s'attache progressivement aux carrières naissantes du quatuor. Sur fond de jeunesse, de genèse (du rock), d'espoir, d'ambition et d'innocence. Du temps où Elvis n'avait pas encore le bide gonflé par les sandwichs au beurre de cacahuète, où Johnny Cash n'était pas défoncé aux amphètes (et Carl Perkins à l'alcool) et où Jerry Lee Lewis ne jonglait pas avec les allumettes pour mettre le feu à son piano. Une vision presque idyllique (et contre nature ?) du rock. Producteur exécutif de la série, réalisateur du premier épisode, le franco-british Roland Joffé — palmé à Cannes il y a trois décennies pour son "Mission" et tombé depuis dans l'enfer de la série Z (voir son gênant torture porn "Captivity" shooté il y a dix ans) — renaît donc par le biais de la télévision. Quant aux accros des biopics rock, ils s'amuseront à juger de nouveaux et jeunes acteurs inconnus en les comparant à leurs aînés : Kevin Fonteyne en Johnny Cash assurera-t-il autant que Joaquin Phoenix dans "Walk The Line" ? Christian Lees en Jerry Lee Lewis sera-t-il aussi déchaîné que Dennis Quaid dans "Greats Balls Of Fire" ? Et Drake Milligan en Elvis retrouvera-t-il le déhanchement groovy de Kurt Russell dans "Le Roman D'Elvis" de John Carpenter ? Reste sept épisodes pour confirmer (*inédit*). ❑

La trilogie Ninja

ESC Distribution

Les glorieuses eighties : années Reagan s'il en est, mais aussi années Ninja ! La firme Cannon, spécialisée (entre autres) dans le cinéma réac de série B dont Chuck Norris et Charles Bronson étaient les emblèmes, produisit aussi une pelletée de *ninjateries* (comme on disait alors). Les trois meilleurs exemples ont été réunis dans un coffret de luxe avec Blu-ray, livret et bonus. Au programme : "L'Implacable Ninja" (le plus culte) où Franco Nero, ex-star de western italien, se refait une légende en jonglant avec des armes blanches ; "Ultime Violence" (le meilleur) où Sho Kosugi préfigure les combats kamikazes de Jet Li ; et enfin "Ninja 3" (le plus kitsch), nanar absurdement jouissif avec usage d'un katana maudit possédé par un esprit maléfique.



DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Trop blond

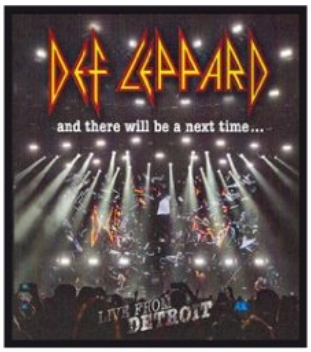
Nick Cave & The Bad Seeds

"ONE MORE TIME WITH FEELING"

Pias

La vraie question n'est pas de savoir ce que vaut ce film. Le problème est plutôt : fallait-il le tourner ? On rappelle l'horreur : en juillet 2015, Arthur, un des deux jumeaux que Susie Bick a donnés à Nick Cave meurt d'un accident de falaise tout près de la maison familiale, à Brighton. Arthur avait quinze ans. Cave, qui n'a pas chômé, avec ses Bad Seeds, depuis 1984, est alors en train d'enregistrer un seizième album, "Skeleton Tree", paru en septembre 2016. Plusieurs textes étaient alors terminés, mais la mort du gamin va hanter ceux qu'il reste à écrire. Comme si ça ne suffisait pas, Nick Cave décide de faire appel à Andrew Dominik pour qu'il filme la fin de l'enregistrement et ses errances psychologiques de père visiblement abasourdi par ce coup de pute du destin. A partir de là, tous les avis sont permis. "One More Time With Feeling" est livré en pature à l'appréciation de la presse, des fans de la première heure, des amateurs de passage. On peut louer son côté thérapie en public. Ou s'en indigner. On peut imaginer ce qu'on aurait fait à la place de Nick Cave et Susie Bick (qui intervient également dans le documentaire). Ou pas, car pour avoir ne serait-ce que l'ombre de l'esquisse du début de l'idée de ce que ces parents ont éprouvé, il faudrait avoir vécu l'abomination qui les a ébranlés. Un truc qu'on ne souhaite pas à son pire ennemi. On peut, certains ne s'en privent pas, faire diversion. S'en tenir à l'artistique. Rappeler que Andrew Dominik n'est pas la moitié d'un réalisateur australien de moins de cinquante ans et que "The Assassination Of Jesse James By The Coward Robert Ford" et "Killing Them Softly", deux de ses précédents longs-métrages, dépotent un max.

Mais voilà : la perception qu'on a d'une œuvre d'art, lorsque la cruauté de la vie en est le déclencheur ou l'accélérateur de particules, est irrémédiablement faussée. Alors de tous les sentiments qu'inspire "One More Time With Feeling", la compassion est probablement le plus adapté, le plus juste. N'en reste pas moins que le film, beau et digne, fonctionne, et la relation d'amitié qui existait déjà entre Dominik et les Cave contribue à en faire une œuvre attachante. Dès le départ, le deal a été clair. Le réalisateur pouvait filmer ce qu'il souhaitait, quand il voulait et poser toutes les questions qui lui passaient par les tripes. Le résultat, augmenté de bricoles que Nick Cave a filmées à l'iPhone et de séquences musicales tournées aux Air Studios, est dense, mais pas pesant. Le noir et blanc, de mise, ne paraît jamais de rigueur. Sur le plan purement commercial, pour ne pas avoir à en assurer la promotion, Nick Cave a choisi de financer "One More Time With Feeling" lui-même. Ce type réfléchit à deux fois depuis qu'il est en âge de penser. Il ne va pas arrêter aujourd'hui. L'ambition affichée n'était pas de faire un quelconque profit, mais de crever l'abcès et d'entamer, pour autant que ce soit possible et nécessaire (Cave a trois autres enfants), une reconstruction. Depuis sa première à Venise en septembre dernier, "One More Time With Feeling" est encensé partout et a tiré les ventes de "Skeleton" vers le haut. Un lot de consolation ? Non, mais que le malheur des purs, qui fait souvent le bonheur des rats, puisse inspirer du respect à travers l'art est un signe que tout n'est peut-être pas perdu et que la rébellion morale, n'en déplaise, doit être organisée. Depuis le maquis du coeur.

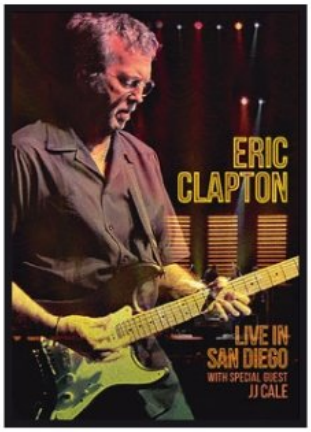


Def Leppard

"AND THERE WILL BE A NEXT TIME..."

Eagle

A ceux qui compteraient monter un groupe de metal demain, certains conseilleront de : 1) Eviter d'avoir deux guitaristes puisque ça multiplie par autant le risque d'avoir des solos à rallonge. 2) Ne pas faire appel à un bassiste trop blond, car les produits pour décolorer les cheveux sont toxiques et attaquent le cerveau. 3) Penser à faire un régime longtemps avant les concerts, car même si un peu de bedaine et quelques bourrelets prouvent que le hard nourrit son homme, ça n'est pas du meilleur effet sous le t-shirt moulant. Def Leppard, en activité depuis 1977, n'a jamais suivi aucune de ces directives et, pire, les a prises à rebrousse-poil. Oui, Vivian Campbell et Phil Collen en font des tonnes devant leur mur d'amplis (chacun le sien) et se mettent en mode ping-pong de grattes dès que possible. Rick Savage, à la basse, est super blond et bouclé de surcroît. Il porte une mitaine de cuir à la main droite et, parce qu'il n'est pas là pour rigoler, a cinq cordes à sa basse. Quant à Joe Elliott, il a quelques kilos en trop, mais s'en cogne. Originaire de Sheffield (la métallurgie, forcément), Def Leppard est une entreprise qui marche du feu de Dieu malgré les sarcasmes de la critique. Cette musique s'adresse avant tout à ceux qui vont voir le groupe sur scène et achètent ses disques. Dans leur genre, hard mélodique avec des refrains aussi passe-partout que mémorisables, ces types dont les ventes d'albums ont dépassé le million depuis belle lurette, sont irréprochables. Leur passage par Detroit au cours de l'été 2016 est immortalisé ici d'honorable façon et on sait déjà qu'au visage de ceux qui prétendront que les Def Leppard volent plus bas que terre, leurs fans vont brandir un majeur préalablement trempé dans de la moutarde. Forte.



Eric Clapton

"LIVE IN SAN DIEGO"

Warner

Eric Clapton, toujours prêt à filer un coup de *main lente* à ses copains (George Harrison en savait quelque chose), est également parfait dès qu'il s'agit de mettre sa guitare au service d'une louable cause ou de rendre hommage à un cher disparu. Parce qu'à une époque il vendait des disques à la pelle, Clapton a également aidé ses idoles en reprenant leurs chansons, contribuant ainsi à regarnir leur compte en banque et à rebooster leur carrière. C'est ce qu'il fit avec JJ Cale en intégrant, très tôt dans son répertoire, "After Midnight" et bien sûr "Cocaine". Paradoxalement, même s'il reconnaissait que l'amélioration de son ordinaire dû aux réinterprétations d'Eric Clapton était une bonne chose, Cale, tranquille comme Emile et plutôt indifférent aux feux de la rampe, ne courait pas après une collaboration avec son héritier le plus direct. Au départ, "The Road To Escondido", publié en 2006 — l'année qui a précédé la tournée du concert capté ici — ne devait pas être attribué à JJ Cale et Eric Clapton. Il était question d'un album de Clapton produit par Cale. Persuadé que Cale ferait l'impasse s'il lui avait proposé une collaboration d'emblée, Clapton en est passé par ce stratagème. De même, Eric savait que JJ refuserait de partir sur la route avec lui, mais qu'il accepterait de monter sur scène au moins une fois, pour marquer le coup. C'est la raison pour laquelle ce concert à San Diego, qui paraît également en CD, a été filmé. JJ Cale est présent sur un tiers des titres (et Robert Cray invité à la toute fin du set). A noter que quatre des autres morceaux figurent, en versions originales, sur "Layla And Other Assorted Love Songs", l'unique album studio de Derek And The Dominoes, souvent considéré comme une des œuvres majeures de Clapton. ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Près de 18 kilos

Nakamichi 1000

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Première version du Nakamichi 1000 Tri Tracer, produit de 1973 à 1977, lancé à l'époque au prix considérable de 1300 dollars !

Alors que, depuis quelque temps, on entend çà et là parler d'un hypothétique *retour* de la cassette audio, le milieu audiophile a toujours conservé un immense respect pour la *Rolls* des lecteurs-enregistreurs de ce format suranné.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Etsuro Nakamichi est officier de la marine japonaise, il travaille au développement du sonar en tant qu'ingénieur en acoustique. En 1948, il fonde Nakamichi Research Corporation Ltd à Tokyo. Peu après, il est rejoint par son frère Niro et la société se spécialise dans le domaine électromagnétique, l'acoustique et les techniques de communication. En 1951, Etsuro Nakamichi se lance dans la fabrication de têtes de lecture et d'enregistrement pour les premiers magnétophones à bandes. Après quelques années, la petite compagnie met au point un des tout premiers magnétophones japonais sous la marque Magic-Tone. En 1957 apparaît, sous la marque Fidela, un magnétophone à bandes stéréo à trois têtes. Bénéficiant d'une excellente réputation dans la fabrication des têtes de lecture et d'enregistrement, Nakamichi commence, à partir de 1967, à fabriquer des blocs magnétiques pour un grand nombre de fabricants étrangers, parmi lesquels Harman Kardon, Ampex, Fisher, Motorola...
Après la mise en service en 1968 du système *Dolby-B* (*cf* R&F 553), Nakamichi va s'intéresser de près aux cassettes audio, inventées par Philips en 1963. Le grand public se détache de plus en plus des magnétophones à bandes au profit des lecteurs-enregistreurs de cassette et Nakamichi va tenter de tirer le meilleur de ce format. En 1973, il présente le Nakamichi 1000 *Tri Tracer*, qui est tout simplement la meilleure platine cassette jamais produite. Rien n'a été omis sur cette machine pour obtenir une qualité professionnelle. Le bruit de fond est quasiment réduit à néant, tout comme le rapport scintillement/ pleurage (instabilité du son causée par des variations de la vitesse) et la courbe de réponse est exceptionnelle, compte tenu de la vitesse de défilement et de la largeur de bande des cassettes (respectivement 4,75 cm/s et 3,81 mm). Des tas d'innovations, comme l'utilisation de trois têtes complètement séparées pour chaque fonction (effacement, enregistrement et lecture) ou l'emploi d'un double cabestan (pour la stabilité de la vitesse), font de cette machine la première à pouvoir rivaliser avec les magnétophones à bandes professionnels. La volonté d'Etsuro Nakamichi est de privilégier la fiabilité et l'ergonomie, mais ces critères ont un inconvénient : la taille de l'appareil, nécessaire pour y engouffrer toute cette technologie d'une robustesse à toute épreuve, est monumentale ! Accusant près de 18 kg sur la balance, large de 52 cm, haut de 30 cm et profond de 22 cm, l'engin est plus gros qu'un Revox A77 (*cf* R&F 528)...! Trois filtres de réduction de bruits sont proposés — Dolby-B, DNL (*Dynamic Noise Limiter*) et MPX pour les émissions FM stéréo. Au-dessus de l'ouverture du logement de la cassette se trouvent les réglages de vitesse et d'azimut (axe vertical des têtes), dispositifs inédits sur une platine cassette à l'époque. Lire une cassette enregistrée sur un Nakamichi 1000 bien réglé est aujourd'hui encore étonnant par l'extraordinaire qualité du signal. On peut s'amuser à faire un de ces tests à l'aveugle où l'on doit désigner le support d'un même enregistrement (vinyle, CD ou cassette) pour être surpris de certaines réponses. Dès l'année de la sortie du 1000 Tri Tracer apparaît le Nakamichi 700, version un peu moins exclusive qui reprend la même mécanique mais qui ne dispose que du filtre Dolby-B. Sa très belle façade en alu brossé est de la même taille que celle de son prédécesseur, mais la profondeur est beaucoup moins importante. Deux ans plus tard, le Nakamichi 600 est lancé. Celui-ci est une version à deux têtes aux performances inférieures aux deux modèles précédents, mais il offre un design intéressant en forme de pupitre incliné, comme on peut le voir dans le film "Diva" de Jean-Jacques Beineix, sorti en 1981.
En 1977, toute cette gamme est mise à jour ; les références sont désormais suivies d'un *II* avec des améliorations techniques et esthétiques diverses. En 1980, le Nakamichi 1000 ZXL possède un affichage numérique, et une version limitée dont la façade est plaquée à l'or fin sort l'année suivante au prix de 6000 dollars ! En 1982, Etsuro Nakamichi disparaît et son frère Niro poursuit le développement de la société avec les fameux modèles Dragon ou les RX-202 et RX-505, qui comportent un impressionnant système de retournement *physique* des cassettes. ❑

Combien ça coûtait ?

En 1975
Nakamichi 1000 (neuf) :
8435 FF (1384 €)
SMIC mensuel brut en 1975 = 207 €

Combien ça coûte ?

En 2017
Nakamichi 1000 (en parfait état) :
de 1000 à 1500 €
SMIC mensuel brut en 2017 = 1666 € (pour 169 heures), 1480 € (pour 151 heures)

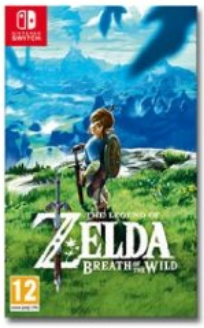
Pour en savoir plus : www.naks.com/products/nakamichi_1000.html

Photo Sébastien Augé

PAR JEROME REIJASSE

Dans le métro, la rue, les soirées, partout !

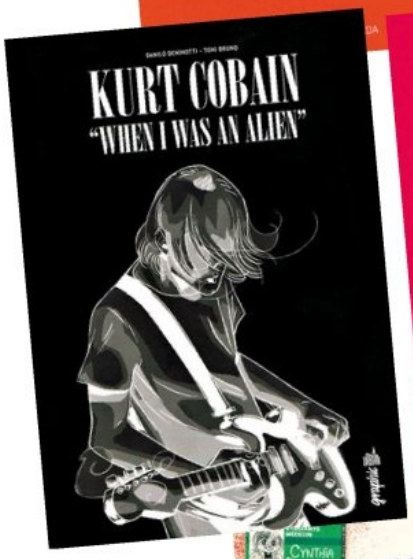
La nouvelle console de Nintendo est enfin disponible. La **NINTENDO SWITCH** possède un atout majeur : elle est hybride, mi-salon, mi-portable. Comprendre : on peut l'utiliser n'importe quand, n'importe où. A la maison, on la dépose sur sa station d'accueil et on joue à l'ancienne, sur la télé. Sinon, on s'en saisit et on la transforme en console portable, avec un écran de 6,2 pouces, dans le métro, la rue, les soirées déprimantes et inutiles, partout ! Ce qui signifie surtout que le temps des parties interrompues par des obligations sociales ou des parents autoritaires est bel et bien révolu. On commence chez soi et on termine quand on le décide. A chaque extrémité de la Nintendo Switch, des manettes détachables, appelées les Joy-Con. Sur la manette gauche, un bouton permettant les captures d'écran en direct, que les joueurs pourront dans la foulée partager sur les réseaux sociaux. Sur la droite, une caméra infrarouge à détecteur de mouvements. Bref, on est loin des joysticks préhistoriques qui martyrisaient les doigts et finissaient explosés contre un mur ou une table basse... Ces manettes vibreront, bien sûr, et en HD ! Rendant l'expérience encore plus sensible. Réelle. Terminé les vibrations presque aléatoires, répétitives : ici, il s'agit bien d'être au cœur des choses, au centre du jeu. Il est également possible d'utiliser les manettes Nintendo Switch Pro. La chose formidable c'est que, si plusieurs amateurs de la Switch se réunissent, ils peuvent s'affronter en mode multijoueur local, jusqu'à huit joueurs ! En fait, Nintendo réalise ici une petite prouesse technologique et parvient à presque effacer le semi-échec de la Wii, en simplifiant la donne... Avec une autonomie de maximum six heures, la possibilité de recharger la console en branchant l'adaptateur secteur sur le port USB Type-C, la liberté n'est plus un simple concept marketing. L'autre bonne nouvelle, les éditeurs les plus performants, Activision, Ubisoft, EA, Take 2, entre autres, vont tous collaborer à cette aventure ludique franchement enthousiasmante. Et donc, les titres les plus plébiscités seront rapidement accessibles sur la console japonaise : Fifa, NBA 2K, The Elder Scrolls, etc. La première grosse promesse est la sortie de **"THE LEGEND OF ZELDA"** : "Breath Of The Wild", réactivation du mythe trentenaire Zelda, dans un monde ouvert proprement hallucinant, avec plus de cent sanctuaires disponibles et des heures et des heures de quête assurées. Les fans les plus fidèles pourront même choisir entre la version standard et celle limitée comprenant, outre le jeu, une figurine Epée de Légende de la Renaissance et un CD avec les musiques du jeu. Les gamers débutants pourront également se faire la main avec "1-2-Switch", sorte de titre introductif dévoilant plusieurs divertissements basiques mais franchement fédérateurs : duels au Far West, danse... Ou comment séduire toute la famille... Sans oublier "Mario Kart 8 Deluxe", "Super Mario Odyssey", "Splatoon 2", "Snipperclips : Les Deux Font la Paire !"... Enfin, Nintendo, qui avait annoncé sa console à un prix supérieur à 300 euros, devrait finalement la proposer pour la somme de 290 euros environ, dans son pack de base. Mieux.



"Seuls les héros ne meurent jamais", proclame fièrement le dossier de presse du jeu **"FOR HONOR"**, chez Ubisoft, pour PS4, XboxOne et PC. Pourtant, après quelques heures passées à découvrir l'univers sanglant de ce titre tranchant et guerrier, il est permis d'en douter. Car ici, on coupe, on taille, on trucide, on élimine avec une récurrence presque hystérique. Le concept ? Une uchronie réjouissante. Les créateurs de ce jeu épique ont décidé de rassembler pour la première fois trois civilisations belliqueuses que l'Histoire n'avait jamais pu confronter. Chevaliers, Vikings et Samouraïs se mettent sur la tronche sur les terres de Valkenheim, Ashfeld et Myre. L'idée géniale, la promesse de baston totale. On choisit son camp et on fonce dans le tas ! Le choix des armes a de quoi rendre jaloux Charlton Heston. Hache, fléau, kanabo, épée, dague, lance, naginata, nodachi, katana, glaive. Sorte de FPS ultime où les flingues auraient accepté de céder la place aux lames les plus acérées, "For Honor" mérite cependant mieux que l'Oscar du jeu de massacre le plus jouissif et bourrin de la galaxie. Il dévoile également des décors somptueux, des ambiances diablement immersives, une maniabilité formidable et une certitude : la guerre, c'est mal mais c'est aussi un art. Une chorégraphie du chaos. Les affrontements ne doivent jamais rien au hasard, les mouvements, les coups, les stratégies d'attaque sont précis, multiples et souvent fatals... Et ce jeu en est l'illustration parfaite. Monumental !

On appréciera la bichromie

Symbole du journalisme d'investigation aussi profond que déjanté, Hunter S Thompson continue de fasciner les foules des années après un suicide qui ponctuait, avec quelques décennies de retard, une carrière qui était depuis longtemps derrière lui. Un croquis valant mieux qu'un long discours, le lecteur désireux de se cultiver jettera un œil sur le très intéressant **"Gonzo"** (Nada), biographie graphique de Hunter S Thompson dessinée par Anthony Hope-Smith sur un texte de Will Bingley. L'engin est intéressant car plein de partis pris, tous comme les ouvrages de Thompson abondamment cités dans les cases. Loin d'être une gêne, ce parti des auteurs sied parfaitement au sujet en prenant fait et cause des outrages du personnage. Même si les auteurs connaissent leur sujet sur le bout des doigts et peuvent, par moments, oublier qu'ils sont susceptibles d'être également lus par des néophytes en la matière. A souligner : cette graphic novel couvre surtout les années glorieuses des sixties et des seventies. Une bonne BD qui pourrait donner pas mal d'idées aux jeunes lecteurs intéressés par la profession de journaliste.



Les duettistes italiens Danilo Deninotti (scénario) et Toni Bruno (dessin) se sont associés sur ce **"Kurt Cobain - When I Was An Alien"** (Urban Graphic) qui devrait plus intéresser les débutants sur le sujet et les fans purs et durs (c'est la même catégorie sur le plan de l'enthousiasme) que les gardiens du temple englués dans leur trop-plein de connaissances, experts en boutons de culotte et autres. A l'intérieur, les auteurs ont tenté de raconter la vie du chanteur à travers quatre chapitres articulés autour d'autant de chansons. Le résultat est sympathique, voire trop respectueux, mais pas inintéressant. On appréciera la bichromie, le trait empli de mouvement de Bruno ainsi que les tonnes d'efforts déployés pour ne pas aller piocher d'anecdotes dans les poubelles disponibles. Même si l'ouvrage peut paraître bien incomplet pour certains, l'enthousiasme des auteurs compensera une lecture forcément rapide.

Enfin ! **"Monster"**, BD oubliée due à l'imagination aussi tordue que géniale d'Alan Moore associée aux crayons de Heinzl, voit enfin le jour en France grâce aux fous furieux qu'est la team rocket Delirium. Relecture de Frankenstein sous Pervitine, cette histoire de monstre vraiment cool obligé de se faire la malle à travers toute l'Angleterre pour s'éviter un délit de sale gueule de plus sera la road BD attendue pour aider à supporter le printemps qui arrive. Présentée en version intégrale regroupant toutes les histoires du magazine Scream!, cet énorme pavé d'un format respectable comprend aussi tous les épisodes scénarisés par John Wagner et Alan Grant avec Jesús Redondo au dessin après que le trio a repris la série abandonnée faute de temps par Heinzl et Moore.

L'usage de médicaments détournés de leur but initial pour un motif autre que la maladie étant une des mauvaises habitudes récurrentes d'un certain pourcentage des amateurs de rock, nous ne saurons que trop conseiller une réorientation des lecteurs intéressés par le sujet vers la lecture de **"Ma Vie De Carabin"** (Vraoum !) de la touche-à-tout globetrotteuse brésilienne Cynthia Bonacossa qui fut, un temps, étudiante en médecine à la fac de Rio de Janeiro. A l'intérieur de ce copieux recueil des meilleurs moments de sa vie d'étudiante au service des désemparés de la bonne santé, le lecteur découvrira un univers médical teinté d'humour grinçant qui recense tous les moyens possibles et imaginables pour faire la fête. A ce sujet, les Brésiliens ont de l'imagination. Le style est une forme d'expressionnisme en noir et blanc pas forcément maîtrisé totalement mais rempli d'une énergie qui promet pour la suite. Un bouquin tellement poilant qu'il est impossible de lui faire le maillot. ❑

Le gros plan du Géant

La petite bibliothèque du savoir des éditions du Lombard poursuit son grand bonhomme de chemin afin de bouter les Que Sais-Je ? hors des étagères suédoises en kit. Parmi les bastos de la dernière rafale, un très joli ouvrage s'intitule "Les Situationnistes" dû aux talents conjugués du dessinateur Jake Raynal et du couteau suisse de l'information Christophe Bourseiller. Très largement axé sur la vie de Guy Debord (encore un suicidé...), ce petit guide tenant confortablement dans la poche de poitrine de n'importe quelle veste de combat deviendra rapidement le meilleur copain de toutes les personnes ne connaissant pas encore l'auteur de "La Société Du Spectacle", ouvrage critique paru en 1967 dans lequel Debord démontrait les dérives d'une société bâtie sur la consommation. Les lecteurs concernés liront cette BD avec recueillement, puis s'en iront construire un monde nouveau grâce à la science.

Parisien

V.I.P.
LAURENT CHALUMEAU
Grasset

"Aux courses, les petits tuyaux font les grandes misères" écrivait Audiard et c'est la maxime qu'aurait dû méditer le paparazzo Patrice Corso avant de se retrouver mêlé malgré lui à un massacre terriblement parisien qui implique non seulement une jeune et célèbre actrice mais les plus hautes autorités de l'Etat. Ce n'est pas déflorer l'intrigue que de dire que les récentes promenades en scooter d'un homme politique casqué ont sans aucun doute inspiré le journaliste et auteur — et collègue occasionnel ici même — Laurent Chalumeau pour l'intrigue de son dernier roman "V.I.P.". Sauf que, bien sûr, ce misanthrope désabusé — Grumpy est son pseudo sur Twitter, hein — pimente sa lucide fable moderne avec une galerie de bêtes ou méchants contemporains et leur fait subir de grand-guignolesques errements qui montrent ces attachés de presse, hommes de main ou avocats douteux sous leur pire jour : lâches, vénaux, arrivistes, complaisants voire stupides. Seuls les politiques, ici proprement étrillés, affichent encore plus de turpide cruauté et d'autistique indifférence. Pas de morale évidente et satisfaisante à cette farce grinçante, notre sarcastique ami du genre humain n'est pas de ces auteurs qui se bercerait et bercerait ses lecteurs de rassurantes illusions mais son cynisme et sa décapante gouaille, qui n'auraient pas déparé dans un film d'Audiard — le paternel, pas le rejeton — donnent à cette fantaisie politico-policière, le sourire et la régalante vacherie indispensables.

Parlons Peu, Parlons De Moi
JACKIE BERROYER
Le Dilettante

Donnant ainsi glorieusement tort au titre de son roman précédent "On Ne Se Voit Plus Qu'Aux Enterrements", Heureusement Il Y En A Souvent", ça faisait très longtemps qu'on n'avait pas eu de nouvelles de Jackie Berroyer. Ce roi du titre légèrement déconcertant mais toujours réussi, nous gratifie cette fois d'un "Parlons Peu, Parlons De Moi" de bon augure car si il est un sujet dont ce journaliste, critique rock, écrivain, scénariste, acteur, philosophe hertzien et magistral standardiste sait tirer l'étincelante moelle, c'est bien lui, Jackie Berroyer. Sage, quoique aussi rock critic, il a compris, nous dit la quatrième de couverture, que *"tout est dit sur la musique, y compris qu'il n'y a rien à en dire puisqu'elle parle d'elle-même et par elle-même, tout le monde sait cela. Voilà pourquoi je préfère parler de moi."* ce qui ne l'a heureusement pas empêché d'écrire dans le magazine "Variations" une série d'articles censément musicaux où est puisée la matière de ce livre et où, comme annoncé, il parle donc principalement de lui-même quand il parle de musique : *"moi aussi, quand je mourrai, il y aura une petite pluie fine"* quand il évoque la mort de Miles Davis ou quand il compare son paisible destin à celui de Dostoïevski attendant la balle d'un peloton d'exécution, ce *"gars qui faisait le même boulot"* que lui. Alors, bien sûr, dit comme ça, vous pourriez croire que le monsieur est un insupportable égocentrique quand il est au contraire modeste et plus qu'humble et qu'en fait c'est un de ces causeurs doucement joyeux avec qui la balade compte plus que le point de vue final et qui pratique l'art antique de l'érudition cool et sans but, ouvertement pédagogique mais vachement satisfaisante. Anecdotes poilantes — le fan de Choron qui lui a lancé littéralement de la merde sur la scène de l'Olympia — ou sagaces clairvoyances *"Dommage qu'il n'y ait jamais eu l'équivalent du punk en funk, tout un courant avec des groupes sauvages de quatre jeunes noirs"* (mais oui, tellement !) le papa toujours un peu fauché du musicien Ark distille avec flegme de bienveillantes perles ou interrogations sur des sujets aussi variés que le choix du nom d'un monument indien pour le musicien Taj Mahal au lieu d'un "Arche De La Défense" ou d'un "Porte Saint Martin" de bon aloi qui aurait eu les préférences de l'auteur mais aussi Leibniz, Socrate et Bergson invoqués ici par sincère amour de la sagesse, nonobstant les médisances de son voisin — *"je parle de tout ça à mon voisin de palier qui me dit :* 'tu ne crois pas que les mouches doivent avoir un peu mal aux sphincters ?' ", sans oublier les nombreuses charmantes qui accompagnent ce discret Don Juan ou le joli fantôme de notre copine feu la grande Brenda Jackson qui fit, entre autres, les beaux jours musicaux du Canal Plus de la meilleure époque, le tout sans jamais se départir de son inégalable et discret humour. Comme son ancien collègue Pierre Desproges riait sur le cancer avant que la saleté ne l'emporte, Berroyer qui plaisantait en gardant ses pantalons trop petits pour les porter quand il aurait un cancer, a fini par l'avoir lui aussi mais ouf, il est bien guéri maintenant et n'a donc pas fini d'être fauché, de devoir bosser et nous n'avons donc pas fini de parler de lui.

Kurt
LAURENT-DAVID SAMAMA
Plon

Se remet-on jamais de sa jeunesse ? Pas sûr si l'on en croit le journaliste Laurent-David Samama qui, on le parierait, a dû être un jeune fan hardcore de Nirvana et a choisi, pour son roman "Kurt", de se glisser dans le viseur du caméscope de Kurt Cobain alors que celui-ci, seul dans son manoir bordélique lui raconte, face camera, ce qui affleure, déborde et le noiera. L' *"âme kurtienne"* est complexe, le *"choc thermique"* que fut le *"bolide"* Nirvana pourrait se raconter comme un de ces poèmes de Sylvia Plath que la petite Courtney avait choisi de réciter à un casting — raté, hein — pour l'émission Mickey Mouse Club de Disney, triste et tragique, maux de ventre et mots crus, bouffées de ciel bleu et calme désespoir. On sait comment ça a fini, pour Sylvia Plath et pour Kurt Cobain et le récit qu'en fait Samama colle tristement à la réalité de la sombre et courte vie du chanteur et ressuscite, pour quelques instants, sa magie et sa force. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
02 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
03 "Comme Un Enfant Perdu" RENAUD SECHAN (XO)
04 "Un Cadeau Du Ciel" FRANCOISE HARDY (Equateurs)
05 "Cured Two Imaginary Boys" LOL TOLHURST (Le Mot Et Le Reste)
06 "Porcelain" MOBY (Seuil)
07 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
08 "Bowie L'Autre Histoire" PATRICK EUDELINE (La Martinière)
09 "Not Dead Yet" PHIL COLLINS (Michel Lafon)
10 "Kate Bush Le Temps Du Rêve" FREDERIC DELAGE (Le Mot Et Le Reste)

Photo Bruno Berbessou

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Mi-cabot, mi-Jagger

Art Garfunkel

8 FEVRIER, OLYMPIA (PARIS)

Avec un set composé de titres classiques et de lectures de poèmes, traduits simultanément par une interprète, Art Garfunkel a tenté de faire bonne figure, après des soucis vocaux auxquels il n'a pas fait allusion. C'est sur le répertoire de son ancien duo que le New Yorkais était attendu : par moments la grâce opérait ("Scarborough Fair", "Kathy's Song") sans qu'il puisse retrouver les aigus qui ont fait sa renommée, comme sur "Bridge Over Troubled Water". Malgré Dave Mackay aux claviers et Tab Laven à la guitare, se ressentait dans la salle l'absence d'une personnalité célèbre... Garfunkel semble aujourd'hui en paix avec son passé. Son autobiographie annoncée pour l'automne permettra de le vérifier.

CHARLES FICAT

"Frenchy But Chic"

17 ET 18 FEVRIER, PETIT BAIN (PARIS)

Grande idée de Jean-Eric Perrin, qui créa dans ces pages, à l'aube des années 1980, la rubrique du même nom : un festival mélangeant héritiers et dignes survivants, avec affiche et expo Serge Clerc, dessinateur emblématique de cette époque fugace. On eut ainsi droit à un bel hommage à Daniel Darc, avec GYP (des ex-Modern Guy, Suicide Roméo et Edith Nylon) accompagnant divers chanteurs : Frédéric Lo (producteur de Darc), Bill Pritchard, et des *jeunes* comme Alex Rossi ou Jean Felzine, qui nous gratifia d'un superbe "Any Day Now"... d'Elvis Presley ! Ensuite Alister envoya un set roboratif, d'abord au piano, puis à la guitare, un pur moment de rock'n'roll. Le dernier soir, on revit avec plaisir Arnold Turboust et surtout les Avions, reformés dans leur première incarnation sous influence XTC, qui livrèrent un concert aussi fabuleux qu'inattendu, conclu en apothéose par une version incandescente du "Psycho Killer" de Talking Heads. Comme dit Alister, *"no future, mais no stalgie"* !

STAN CUESTA

Sum 41

22 FEVRIER, ZENITH (PARIS)

"Tu te rends compte, c'est mes 14 ans ce groupe !" C'est la devise du concert ! Et ce qui est incroyable c'est que les personnes qui ont prononcé cette phrase vont de 34 à 15 ans, grand écart faciès comme on dit. Normal pour un groupe qui célèbre cette année ses 20 ans. La fête du skate park s'ouvre avec deux bons groupes, les punks Hollerado et les néo-grungeux Paerish. Pour eux deux, le même problème : le son. Et quand Sum 41 arrive, on se rend vite compte que ce n'est pas un traitement de défaveur réservé aux ouvreurs mais bien un problème global. Le son est mauvais, très sourd, brouillon et méchant : le son qui t'en veut, quoi. Et ça gâche tout... Dommage pour le groupe, hyper énergique avec Deryck en furie pendant les deux heures de show, descendant même dans le public pour une guitare/ voix, oui on peut le toucher ! La setlist était trop inégale avec un début de feu, un milieu un peu décevant et tous les tubes à la suite, à la fin ! On attend le DVD, puisque ce concert était filmé.

SACHA ROSENBERG

The Fuzztones

24 FEVRIER, PETIT BAIN (PARIS)

La posture quelque peu voûtée sur sa légendaire Vox Phantom, des problèmes de voix et un début de set ronronnant font craindre le pire pour le retour parisien du géant Rudi Protrudi et de son gang. Et puis, le miracle. A l'amorce du très sixties "You Must Be A Witch", la foule jusque-là bien sage se délie, le batteur s'élève sur ses fûts et s'enchaînent alors, dans un long tunnel, classiques psyché et reprises garage. Après 36 ans de carrière, les New-Yorkais désormais exilés à Berlin, peuvent se targuer de réunir un improbable premier rang de fans constitué d'un quinqua/ cadre, d'un mod imbibé ou encore d'un jeune couple amoureux déchaîné. Avant de les achever d'un rappel *sonic* composé de "Cinderella" et "Strychnine". Admirable et touchant.

MATTHIEU VATIN

Foxygen

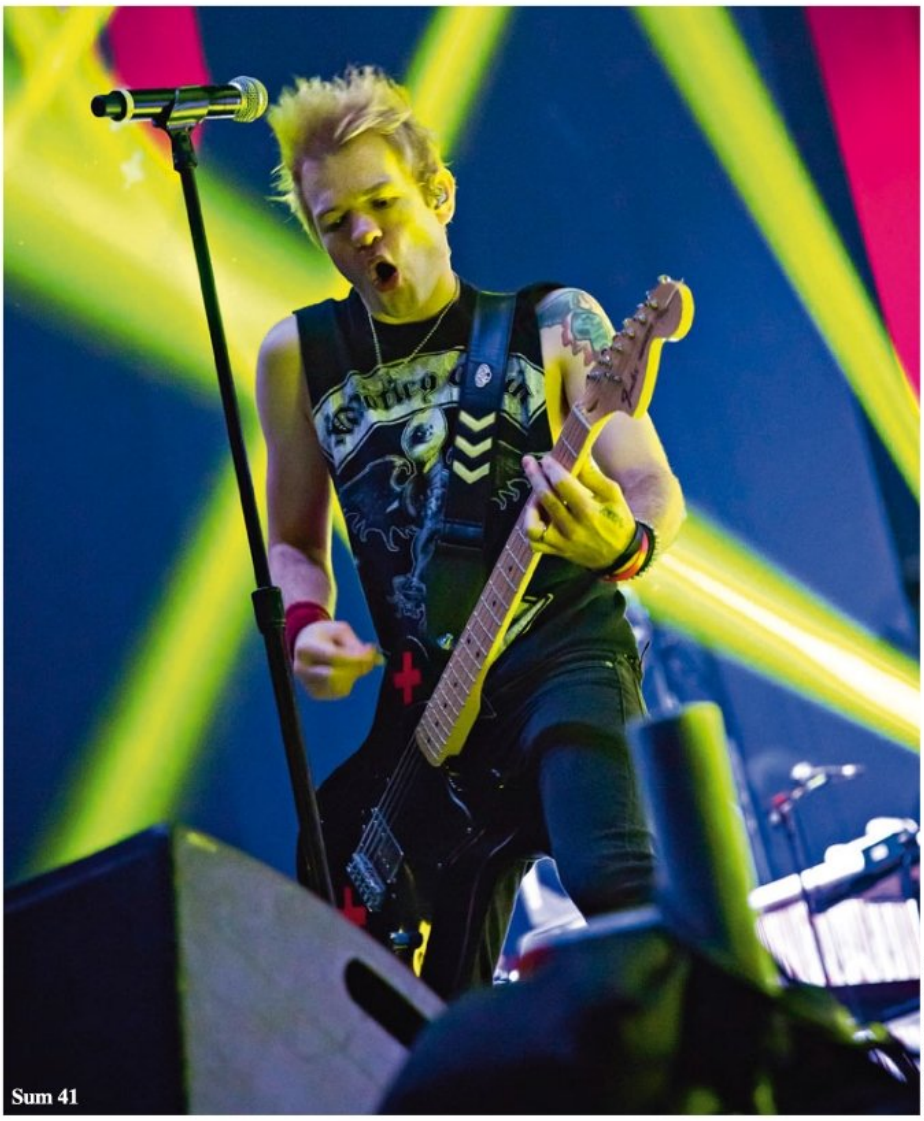
Photo Michela Cuccagna

Foxygen

25 FEVRIER, TRABENDO (PARIS)

La foule s'est déplacée en masse pour constater sur scène le récent virage cabaret exaucé sur "Hang", le quatrième album des trublions californiens. Cela tombe bien car il sera intégralement et magistralement interprété dans l'ordre, par une formation parfois à la limite jazzy mais qui rend sans cesse grâce aux arrangements démesurés de l'ambitieux projet. Là où le bât blesse cependant, c'est lorsque ces mêmes agencements desservent les pépites pop que sont "San Francisco" et "How Can You Really" pas toujours aidé non plus par un Sam France qui malgré une allure retrouvée et une gestuelle mi-cabot, mi-Jagger affiche ses limites de chanteur.

MATTHIEU VATIN



Sum 41

Photo Marion Ruszniewski

The Dandy Warhols

Photo Titouan Massé

Paris International Festival Of Psychedelic Music

3, 4 ET 5 MARS, TRABENDO/ LA CIGALE (PARIS)

Pour sa 4ème édition, le Psych Fest parisien revient en ville après une édition 2016 qui avait eu lieu à la Ferme du Buisson à Noisiel. Un site magnifique dont la situation géographique avait malheureusement refroidi les allergiques au RER. Au Trabendo, dans un vendredi marqué au sceau de l'électronique (The KVB, Noir Boy George), l'invité de dernière minute Jacco Gardner est l'attraction de la soirée. Présent à Paris pour un ciné-concert à la Cinémathèque, le sorcier hollandais remplace au pied levé les défaillants Mountain Bike en proposant une psych-jam impromptue en formation réduite. Le lendemain, ce sont les excellents Villejuif Underground qui apportent la première étincelle avant que Fai Baba ne livre un set plus énervé que son album ne le laissait supposer, délaissant ses chansons douces au profit de rythmes hypnotiques lorgnant côté des Oh Sees. Porté par un batteur surpuissant, sa performance aura séduit les festivaliers, bien plus en tout cas que les sages LA Witch dont la magie noire n'opère pas vraiment sur un public stoïque. Place ensuite à Gong, ou ce qu'il en reste. Privé de toutes les figures tutélaires qui en ont fait un des groupes les plus singuliers des années 70 (Daevid Allen et Gilli Smyth, décédés récemment, Steve Hillage, Miquette Giraudy et Didier Malherbe désintéressés), le groupe mérite-t-il de s'appeler Gong ? La question reste ouverte. Certes, les nouveaux musiciens, adoubés par Allen, rendent un hommage sincère à l'œuvre originale ("You Can kill Me", "Flying Teapot") mais il manque comme un grain de folie dans ce Gong Nouveau. Le dimanche à la Cigale, Tess Parks (qui aura été le fil conducteur de la programmation, jouant des interludes de 20 minutes tous les jours) rejoint les prometteurs You Said Strange sur scène, avant le surprenant set de Cannibale, dernière trouvaille Born Bad à mi-chemin entre garage, rythmes tribaux et baggy. Les Dandy Warhols bouclent le week-end avec un set enthousiasmant qui ne masque pourtant pas l'implacable réalité : ce sont les morceaux les plus anciens ("Boys Better", "Godless", "Bohemian Like You") qui font vibrer la foule, venue nombreuse.

ERIC DELSART

"La Grande Montée" - Cheveu

25 FEVRIER, THEATRE DES AMANDIERS (NANTERRE)

L'idée semblait tellement étrange qu'il fallait assister à la chose : le trio krautrock-garage parisien présentait une pièce musicale dédiée au cycliste Marco Pantani, génial grimpeur drogué, mort en 2004. Cheveu mène le train avec des suites d'accords obsédantes. Boite à rythmes, nappes de synthé, d'orgue et guitare réverbérée. Le reste du peloton se compose de chanteurs lyriques, de dizaines de choristes et d'un authentique cycliste qui sillonne la scène. Il fut question de pacte faustien, d'effort surhumain, de gloire et de déchéance dans la courte vie de l'*Elefantino* et la partition (agrémentée de chœurs splendides composés par Maya Dunietz) est à la hauteur de cette tragédie. Ce malgré une narration pas évidente à comprendre (la faute aux voix sous mixées). Un album live a paraît-il été capté, qu'on attend et conseillera même à ceux qui n'aiment pas le plus dur et le plus beau des sports.

BASILE FARKAS

Rover

27 FEVRIER, SALLE PLEYEL (PARIS)

Dans une salle Pleyel quasi pleine, le colossal Timothée Régnier, son nom à la ville, *alias* Rover et ses musiciens (basse, batterie, claviers) montent sur scène à 21 h 03. Devant un parterre âgé d'une trentaine largement passée et plus, Rover alterne durant plus de 1 h 30 des titres de ses deux albums "Rover" et "Let It Glow", qu'il entrecoupe de blagounettes sur son physique, sa Bretagne d'origine. La salle accueille tous les morceaux bien sagement assise, ce n'est qu'aux premières mesures de "Tonight" qu'enfin tout le monde ose se lâcher. Le groupe nous offre un pur moment de rock, un sans-faute, au son puissant et à la voix toujours aussi phénoménale.

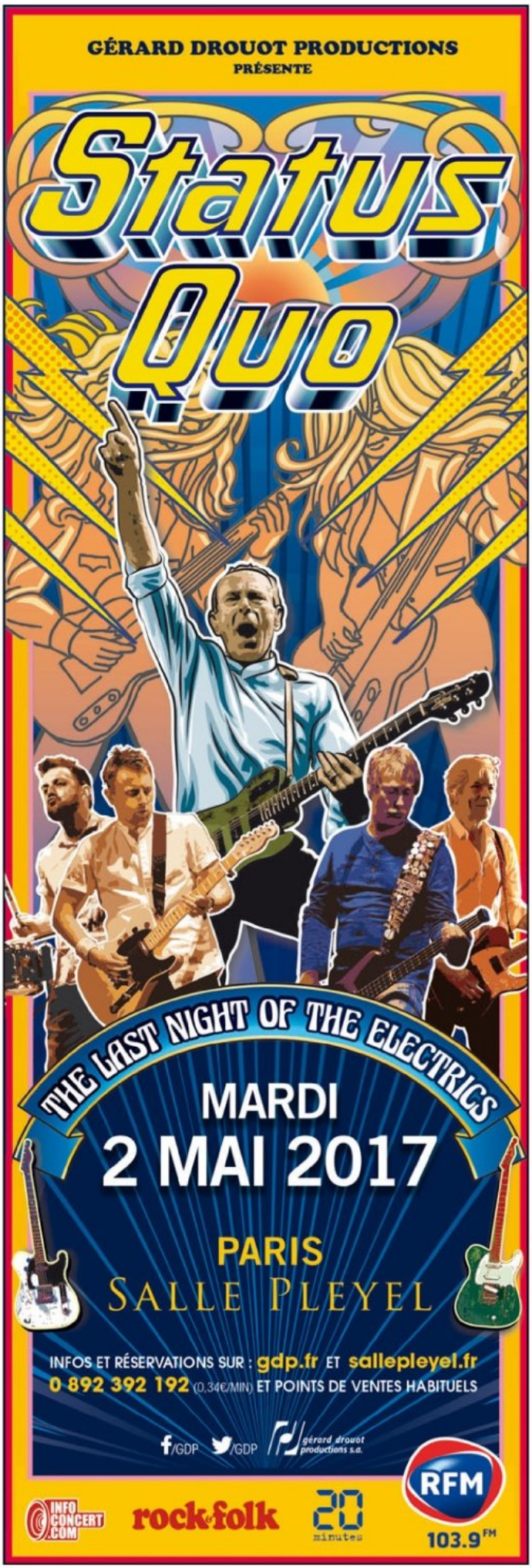
YASMINE AOUDI

The Orwells

27 FEVRIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

En ce froid lundi de février, le club du quai de Valmy affiche toutefois archi-complet. La raison se nomme The Orwells, débarque de Chicago et ne va clairement pas se faire prier pour réchauffer une audience déjà très aux faits du quintette, qui quelque peu méconnu en France, affiche pourtant déjà trois albums. Le dernier "Terrible Human Beings" révèle une adoration nineties pour les Pixies, mise à nue par l'évident "Black Francis" mais semble surtout reprendre l'affaire où les lessivés Cage The Elephant l'ont laissée. Une heure de hargne imparable anoblit The Orwells comme la belle surprise de ce début d'année qui après les fabuleux Twin Peaks confirme la grande santé de la filière de l'Illinois.

MATTHIEU VATIN



Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

MARS

17 MARS

Asaf Avidan (Opéra Garnier) ● **Bonfire Nights et Deadflowers** (Supersonic) ● **Bry** (Les Etoiles) ● **Tom Chaplin** (Trabendo) ● **Choolers Division, Harry Merry et Humming Dog** (FGO) ● **Colorado, Mnnqns et Ellah A Thaun** (Point Ephémère) ● **Dirty Dozen Brass Band** (Pan Piper) ● **Dorian** (Bus Palladium) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Nesles et Filip Chrétien** (espace C.Dente) ● **Noisia** (Elysée Montmartre) ● **Pethrol et Burning Peacocks** (Carreau du Temple) ● **The Pigeons Detectives** (Maroquinerie) ● **Pom, Chemical Sweet Kid et Kamera Obscura** (Gibus) ● **Ulrich Schnauss** (Batofar) ● **Tryo** (Trianon) ● **The Wooden Wolf** (musée E.Delacroix) ● **JR Yellam** (Petit Bain)

18 MARS

The Australian Pink Floyd Show (Palais des Congrès) ● **Gaelle Buswel** (Café de la Danse) ● **Laura Gibson** (Pop Up du Label) ● **Moon Duo, Sam Fleisch, Sierra Manhattan et Gone With The Weed** (Trabendo) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **The Nihilist Spasm Band, André Robillard, Alexis Forestier, Les Turbulents et Anla Courtis** (FGO) ● **Panda Dub, Tambour Battant, Bazil, Niveau Zéro, Reid Hope King, Von D et Soopa Highration** (Cabaret Sauvage) ● **N3rdistan** (Café de la Danse) ● **Quantic et Alice Russell** (Elysée Montmartre) ● **Seabuckthorn** (crypte archéologique) ● **7 Weeks, The Videos et Los Dissidentes Del Sucio Motel** (Boule Noire) ● **Tasty Freaks et Dazed** (Dame de Canton) ● **Tinariwen** (Maroquinerie) ● **Tryo** (Trianon) ● **Emilian Wonk** (Glazart)

19 MARS

Anla Courtis (Petit Bain) ● **Mighty Oaks** (Les Etoiles) ● **Tinariwen** (Maroquinerie) ● **Us The Duo** (Boule Noire, *complet*)

20 MARS

David Brighton's Space Oddity (Cigale) ● **Emmy The Great** (Pop Up du Label) ● **Korn, Heaven Shall Burn et Hellyeah** (Zénith) ● **My Sleeping Karma et Colour Haze** (Divan du Monde) ● **Palace** (Boule Noire) ● **Otis Taylor** (Pan Piper) ● **Tinariwen** (Maroquinerie) ● **Warpaint** (Elysée Montmartre)

21 MARS

AlittA (Elysée Montmartre) ● **Asaf Avidan** (Salle Pleyel) ● **The Black Delta Movement** (Supersonic) ● **Carmen Maria Vega** (Divan du Monde) ● **Juniore** (Boule Noire) ● **Nurse With Wound et Martial Béchaud** (église St-Merry) ● **The Suffers** (Maroquinerie) ● **Tokyo Hotel** (Olympia)

22 MARS

Blow (Point Ephémère) ● **Car Seat Headrest et Traams** (Divan du Monde) ● **Conan, Downfall Of Gaïa, Hark et High Fighter** (Boule Noire) ● **Charlie Cunningham** (3 Baudets) ● **The Flying Luttenbachers, Zoo et Jean-Philippe Gross** (Petit Bain) ● **François & the Atlas Mountains** (Maroquinerie) ● **H-Burns** (Café de la Danse) ● **Naive New Beaters** (Olympia) ● **Pony Hoax** (Trabendo) ● **John Scofield** (New Morning) ● **Trivium** (Cabaret Sauvage)

23 MARS

Boostee (Les Etoiles) ● **Botibol et Bumpkin Island** (Petit Bain) ● **Deaf Havana et Dinosaur Pile-Up** (Backstage) ● **Die Selektion, Crave et Cheyenne Schiavone** (Point Ephémère) ● **François & the Atlas Mountains** (Maroquinerie) ● **Gentleman's Dub Club** (Glazart) ● **Kid Francescoli** (Café de la Danse, *complet*) ● **Lootie et Blind Taste** (Dame de Canton) ● **Mighty Mo Rodgers** (Jazz Club Etoile) ● **Sidilarsen et Shaärghot** (Bus Palladium) ● **Vitalic, Odc Live et Agar Agar** (Olympia, *complet*)

24 MARS

Boomboom Collective (Glazart) ● **Brooklyn Funk Essentials** (New Morning) ● **Doolin'** (Backstage) ● **François & the Atlas Mountains** (Maroquinerie) ● **The Record Company** (Boule Noire) ● **Mighty Mo Rodgers** (Jazz Club de l'Etoile) ● **Paradis** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Ten Fe** (Pop Up du Label) ● **Underclass et The Dead Crow Conspiracy** (Bus Palladium)

25 MARS

Battle Beast x Majesty x Gyse (Petit Bain) ● **Blackberry Smoke** (Maroquinerie) ● **Scott Bradlee's Postmodern Jukebox** (Trabendo) ● **Buzzcocks** (Elysée Montmartre) ● **Paradis** (Gaîté Lyrique) ● **Patrice** (Olympia) ● **Mighty Mo Rodgers** (Jazz Club de l'Etoile) ● **Trampolene** (Mécanique Ondulatoire) ● **Nono Krief** (Nez Rouge)

26 MARS

Steve Hackett (Trianon) ● **Joey Jordinson's Vinic** (Trabendo)

27 MARS

Flotsam and Jetsam, Dew Scented et Izegrim (Petit Bain) ● **Gogo Penguin** (Cigale) ● **Hurray For The Riff Raff et Laurel** (Divan du Monde) ● **Not Scientists** (Gibus) ● **Rag 'N' Bone Man** (Elysée Montmartre) ● **Shabaka & the Ancestors** (Maroquinerie) ● **Leo Stannard** (Pop Up du Label) ● **Victorine et Kumisolo** (Madame Arthur) ● **Woods** (Maroquinerie)

28 MARS

Alex Beaupain (Bataclan) ● **Emilie & Odgen** (Divan du Monde) ● **The Ginger Accident** (Café de la Danse) ● **Michelle Gurewich** (Chinawoman) **et Nilüfer Yanya** (Madame Arthur) ● **Jamiroquai** (Salle Pleyel) ● **Shabaka**

Prévisions Paris

The Jesus & Mary Chain : 27/4 (Elysée Montmartre), **The Moonlandingz :** 27/4 (Point Ephémère), **Uli Jon Roth :** 28/4 (Petit Bain), **The Deftones :** 2/5 (Olympia), **Status Quo :** 2/5 (Salle Pleyel), **Simple Minds et KT Tunstall :** 11/5 (Grand Rex), **Beth Hart :** 14/5 (Palais des Congrès), **The Beach Boys :** 1er/6 (Olympia), **Deep Purple :** 3/6 (Bercy), **Camille :** 6 au 9/6 (Cigale), **Phil Collins :** 18 au 20, 22 et 23/6 (Bercy), **Bryan Ferry :** 23/6 (Olympia), **Pretenders :** 26/6 (Salle Pleyel), **Kris Blondie :** 28/6 (Olympia), **Midnight Oil :** 6/7 (Olympia), **ZZ Top :** 11/7 (Zénith), **Buddy Guy :** 12/7 (Olympia), **Coldplay :** 15, 16 et 18/7 (Stade de France, complets 15 et 16), **U2 et Noel Gallagher's High Flying Birds :** 25/7 (Stade de France), **Les Insus :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 complet), **Nick Cave and the Bad Seeds :** 3/10 (Zénith)

& the Ancestors (Maroquinerie) ● **The Shins** (Trianon) ● **Sticky Boys, Rebel Assholes et Château Brutal** (Petit Bain)

29 MARS

Alan Corbel et Robin Foster (Café de la Danse) ● **Féfé (La Place)** ● **Haken** (Maroquinerie) ● **In Flames** (Alhambra) ● **Me And That Man** (Les Etoiles) ● **Nesles et Marianne Dissard** (espace C.Dente) ● **Pi Ja Ma et Itasca** (Madame Arthur) ● **Soley et Lowly** (Divan du Monde) ● **Therapie Taxi** (Boule Noire)

30 MARS

Black Minou (Bus Palladium) ● **La Caravane Passe** (Divan du Monde) ● **Johnny Gallagher** (New Morning) ● **Macy Gray** (Cigale) ● **Jedi Mind Tricks** (Cabaret Sauvage) ● **Jay Jay Johanson** (centre Pompidou) ● **Danko Jones** (Maroquinerie) ● **No Money Kids et Yelli Yelli** (Boule Noire) ● **The Psychotic Monk, Yeti Lane et Eagles Gift** (Petit Bain) ● **Sinkane** (Point Ephémère) ● **Sönge et Little Simz** (Gaîté Lyrique) ● **Otis Stacks et John Milk** (Nouveau Casino) ● **Superpoze** (Elysée Montmartre) ● **Wax Taylor** (Zénith) ● **Tinie Tempah** (Yoyo) ● **Thundercat** (Trabendo) ● **Niko Yoko et Naives** (Bus Palladium)

31 MARS

Austra et Sandor (Trianon) ● **Birdy Nam Nam** (Olympia) ● **Alejandro Escovedo** (Boule Noire) ● **Guérilla Poubelle, Arms Aloft et Leptik Ficus** (Petit Bain) ● **The High Sausages** (La Féline) ● **The Lemon Twigs** (Elysée Montmartre) ● **Milburn** (Pop Up du Label) ● **Mobb Deep et Smif 'n' Wessun** (Cabaret Sauvage) ● **Rebeka Warrior, Nova Twins, Corine, Barbi(e)turix et Morgan Hammer** (Trabendo) ● **Stow, Sam Gellaitry, Flamingosis, Phazz Hologram Lo, Nikitch et Rooftops Horizon** (Maroquinerie) ● **You Me At Six** (Cigale)

AVRIL

1er AVRIL

Algo et Odds & Ends (Dame de Canton) ● **Jon Bellion** (Trabendo) ● **Flox** (Maroquinerie) ● **Gojira** (Olympia, *complet*) ● **The Madcaps Release Party et Chouett** (Point Ephémère)

2 AVRIL

Gojira (Olympia, *complet*) ● **Slowdive** (Trabendo) ● **Under** (Cabaret Sauvage)

3 AVRIL

Clock Opera (Pop Up du Label) ● **Albin De La Simone** (Européen) ● **Formation** (Maroquinerie) ● **Soulwax** (Elysée Montmartre)

4 AVRIL

Bloodbound, Crystal Viper et Thobbe Englund (Glazart) ● **Couteau Latex, Police Control et Hélas!** (Supersonic) ● **Lukas Graham** (Olympia) ● **Jim Jones and the Righteous Mind, Ropoporose, Monstromery et Yacht Club** (Petit Bain) ● **Real Friends et Microwave** (Backstage) ● **Tuck & Patti** (New Morning)

5 AVRIL

Askehoug (Auguste Théâtre) ● **Neal Morse** (Divan du Monde, *complet*) ● **Lorette Meets The Obsolete** (Supersonic) ● **Le Peuple de l'Herbe** (Trabendo) ● **Red Cardell et Dream Catcher** (Pan Piper) ● **Xixa** (Point Ephémère)

6 AVRIL

All Pigs Must Die et Gust (Gibus) ● **Awek et Elise & the Sugarsweets** (New Morning) ● **Bjørn Berge** (Pan Piper) ● **King Dude** (Batofar) ● **Cate Le Bon et Tim Presley** (Point Ephémère) ● **Mantar et Deathrite** (Backstage) ● **Ed Sheeran** (Bercy, *complet*) ● **Tristesse Contemporaine** (Badaboum)

7 AVRIL

Juveniles (Maroquinerie) ● **Run The Jewels** (Elysée Montmartre)

8 AVRIL

All Time Low (Elysée Montmartre) ● **Appalache et Y&Y** (Bus Palladium) ● **Fabulous Sheep** (Bus Palladium) ● **Lescop** (Trianon) ● **Plini, David Maxim Micic et Disperse** (Backstage) ● **Craig Walker et Booka Shade** (Maroquinerie)

10 AVRIL

Attila et The Word Alive (Petit Bain) ● **Devandra Banhart** (Cigale) ● **Her** (Gaîté Lyrique)

11 AVRIL

Ghost (Olympia, *complet*) ● **Her** (Gaîté Lyrique) ● **Pain Of Salvation** (Divan du Monde) ● **Weyes Blood** (Point Ephémère)

12 AVRIL

DFHDGB (Hyacinhe, Loas et Krampf) (Badaboum) ● **Of The Wand And The Moon et Jo Quail** (Petit Bain) ● **Sting** (Olympia, *complet*) ● **Cléa Vincent** (Gaîté Lyrique) ● **Yusek** (Cigale)

13 AVRIL

Circa Waves (Maroquinerie) ● **Steve Gunn et Vashti Bunyan** (Carreau du Temple) ● **King Salami & the Cumberland Three** (Gibus) ● **LP** (Laura Pergolizzi) (Salle Pleyel) ● **Parkway Drive (Bataclan)** ● **Polo & Pan** (Badaboum, *complet*) ● **Isaiah Rashad** (Trabendo) ● **Sting** (Olympia, *complet*) ● **Tamikrest** (Pan Piper)

14 AVRIL

Creeper (Backstage) ● **Lou & Dust** (Bus Palladium) ● **Persefone et Poem** (Boule Noire) ● **Trans AM** (Point Ephémère)

15 AVRIL

Flanagan (Bus Palladium) ● **The Eight Killers (Blues Brothers Show)** (Olympia) ● **Nightmare et Melted Space** (Boule Noire) ● **Soen et Madder Mortem** (Backstage)

16 AVRIL

Blue Foundation (Batofar)

17 AVRIL

Bry (Les Etoiles) ● **Electric Guest** (Maroquinerie)

18 AVRIL

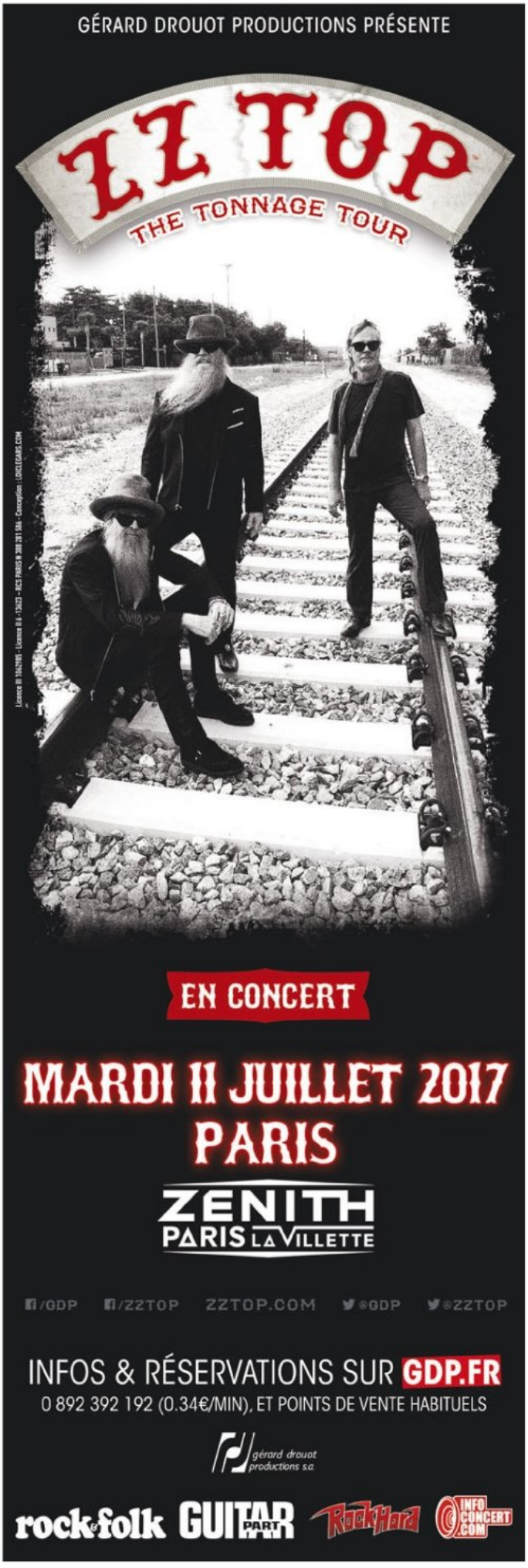
Pulled Apart By Horses et Black Foxes (Mécanique Ondulatoire) ● **Benjamin Siksou** (Petit Bain, *complet*) ● **Terre Neuve et Diva Faune** (Maroquinerie)

19 AVRIL

Barry Adamson (Boule Noire) ● **Mighty Oaks** (Les Etoiles) ● **Protoje & the Indiggnation et Nattali Rize** (Trianon) ● **Timber Timbre** (Cigale) ● **Zeal & Ardor** (Glazart)

20 AVRIL

Bob Dylan (Zénith, *complet*) ● **Nick Hakim** (Pop Up du Label) ● **Valerie June** (Alhambra) ● **Mathis Haug** (New Morning) ● **Malemort, 6.33 et Acyl** (Divan du Monde) ● **Papooz** (Trianon) ● **Sean Paul** (Bataclan) ● **Frank Turner & the Sleeping Souls** (Maroquinerie)



Province

MARS

The Animen : 16, Le Mans (Oasis, avec Last Train) • 17, Hérouville-St-Clair (BBC) • 18, Béthune (théâtre Le Poche) • 19, Délémont (CH, SAS) • 30, Bron (Jack Jack, avec Norma et Jugs) ● **Aquaserge :** 16, Nantes (pôle étudiant) • 17, Tours (Super Flux) • 18, Toulouse (Métronum) ● **Dan Ar Braz et Michael Jones :** 26, Montrouge (théâtre) ● **Atlantic Chronicles :** 18, Ris-Orangis (Plan, avec The Dali Thundering Concept) • 24, Chelles (CuiZines, avec Loudblast) ● **Austra :** 28, Tourcoing (Grand Mix) • 29, Metz (Chapelle) ● **Asaf Avidan :** 18, Le Poiré-sur-Vie (Idonnière) • 20, Lyon (auditorium Lumière) ● **Backyard Babies :** 20, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Barrio Populo, Le Baratin de la Joie, Nayi et Thick :** 18, Marsanne (salle des fêtes) ● **Bjørn Berge :** 17, Carmaux (salle François-Mitterrand, avec Grand Cannon) • 23, La Souterraine (Ecluse) • 24, Ris-Orangis (Plan, *complet*) • 25, Vesoul (théâtre) ● **Bobby and Sue et Samantha Fish :** 21, Beauvais (Maladrerie) ● **Gaelle Buswel :** 17, Cléon (Traverse) ● **Buzzcocks :** 22, Rouen (106) • 23, Lille (Aéronef, avec Gonzai) • 24, Nantes (Stéréolux, avec Les Olivensteins) ● **Phil Campbell :** 22, Tarbes (Gespe) • 23, Clermont-Ferrand (Coopé) • 24, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, avec Noise Incorporation et Bastard Sons Of Johnny Cash) • 25, Colmar (Grillen) ● **Carmen Maria Vega :** 16, Les Lilas (Triton) • 17, Nilvange (Gueulard) • 18, Auxerre (Silex) • 24, Lyon (Transbordeur) • 25, Vitry-le-François (Orange Bleue, avec Paulette Wright) • 30, La Riche (Pléïade) • 31, Luçon (Théâtre) ● **Tommy Cash :** 15, Toulouse (Connexion Live) • 16, Strasbourg (Laiterie) • 17, Bordeaux (I.Boat) ● **Hugh Coltman :** 17, Hazebrouck (espace Flandre) • 18, Elancourt (Prisme) ● **Conan, Downfall Of Gaïa, Hark et High Fighter :** 21, Nantes (Ferrailleur) ● **Alex Cordo :** 17, Romans-sur-Isère (Boucherie Chevaline) ● **Dirty Deep :** 31, Meisenthal (Halle Verrière) ● **Paul Dunbar :** 18, Beauvais (théâtre) ● **Elmer Food Beat :** 30, Lyon (Transbordeur) • 31, Limoges (Fourmi, *complet*) ● **Erevan :** 18, St-Pabu (Charabanc) ● **Fishbach :** 17, Sannois (EMB, avec Lescop) • 23, Genève (CH, Lieu Central, avec La Bronze) • 24, Strasbourg (Laiterie) ● **Flotsam and Jetsam, Dew Scented et Izegrim :** 28, Nantes (Ferrailleur) ● **French Tobacco :** 17, Cognac (Abattoirs) • 18, Pau (Showcase Time) • 24 et 25, Beauvais (Blues autour du Zinc) ● **Gentleman's Dub Club :** 24, Niort (Camji) • 25, Sedan (centre culturel) • 30, St-Nazaire (VIP) • 31, Nevers (Café Charbon) ● **The Ginger Accident :** 18, Champ-sur-Drac (salle Navarre) ● **Les Glop :** 17, Laroque-d'Olmes (Spyke Café) ● **Holy Two :** 18, Niort (Nouvelles Scènes) • 23, Genève (CH, La Gravière) • 30, Luxembourg (L, Rotondes) • 31, Strasbourg (Laiterie) ● **Isaac Delusion :** 30, Hérouville-St-Clair (BBC) • 31, St-Brieuc (Citrouille) ● **Jabberwocky :** 23, St-Avé (Echonova, avec French 79) • 24, St-Malo (Nouvelle Vague, avec Broken Back) • 31, Gaillac (salle des fêtes) ● **Jahneration et Mellow Mood :** 16, Audincourt (Moloco) • 17, Brainans (Moulin) • 18, Annecy (Brise-Glace) • 19, Mâcon (Cave à Musique) • 23, Mérignac (Krakatoa) • 24, Castres (Bolegason) • 25, Perpignan (El Mediator) ● **Jay Jay Johanson :** 31, Lorient (Manège) ● **Jupiter & Okwess International :** 16, La Rochelle (Sirène, avec Sate) • 17, St-Malo (Nouvelle Vague) • 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 24, Sannois (EMB, avec Vaudou Game) ● **Kent :** 24, Rilleux-la-Pape (MJC O Totem) • 25, Neuville-sur-Saône (école de musique) ● **Kid Wise et I Am Stramgram :** 29, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Manu Lanvin and the Devil Blues :** 24, Lillebonne (Juliobona) • 31, Sausheim (espace Dolfus et Noack) ● **Livingstone :** 31, Argentière (La Yaute) ● **Loudblast et Atlantis Chronicles :** 24, Chelles (CuiZines) ● **Lullies et The Last Band In Town :** 23, Nantes (Stéréolux) ● **Magma :** 15, Ramonville (Bikini) • 16, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) • 17, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Matmatah :** 17, Nîmes (Paloma) • 18, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) • 19, Chatel (plein air) • 22, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 23, Ramonville (Bikini, avec Violin, *complet*) • 24, Mérignac (Krakatoa, avec Violin, *complet*) • 25, Angers (Chabada, *complet*) ● **John Mayall :** 18, Grenoble (Belle Electrique) ● **The Meantraitors et Demon Vendetta :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Naive New Beaters :** 15, Lille (Splendid) • 17, Mérignac (Krakatoa, avec Killason) • 30, Le Mans (Oasis) • 31, St-Lô (Normandy) ● **The Nihilist Spasm Band :** 21, Metz (Trinitaires) ● **Noisia et The Signs :** 24, Ramonville (Bikini) ● **Palace, Headfire, Lonewolf, Storm Warrior et Silver Fist :** 18, Colmar (Grillen) ● **Pamela Hute, OK Coral et Hipsta :** 18, Egly (salle Jean-Moulin) ● **Paradis :** 17, Brest (Carène, avec Her) • 18, Lorient (Manège, avec Her) • 30, St-Jean-de-Védas (Victoire 2, avec Aufgang) ● **Patrice :** 22, Rennes (Liberté) • 23, Caen (Cargo) • 24, Rouen (106) • 26, Ris-Orangis (Plan) • 29, St-Etienne (Fil) • 30, Ramonville (Bikini) • 31, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Peter Peter et H-Burns :** 23, Strasbourg (Laiterie) ● **Pogo Car Crash Control :** 18, Sannois (EMB, avec Psychotic Monks et Rendez-Vous) • 24, St-Ouen (Mains d'Œuvres, avec Electric Jaguar Baby) • 31, Arles (Cargo de Nuit) ● **Pomme et Adrien Soleiman :** 25, Lyon (Périscope) ● **Poni Hoax :** 18, Salers (salle polyvalente, avec Juniore) • 24, Bron (Jack Jack, avec Mona Kazu) • 25, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche, avec Rocky et Madben) • 30, Nantes (Stéréolux) ● **Puppetmastaz :** 16, Arles (Cargo de Nuit) • 17, Castres (Bolegason) • 18, Ramonville (Bikini, avec DJ Netik, DJ Fly et Cabaret Freaks) ● **The Real Kids et The Attendants :** 26, Nantes (Stéréolux) ● **Marta Ren & the Groovelvelts :** 17, Auch (Cri'Art, avec Winnipeg) • 18, Nîmes (Paloma) ● **Rising Tide :** 16, Hérouville-St-Clair (BBC) • 17, Montluçon (Embarcadère) • 19, Montpellier (Jam) ● **Sales Tiques :** 17, La Verrière (Scarabée) • 18, Saintry-sur-Seine (salle des fêtes) • 23, St-Ouen (association irlandaise) • 24, La Suze-sur-Sarthe (salle des fêtes) ● **She Past Away :** 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Slaughter and the Dogs et Les Vieilles Putes :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Snot et Breed Machine :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Sônge et Jessy Lanza :** 28, Riorges (Grand Marais) ● **Otis Stacks :** 29, Alençon (Luciole, avec Delta Saints) • 31, Sannois (EMB, avec Chill Bump) ● **Stone Cavalli et Last Train :** 29, Fontaine (La Source) ● **Didier Super :** 16, Toulouse (Métronum) • 18, Le Broc (Arcs d'Azur, *complet*) • 21, Bordeaux (théâtre Trianon) ● **Ten Years After :** 25, Montrouge (théâtre) • 26, Callac (Bacardi) ● **Tinariwen :** 24, Noisiel (Ferme du Buisson) • 25, Beynes (Barbacane) • 26, Calais (Channel) ● **Totorro :** 17, Lyon (Marché Gare) • 18, Nancy (Autre Canal) • 23, Tourcoing (Grand Mix) • 25, Massy (Paul B, avec Papier Tigre et Will Guthrie) ● **Tristen et Violin :** 31, Montpellier (Black Sheep) ● **Trivium et Sikth :** 21, Cognac (Abattoirs) ● **Trust :** 17, Beauvais (Maladrerie, *complet*) • 18, Blois (Châto Do) • 19, St-Lô (Normandy, *complet*) ● **Tryo :** 22, Rodez (amphithéâtre) • 23, Béziers (Zinga Zanga) • 24, Le Cannet (Palestre) • 25, Châteaurenard (salle de l'Etoile) ● **Frank Turner :** 21, Dunkerque (4 Ecluses) • 22, Joué-lès-Tours (Temps Machine) • 23, Rennes (Mondo Bizarro) • 24, Bordeaux (Void) • 25, Albi (Athanor) • 26, Monaco (espace Léo-Ferré) • 28, Nîmes (Paloma) • 29, Lyon (Marché Gare) • 30, Nancy (Machine à Vapeur) • 31, Strasbourg (Laiterie) ● **Les Wampas :** 16, Besançon (Rodia) • 17, Bourg-en-Bresse (Tannerie) • 18, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) • 24, Annemasse (Château Rouge) • 25, St-Etienne (Fil) • 31, Tours (Temps Machine) ● **The Wanton Bishops :** 15, Lyon (Marché Gare, avec Bottlenext) • 16, Le Havre (Tétris) • 17, St-Lô (Normandy, avec The Goggs) • 25, Mulhouse (Noumatrouff, avec Knuckle Head) ● **Zombie Zombie et Aufgang :** 25, Gennevilliers (Tamanoir)

AVRIL

All For Nothing et Stinky : 13, Nantes (Scène Michelet) ● **Amon Amarth, Dark Tranquility et Omnium Gatherum :** 5, Besançon (Rodia) • 6, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 7, Cenon (Rocher de Palmer) • 8, Ramonville (Bikini) • 14, Caen (Cargo) • 15, Nancy (Autre Canal) ● **Antares et Dust In Vegas :** 11, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Aquaserge :** 13, Montpellier (Rockstore) ● **Attila :** 21, Strasbourg (Laiterie) • 24, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Austra :** 1er, Toulouse (Métronum) • 12, Feyzin (Epicerie Moderne) • 13, La Rochelle (Sirène) • 15, Rouen (106) • 16, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Rodolphe Burger :** 17, Fouesnant (Archipel) •

18, Brest (Cabaret Vauban) • 23, Lyon (Marché Gare) • 26, Chalon-sur-Saône (théâtre Piccolo) • 29, Rouen (106) • 31, Rennes (Cabaret Botanique, avec Nosfell et Bachar Mar Khalifé) ● **Gaelle Buswel :** 15, St-Amand-Soult (Trotil'Art) • 15, Quillan (espace cathare) • 16, St-André-de-Cubzac (pub St-André) ● **Calypso Rose :** 6, Tigne (front de neige, avec Tryo, Georgio, Féfé et Pony Pony Run Run) • 8, Hérouville-St-Clair (BBC) • 9, Rennes (Cabaret Botanique) • 13, Cenon (Rocher de Palmer) • 14, La Rochelle (Sirène) • 20, Orléans (Jazz Or Jazz) • 22, St-Jean-de-Luz (SN du Sud Aquitain) • 29, Le Mans (Les Saulnières) ● **Camille :** 7 au 9, Nîmes (Paloma, *complet* le 7) ● **Canned Heat et Ten Years After :** 1er, Gaillac (salle des fêtes) ● **Elmer Food Beat :** 7, Cholet (Jardin de Verre, avec Mellino) • 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 30, Le Russey (salle des fêtes) ● **The Exploited, The Casualties et Code Red :** 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **French Tobacco :** 7, Magny-le-Hongre (File 7) ● **Fujiya & Miyagi :** 19, Lyon (Razzle) • 21, Montpellier (Rockstore) • 21, Bordeaux (l.Boat) • 22, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● **Gentleman's Dub Club :** 1er, Auxerre (Silex) • 12, Méribel (3 Valley Charity Bar) • 20, Hérouville-St-Clair (BBC) • 21, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) • 22, Lanester (parc expo) ● **The Ginger Accident :** 14, Romans-sur-Isère (Cordonnerie) ● **Lukas Graham :** 5, Lyon (Transbordeur) ● **Holy Two :** 1er, Besançon (Rodia) • 13, Grenoble (Sound Of Spring) • 14, Villeurbanne (Double Mixte) ● **Isaac Delusion :** 2, La Clusaz (Radio Meuh Circus) ● **Jay Jay Johanson :** 1er, St-Lô (Normandy) ● **Jim Jone and the Righteous Mind :** 8, Pau (cinéma Le Méliès) ● **Kent :** 1er, Saintes (espace Agora) • 28, Bobigny (Canal 93) ● **King Biscuit :** 9, St-Agathon (Grande Ourse) ● **Manu Lanvin and the Devil Blues :** 1er, Illkirch-Graffenstaden (Illiade) • 21, Villeneuve-la-Garenne (MJC) ● **The Lemon Twigs :** 1er, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 2, Tourcoing (Grand Mix) ● **The Limiñanas :** 7, Le Havre (Tétris) • 8, Rennes (Cabaret Botanique, avec The Pirouettes et Thylacine) ● **Livingstone :** 1er, Chamonix (MBC) • 2, Ainay (bistrot Culture) • Matmatah : 6, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • 7, Amnéville (Seven Casino, *complet*) • 8, Chenove (Cèdre, *complet*) • 15, Le Mans (circuit des 24 H) • 29, Lille (Aéronef, *complet*) ● **Mayhem :** 3, Savigny-le-Temple (Empreinte) • 4, Villeurbanne (CCO) • 5, Lausanne (CH, Docks) ● **Nekromantix et Daisy Dick and The Cannibal Sinners :** 7, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Nova Twins et Sônge :** 1er, Ris-Orangis (Plan) ● **Oiseaux-Tempête, Dälek et Beak> :** 28, Lille (Maison Folie Moulins) ● **Osukaru :** 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Pain Of Salvation :** 7, Lyon (Ninkasi) ● **Paradis :** 1er, Cognac (Abattoirs) • 7, Metz (Chapelle) ● **Patrice :** 1er, Angoulême (Nef) • 4, St-Cyr-sur-Loire (Escale) • 5, Marseille (Silo) • 6, Nîmes (Paloma) • 7, Nice (théâtre Lino-Ventura) • 8, Lyon (Transbordeur) • 12, Brest (Carène) • 13, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) • 14, Grenoble (Belle Electrique) • 15, Annemasse (Château Rouge) ● **Placebo :** 18, Lyon (halle Tony-Garnier) • 19, Bourges (Printemps) • 21, Lille (Zénith) • 22, Dijon (Zénith) • 24, Toulouse (Zénith) ● **Plini :** 4, Decines (Warmaudio) • 7, Toulouse (Connexion Live) ● **Poni Hoax et Winter Family :** 6, Montpellier (Rockstore) ● **The Real Kids :** 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Sick Of It All et Tagada Jones :** 1er, Colmar (parc expo) • 2, St-Germain-en-Laye (Clef) • 4, Caen (Cargo) • 5, Nantes (Stéréolux, avec Stinky) • 6, Vitry-le-François (Bords 2 Scènes) • 7, Cambrai (Palais des Grottes) ● **Sônge et Pink Oculus :** 6, Le Havre (Tétris) ● **Textures :** 5, Savigny-le-Temple (Empreinte) • 6, Bordeaux (l.Boat) ● **Totorro :** 8, Annecy (Brise-Glace, avec Zu et In Zaire) • 13, Châteauneuf-de-Gadagne (Akwaba, avec Hyperculte) ● **Twan, Radja Issa et Mo Ra :** 1er, Strasbourg (Elastic Bar) ● **Les Wampas :** 1er, Daon (salle polyvalente, avec Washington Dead Cats, Apes O'Clock et DJ Shama'Low) • 6, Montluçon (Embarcadère) • 7, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) • 8, Istres (Usine, avec Triembach) • 21, Strasbourg (Laiterie) • 22, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) • 23, Val-d'Ajol (Chez Narcisse)

Festivals

■ **Les 10 Ans de l'Autre Canal :** 17 au 19/3, Nancy (Autre Canal, avec – le **17** : Panda Dub, Alltta, Batuk, Awir Leon, Part Company, Petit Fantôme, Rubin Steiner, Kissamile et Abstraxion – le **18** : Bon Entendeur, Vaudou Game, Totorro, The Wanton Bishops, Romare, Ropoporose, Debruit, The Garden et Black Bones – le **19** : Tristesse Contemporaine, Zombie Zombie, Moon Duo, Gangpol & Mit « Radio Minus Sound System », Luna Gritt, Tiphaine Wary et Tuscaloosa) www.lautrecanalnancy.fr

■ **Bouge Ton Cube :** 18/3, Lauzach (Cube, avec Kokomo, Toybloïd, The Sunvizors et Charleen)

■ **Rock The Pistes :** 19 au 25/3, Portes du Soleil (Morgins, avec – le **19** : Matmatah – Châtel le **20** : Chinese Man – Avoriaz le **23** : Rag'N Bone Man – Gets-Morzine le **24** : Caravan Palace – Champéry-Les Crosets le **25** : Julian Perretta) www.rockthepistes.com

■ **Tropisme :** 30/3, St-Jean-de-Védas (Victoire 2, avec – le **30** : Paradis et Aufgang – le **31** : Para One, Pedro Winter, Busy P, Ed Banger House Party et Boston Run – le **1er** : Cabaret Contemporain, Magnetic Ensemble, Calypsodelia et Fabrizio Rat – le **2** : Le Camion Bazar)

■ **Rock In Hell :** 1er/4, Colmar (parc expo, avec Arch Enemy, The Haunted, Tagada Jones, Sick Of It All et No One Is Innocent) www.livecolmar.com

■ **Bétizfest :** 7 et 8/4, Cambrai (Palais des Grottes, avec – le **7** : Tagada Jones, No One Is Innocent, Les Rats, Sick Of It All, Existence Saine et Ramines – le **8** : Loudblast, Arch Enemy, Smash It Combo, Betraying The Martyrs, Headblasters, Dem Spiro et The Haunted) www.betizfest.info

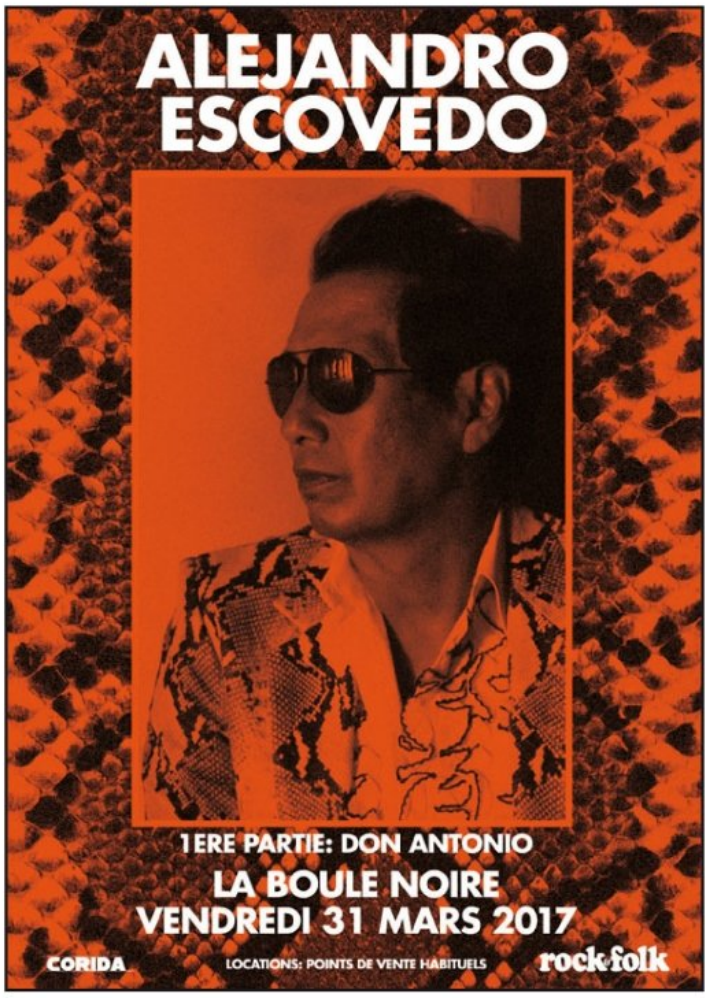
■ **Panoramas :** 7 au 9/4, Morlaix (parc expo de Langolas, avec – le **7** : Vitalic, Bon Entendeur, Naive New Beaters, Thylacine, Acid Arab, Izia, Lorenzo, Comah, Angerfist, Le Bask, Sônge, Popof, Julian Jeweil, Charlotte De Witte, Fortune, Simina Grigoriu et ODC – le **8** : Møme, Salut C'Est Cool, Jacques, Etienne De Crécy, Sexy Sushi, Alltta, Rebeka Warrior, Kolsch, Flexfab, Cosmic Boys, Motor City Drum Ensemble, AZF, Michael Mayer, Paula Temple, T.Lesco.P, Voiron et Mind Against – le **9** : Boris Brejcha, Blow, Ann Clue et Animal And Me) www.festivalpanoramas.com

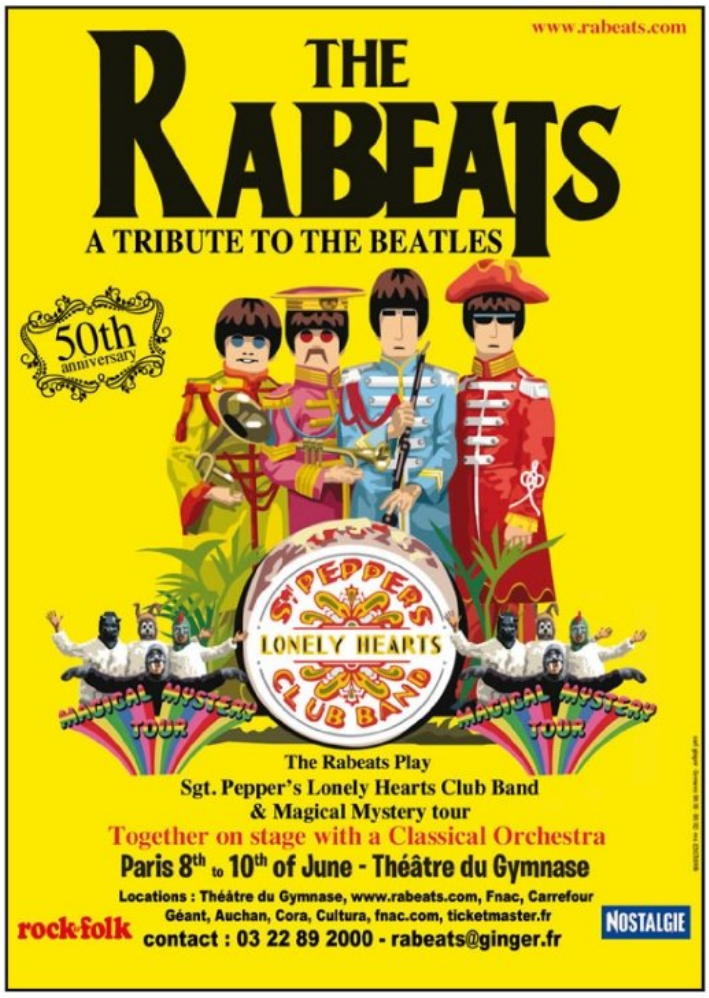
■ **Reperkusound :** 14 au 16/4, Villeurbanne (Double Mixte, avec – le **14** : Salut C'est Cool, Naive New Beaters, Club Cheval, Holy Two, Romulus, Cosmic Boys, Droplex et No-K – le **15** : Panda Dub, Dr Peacock, L'Entourloop, Brain Damage, Le Bask, Dartek, La Dame Blanche, Skarra Mucci, DJ Aphrodite, T.Lesco.P, Mandragora et Adi Shankara – le **16** : Chinese Man, Pone, DJ Netik, L'Animalerie, DJ Fly, Dope DOD, Al Tarba, Clozee, Proleter, Perfect Hand Crew, Senbei, Oddwave, Burn In Noise et DJ Phobos) www.reperkusound.com

■ **Mo Fo Festival :** 21 au 23/4, St-Ouen (Mains-d'Œuvres, avec – le **21** : Grand Blanc, Johnny Mafia, Marietta, Robbing Millions, Oko Ebombo aka 19, et The Parrots – le **22** : Il Est Vilaine, Fujiya & Miyagi, Forever Pavot, Halo Maud, Faire et Bernard Fèvre aka Black Devil Dico Club – le **23** : Barbagallo, Arnaud Rebotini, Aquaserge, Rendez-Vous, Fils de Vénus et The Luyas) www.festivalmofo.org

■ **Insolent :** 22/4, Lanester parc expo, avec Chinese Man, Tryo, Hilight Tribe, Taïro, Yaniis Odua, Le Peuple de l'Herbe, Alborosie, Sara Lugo, Manudigital, Gentleman's Dub Club et Joseph

*Les dates de concerts pour la période **15/4 au 31/5** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/3 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*


ALEJANDRO ESCOVEDO
1ERE PARTIE: DON ANTONIO
LA BOULE NOIRE
VENDREDI 31 MARS 2017
CORIDA
LOCATIONS: POINTS DE VENTE HABITUELS
rock&folk


www.rabeats.com
THE RABEATS
A TRIBUTE TO THE BEATLES
50th anniversary
LONELY HEARTS CLUB BAND
MAGICAL MYSTERY TOUR
The Rabeats Play
Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band
& Magical Mystery tour
Together on stage with a Classical Orchestra
Paris 8th to 10th of June - Théâtre du Gymnase
Locations : Théâtre du Gymnase, www.rabeats.com, Fnac, Carrefour
Géant, Auchan, Cora, Cultura, fnac.com, ticketmaster.fr
contact : 03 22 89 2000 - rabeats@ginger.fr
rock&folk
NOSTALGIE

Retro CTROP
VINTAGE • FOOD • MUSIC
FESTIVAL 2017
SAT 24 JUNE
START 3 PM
LES INSUS
BLUE OYSTER CULT
THIRD BAND TBC
FOURTH BAND TBC
SUN 25 JUNE
START 12 AM
THE BEACH BOYS
THE PRETENDERS
MATMATAH
URIAH HEEP
CHATEAU DE TILLOLOY (80)
AUTOROUTE A1 • SORTIE 11/12
INFOS 03 22 89 2000 • WWW.RETROCTROP.FR
LOCS : FNAC - CARREFOUR - AUCHAN - GÉANT - LECLERC - HYPER U
rock&folk
Ginger

VAN DISC XVI
Achat/Vente/Echange CD-Vinyle-DVD-Photo-Presse
16e CONVENTION DU DISQUE
AUVERS sur OISE (95)
Sam.29 - Dim.30 Avril 2017
MAISON DE L'ILE samedi 13h-19h - dimanche 10h-18h
www.vandisc.fr
Discogs
rock&folk
Time Out
LE GRAND CERCLE
fnac

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	(various artists)	"Soundtrack - Fifty Shades Darker"	Republic
02	Bruno Mars	"24K Magic"	Atlantic
03	Big Sean	"I Decided."	Good Music
04	Migos	"Culture"	300 Entertainment
05	Weeknd	"Starboy"	Universal
06	Adele	"25"	XL Recordings
07	(various artists)	"Soundtrack - Trolls"	Universal
08	Lady Gaga	"Joanne"	Interscope
09	Beyonce	"Lemonade"	Columbia
10	(various artists)	"Soundtrack - La La Land"	Interscope

Classement au 4 mars 2017

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	STORMZY	"Gang Signs & Prayer"	Merky
02	Rag'N'Bone Man	"Human"	Columbia
03	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
04	(various artists)	"Soundtrack - Trolls"	Universal
05	Adele	"25"	XL Recordings
06	Little Mix	"Glory Days"	Syco
07	Bruno Mars	"24K Magic"	Atlantic
08	George Michael	"Ladies & Gentlemen : The Best Of..."	Sony
09	(various artists)	"Soundtrack - La La Land"	Interscope
10	Weeknd	"Starboy"	Universal

Classement au 3 mars 2017

FNAC

Top Pop - Rock

Février 2017

01	RAG'N'BONE MAN	"Human"	Columbia
02	Imany	"Wrong Kind Of War"	Universal
03	LP	"Lost On You"	Warner
04	XX	"I See You"	Wagram
05	Fishbach	"A Ta Merci"	Sony
06	Leonard Cohen	"You Want It Darker"	Columbia
07	Rolling Stones	"Blue And Lonesome"	Universal
08	Saez	"Le Manifeste L'Oiseau Liberté"	Wagram
09	Kaleo	"A/B"	Warner
10	Imany	"Shape Of A Broken Heart"	Universal

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	IMAGINE DRAGONS	"Believer"	Interscope
02	Fitz And The Tantrums	"Handclap"	Elektra
03	Twenty One Pilots	"Heathens"	WEA
04	Twenty One Pilots	"Stressed Out"	WEA
05	Kaleo	"Way Down We Go"	Elektra
06	Disturbed	"The Sound Of Silence"	Reprise
07	Rag'N'Bone Man	"Human"	Columbia
08	Twenty One Pilots	"Ride"	WEA
09	Panic! At The Disco	"Death Of A Bachelor"	WEA
10	X Ambassadors	"Unsteady"	Interscope

Classement au 4 mars 2017

FNAC

Top Imports

Février 2017

01	JOHN MAYALL	"Talk About That"	
02	Rag'N'Bone Man	"Human"	
03	Walking On Cars	"Everything This Way"	
04	Halestorm	"Reanimate 3.0 : The Covers EP"	
05	Mario Biondi	"Best Of Soul"	
06	Chuck Prophet	"Bobby Fuller"	
07	Moderne English	"Take Me To The Trees"	
08	Piano Magic	"Closure"	
09	Rag'N'Bone Man	"Wolves"	
10	(various artists)	"Doing It In Lagos"	

STARTER 30

Top Pop Rock

Février 2017

01	VIANNEY	"Vianney"	Wagram
02	Thomas Fersen	"Un Coup De Queue De Vache"	Musicast
03	Ibrahim Maalouf	"10 Ans De Live !"	Universal
04	Chinese Man	"Shikantaza"	Differ-Ant
05	XX	"I See You"	Wagram
06	Rolling Stones	"Blue & Lonesome"	Universal
07	Leonard Cohen	"You Want It Darker"	Columbia
08	Christine And The Queens	"Chaleur Humaine"	Because
09	Saez	"Le Manifeste L'Oiseau Liberté"	Wagram
10	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	Pias
11	Fishbach	"A Ta Merci"	Sony
12	Christophe	"Les Vestiges Du Chaos"	Universal
13	Wampas	"Evangelisti"	Warner
14	Bruno Mars	"24K Magic"	Atlantic
15	Blackfield	"V"	Wagram
16	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
17	Tinariwen	"Elwan"	Pias
18	Judas Priest	"Turbo 30"	Sony
19	Vald	"Agartha"	Universal
20	Kaleo	"A/B"	Warner
21	Weeknd	"Starboy"	Universal
22	Black Star Riders	"Heavy Fire"	Pias
23	Gojira	"Magma"	Warner
24	Vincent Delerm	"A Présent"	Wagram
25	Amy Winehouse	"Back To Black"	Universal
26	Kent	"La Grande Illusion"	Wagram
27	Shannon Wright	"Division"	Autre Distribution
28	Coldplay	"A Head Full Of Dreams"	Warner
29	Leonard Cohen	"The Essential"	Columbia
30	La Femme	"Mystère"	Universal

FNAC

Top Vinyles

Février 2017

01	RAG'N'BONE MAN	"Human"	Columbia
02	XX	"I See You"	Wagram
03	Rolling Stones	"Blue & Lonesome"	Universal
04	David Bowie	"Legacy"	Columbia
05	David Bowie	"Live At Nassau Coliseum"	Warner
06	H-Burns	"Kid We Own The Summer"	Vietnam
07	Clash	"London Calling"	Sony
08	Cure	"Faith"	Elektra
09	Jeff Buckley	"Grace"	Sony
10	David Bowie	"Diamond Dogs"	Parlophone

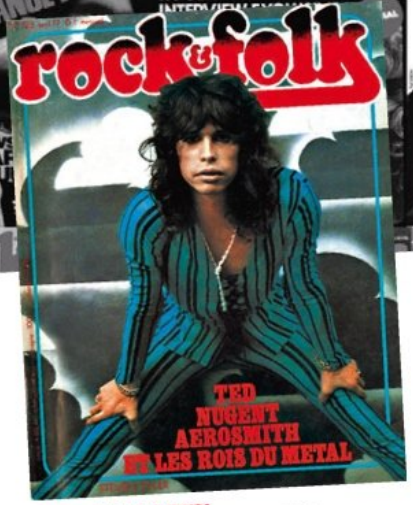
Ça ne s'invente pas

ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES

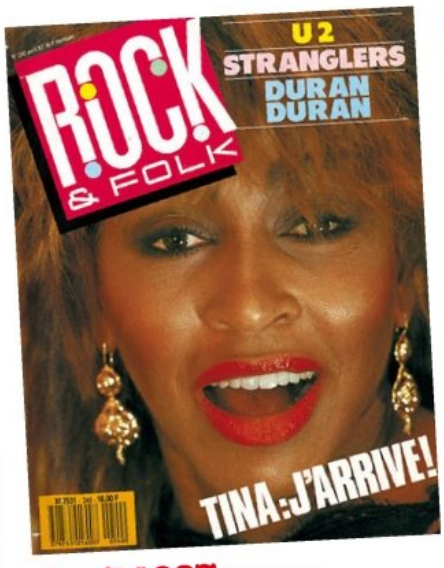
Avril 1967 R&F 006

La venue des **Rolling Stones** à l'Olympia est le prétexte de cette couverture, première d'une longue série. Bruit et rumeurs : *"Ils ne se lavent jamais"*, Brian Jones aurait *"sept enfants illégitimes"* ou brutale réalité : au Texas, *"on les a fait passer dans un spectacle de cirque entre les chimpanzés et les clowns"*, l'occasion d'imprimer une esquisse de la légende stonienne. Alain Dister prévient : *"L'Amérique est à la fin de sa vague psychédélique. L'Angleterre est en plein dedans. La France n'attend qu'une occasion d'exploiter commercialement un mot dont elle fera une mode."* **Eric Clapton** est honnête : *"Le haschich, j'en ai fumé pas mal."* **Antoine**, soulagé : *"Maintenant, on parle de mes cheveux courts."* Et à l'Alhambra, *"on assista à une ruée féminine sur la scène à la fin du passage des* **Kinks***"*.



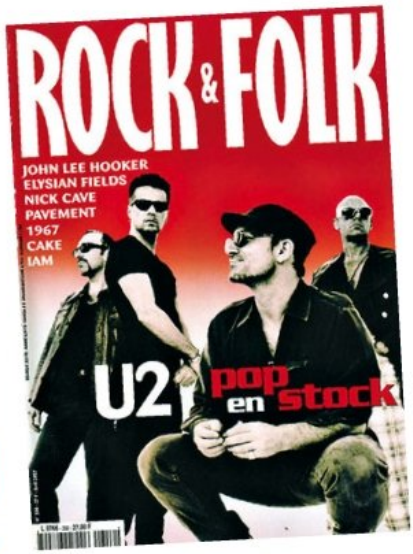
Avril 1977 R&F 123

Total look et babines à la Mick Jagger, **Steven Tyler** incarne cet engageant dossier *"Les Rois du Metal"*. Rencontré à Sheffield *"capitale de l'acier"*, **Ted Nugent** *"géant à la crinière de lion"* dégaine l'arc de chasse. Le punk : *"une nouvelle grippe ?"*, le reggae : *"de la merde de taureau"*, les Stooges ? *"J'ai passé deux nuits avec Iggy. C'est un petit taré. A la fin, je l'ai foutu à travers une fenêtre..."* Presque trop belle (mais imprimée page 13) cette réaction de **Jo Leb** qui n'apprécie guère les groupes punk : *"C'est vraiment mauvais, Eddie et ses Hot Dogs."* A Londres, alors qu'il était invité à jouer sur l'album solo de **Roger Daltrey**, **Eric Clapton** et le chanteur des Who *"ont tellement bu que Slowhand a dû rentrer chez lui ivre mort et sans avoir sorti sa guitare de l'étui"*. Par amour *"pour une petite brune de vingt ans"*, **Elvis** *"aurait perdu dix kilos"*.



Avril 1987 R&F 240

Pour ceux qui ne l'auraient pas compris, il sera question de **Tina Turner** dans ce numéro. Elle publie "Moi, Tina" où elle parle d'elle, Tina. De son enfance : *"J'ai été élevée au porc et croyez-moi, je suis solide"*, d'Ike Turner, de "River Deep Mountain High" et de Phil Spector, *"tout petit et très pâle, avec une coiffure ridicule. Il pouvait prendre un trognon de pomme dans un cendrier et le manger."* **Rachid Taha** trouve bizarre que dans le rock français, *"les gens chantent comme Sheila et te disent que leurs références c'est les Stones ou le Velvet"*. Le **Duran Duran** Simon Le Bon en rigole encore : *"On pariait sur qui ramènerait la plus belle fille. Mais à force de mater et de ne pas se décider, chacun terminait presque toujours seul au lit !"* **"The Joshua Tree"** de U2 est l'album du mois et **"Sign 'O' The Times"** de Prince, le single.



Avril 1997 R&F 356

Face à **Bono**, le journaliste s'emballe un peu : *" 'Pop' est peut-être le meilleur disque de* **U2***. On imaginait un groupe de mômes qui ferait un disque techno avec des guitares... sauf que c'est U2 qui l'a fait."* Vêtu de noir de la tête aux pieds, **Maurice Gibb** qui *"s'habille exclusivement chez Renoma"* admet rétrospectivement : *"Les pantalons pattes d'eph', les bottes et les cheveux longs, ça n'a jamais été mon truc. Autant j'aimais ça pour une fille, autant chez un homme ça m'a toujours fait tiquer."* **Nick Cave**, *"grand, maigre, traits marqués et teint livide"*, ne boit plus que du thé dans la journée, *"ça fait partie de mes résolutions"* qu'il tempère immédiatement : *"J'ai écrit ce disque presque sans prendre de drogues ou d'alcool, ce qui est nouveau pour moi. Je continue l'héroïne mais dans des proportions raisonnables."*

Avril 2007 R&F 476

"The Weirdness", le nouvel album des **Stooges**, est produit par Steve Albini. Pour **Iggy Pop**, c'est *"un étrange bonhomme. Il venait aux séances vêtu d'une espèce de combinaison d'astronaute... Et moi je me disais, quand il a envie de pisser, il fait comment ?"* **Michel Polnareff** remonte *"pour la première fois depuis 34 ans sur une scène française"* et devant un public ravi : *"Les gens sont repartis fous de bonheur dans la nuit. Certains, affublés de perruques."* Au bar, **Mark E Smith** *"commande deux pintes de bière"* pour lui tout seul. Il apprécie peu la France : *"Il n'existe pas de pays au monde où nos disques se vendent aussi mal. Même en Turquie nous gagnons plus de fric."* **"Back To Black"** d'Amy Winehouse est Disque du mois et parmi les bonnes raisons évoquées : *"Elle chante saoule, se bat avec les filles et à des tatouages de marin."*

DU 1ER AU 30
JUILLET
2017
TRUST + EUROPE
21 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
MICHEL SARDOU
27 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
VÉRONIQUE SANSON
30 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
CHRISTOPHE MAE
25 JUILLET
SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
LES VIEILLES CANAILLES
5 JUILLET GRANDE SCÈNE LA FAJEOLLE
FESTIVAL de CARCASSONNE
LP
BRYAN FERRY
LES DIX COMMANDEMENTS
RENAUD
+ GAUVAIN
+ VIANNEY
+ MATMATAH
7 JUILLET GRANDE SCÈNE LA FAJEOLLE
OLIVIA RUIZ
22 JUILLET
SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
CLAUDIO CAPÉO
-M-
LES 10 COMMANDEMENTS
1ER JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
LP + BRYAN FERRY
23 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
LAMOMALI DE -M-
6 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
PIXIES
29 JUILLET SCÈNE THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS
© MAIRIE DE CARCASSONNE - PHOTO : J. ROCHE - CHRISTOPHE ACKER - YANN ORHAN - JR - LAUREN PASCHE - SIMON FOWLER - LICENCES NUMERO : 1-1056836 / 1-1056837 / 1-1056838 / 1-1056839 / 2-1056840 / 3-1056841
www.festivaldecarcassonne.fr
RÉSEAUX : FRANCE BILLET - TICKETMASTER - DIGITICK - BOX OFFICE
BILLETTERIE OUVERTE
04 68 115 915
VILLE DE CARCASSONNE
VINCI 1077
VINADEIS
suez environnement
sacem
SOCIÉTÉ RICARD
PENNAUTIER
MPM
axidoc
JCDecaux
E.Leclerc Carcassonne
rock&folk

HYBRIDE VT20X HYBRIDE ANALOG AV15 CUSTOM SERIES AC15C1 LAMPES HANDWIRED AC30HW2

Retrouvez VOX sur LaBoiteNoireDuMusicien.com